

Cinq cent mille francs de rente, roman de moeurs, par le Dr L. Véron...



Véron, Louis (1798-1867). Cinq cent mille francs de rente, roman de moeurs, par le Dr L. Véron.... 1855.

CINQ CENT
MILLE FRANCS
DE RENTE

ROMAN DE MŒURS

PAR

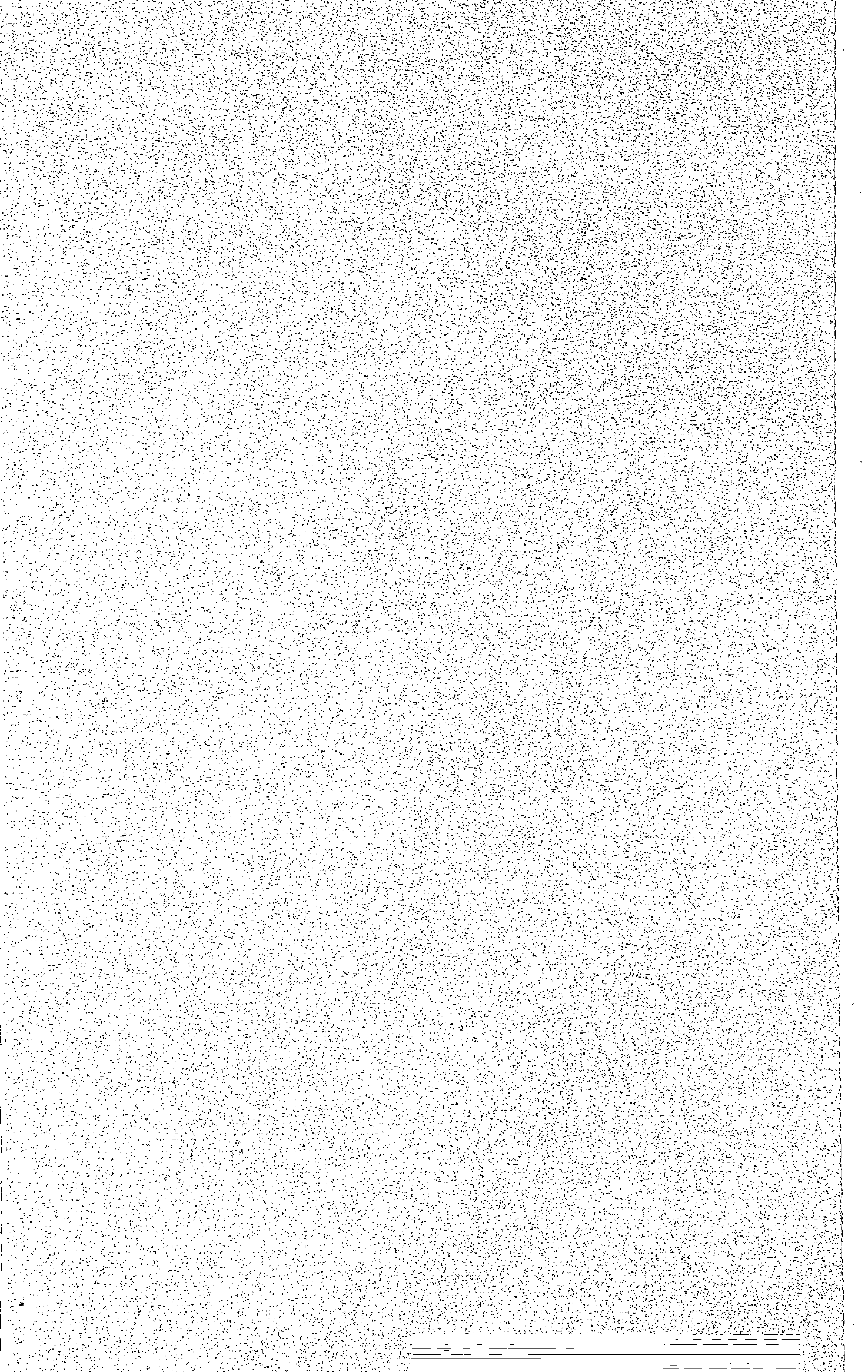
LE Dr L. VÉRON

II

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE

—

1855



CINQ CENT MILLE FRANCS DE RENTE

PARIS. — TYP. DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46.

CINQ CENT

MILLE FRANCS

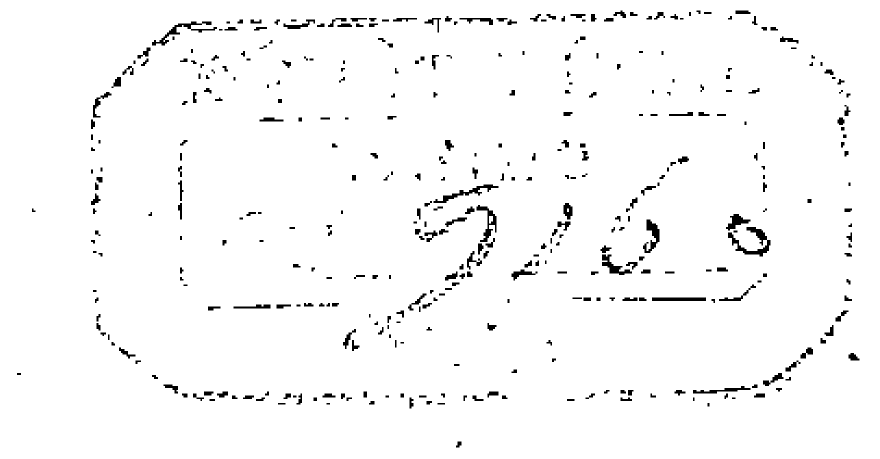
DE RENTE

ROMAN DE MŒURS



PAR

LE Dr L. VÉRON



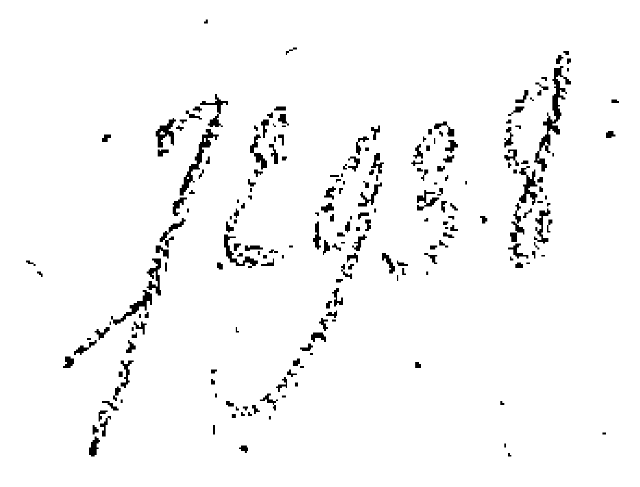
II

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE.

1855



X

X

Le Bal.

Sur les incitations du baron, le général Crouart se rendit près d'une de ses vieilles amies, madame la marquise de Pommereuse, retirée au fond du quartier du Luxembourg, et voluptueusement blottie sous un édredon de cinquante mille francs de rente.

— Marquise, lui dit-il, un des gros bonnets de la finance m'a rendu en galant homme un service d'argent. Il fait son métier d'homme riche : il donne des dîners et des bals splendides. Parti, je crois, d'un peu bas, le banquier Picard étale un grand luxe; il a une riche galerie, un nombreux domestique, des salons dorés; il ne lui manque qu'une compagnie de gens comme il faut. Il donne un bal dans douze jours; s'il pouvait vous plaire d'y assister, vous m'obligeriez! Les salons de Picard n'ont probablement jamais vu une marquise.

Florine de Pommereuse, née de Courtalin, avait aimé le monde et les plaisirs; ses beaux jours dataient de la restauration. Présentée sous Louis XVIII, elle tenait un

haut rang à la cour et dans la noblesse du faubourg Saint-Germain. Issue d'une noble et riche famille du midi, elle épousa encore jeune le marquis de Pommereuse, officier supérieur des gardes du corps du roi, qui devait un jour mourir en Allemagne, où, sujet fidèle, il suivit, après 1830, la branche aînée des Bourbons.

L'indemnité des émigrés avait arrondi les revenus de l'ancienne maison des Pommereuse.

Malgré ses soixante ans, on retrouvait dans la marquise des restes de beauté et des traces de coquetterie. Elle mettait du rouge, se préoccupait de ses coiffures, de sa toilette. Elle se plaisait à se parer de bijoux, de ba-

gues, de pendants d'oreilles, de carcans, de colliers. Elle avait conservé de la gaieté, un esprit jeune, un cœur tendre et charmant.

Le général remit à la marquise, pour le bal du nouveau millionnaire, une invitation qu'elle accepta. Il lui assura que toutes les personnes présentées par elle seraient accueillies avec distinction dans les salons du banquier.

Cette fête fut tout de suite pour la marquise une grande affaire. Elle était au nombre de ces dames respectables qui portaient le plus vif intérêt à Marie Durand; elle s'empressa de faire venir madame Dominique, la protectrice, la seconde mère de Marie.

— Madame Dominique, lui dit-elle, vous savez combien j'aime votre intéressante protégée. Je tiens à lui causer une surprise, à lui ménager un divertissement. Je suis invitée à un grand bal, chez un de ces financiers qui font aujourd'hui, en trois mois, d'effrayantes fortunes à la Bourse. Je veux y présenter Marie comme une de mes nièces; vieille marquise, je serais isolée, délaissée au milieu de ce monde où je ne rencontrerai certainement personne à qui parler : la compagnie de Marie me vaudra des assiduités et des empressements; la beauté de la nièce attirera les galants autour de la tante. Je me charge, bien entendu, de la toilette de bal : tous ces préparatifs, auxquels il faut vite songer, m'égayent déjà; cela me rappelle mon bon temps!

Marie accepta avec reconnaissance l'aimable et flatteuse proposition de la marquise ; bien élevée, elle n'éprouvait aucun embarras à se présenter dans un salon; fille d'un colonel, commandeur de la Légion d'Honneur, elle avait le droit d'y tenir dignement sa place. Elle ne pouvait d'ailleurs se douter que le banquier Picard ne fût autre que le célibataire Eugène Rémond qu'elle avait plus d'une fois reçu chez elle.

Il fut convenu que le jour du bal, Marie dînerait de bonne heure chez la marquise et qu'elle s'y habillerait.

Madame de Pommereuse et madame Dominique se faisaient une joie de présider à la toilette de Marie, d'en surveiller, d'en

soigner les moindres détails ; elles étaient peut-être toutes deux plus *émotionnées* que la jeune fille elle-même.

Pendant douze jours, cette toilette devint le sujet de tous leurs entretiens, de leurs études les plus sérieuses ; elles en arrivaient aux discussions, à force de zèle. Elles tenaient à ce que leur protégée, qu'elles regardaient comme leur enfant, fût la perle du bal.

Enfin, le grand jour arriva.

Marie se retira dans la chambre à coucher de madame de Pommereuse, se fit coiffer ; elle se chaussa de bas de soie blancs et de souliers de satin blanc ; elle revint ensuite à

moitié vêtue dans le salon qu'éclairait un grand nombre de bougies : un peignoir garni de dentelles appartenant à la maîtresse du logis lui couvrait à peine les épaules, les bras et la poitrine.

La marquise lui enleva en riant le peignoir...

— Madame Dominique, s'écria-t-elle... mais voyez donc cette petite morveuse! a-t-elle le bras blanc et potelé! a-t-elle une belle poitrine! a-t-elle une peau de satin! Peste! ma mie! si tu n'avais pas pris le bon parti de rester sage, tu ne manquerais pas d'amoureux!

Marie, un peu embarrassée de cette sortie

sur les grâces de sa personne, se hâta, en rougissant, de passer sa robe de bal. C'était une simple robe de tarlatane, à trois jupes relevées par une rose entourée de quelques boutons et d'un léger feuillage.

Une rose était aussi le seul ornement choisi par le goût de la marquise pour parer les beaux cheveux de Marie, dont les nombreuses nattes aux brillants reflets étaient assez longues pour tourner deux ou trois fois autour de sa tête.

A peine madame Dominique eut-elle attaché la dernière épingle, à peine eut-elle relevé le dernier pli, que par un mouvement presque involontaire, Marie courut devant une glace pour se regarder des pieds à la tête.

— Mon père et ma mère, dit-elle en souriant, seraient bien surpris et bien heureux s'ils voyaient leur pauvre fille ainsi parée!

— Ma toute belle, répliqua la marquise, bien des duchesses envieraient les trésors de la pauvre fille. Je donnerais tout ce que je possède pour être jeune et jolie comme toi. On m'a dit aussi, à moi, que j'étais belle... il y a longtemps! J'ai même reçu, autant que je puis m'en souvenir, plus d'une brûlante déclaration : c'était peine perdue! J'estimais et j'aimais M. de Pommereuse; mais les galants propos, les déclarations font toujours plaisir. C'est même un devoir, pour les femmes, de se donner la peine de plaire.

— Si je plais dans ce bal, répondit Marie

en riant, ce sera grâce à vous! Je suis Cendrillon, et vous êtes ma bonne fée, madame la marquise!

— Tu n'arriveras pas au bal du banquier Mirliflor dans une voiture attelée de six chevaux gris pommelés; mais j'ai donné l'ordre à mon cocher et à mon valet de pied de porter la grande livrée de ma maison.

Tout était prêt pour le départ; madame Dominique jeta une pelisse noire sur les épaules de la marquise, vêtue en grande dame, toute couverte de diamants; elle jeta une pelisse rose sur les épaules de Marie, ravissante par son bon air, par sa modestie, par son élégante simplicité.

On remarquait une grande foule, beau-

coup de mouvement, aux abords de l'hôtel Picard, splendidement illuminé.

Des gardes municipaux à cheval, des sergents de ville, maintenaient l'ordre au milieu des curieux et des nombreux équipages qui se succédaient sans interruption.

Dix heures et demie sonnaient, lorsque la voiture de la marquise s'arrêta devant le perron. Un moelleux tapis en recouvrait les marches et se prolongeait tout le long du grand escalier, où des masses de camélias s'épanouissaient dans des jardinières au treillage doré, à la lumière éblouissante de riches torchères qui portaient des milliers de bougies.

Dans la première antichambre, des valet

de pied, des chasseurs, des huissiers, formaient une haie pour le passage des arrivants. Les dorures étincelaient partout dans cette antichambre, d'où l'on pouvait entendre déjà les vives mélodies d'un orchestre nombreux, aux *soli* les plus coquets, aux basses les plus puissantes.

Le valet de pied de la marquise, dont la livrée de grande maison fut remarquée, prit les pelisses de ces deux dames ; la marquise et Marie eurent ensuite à traverser un salon dont les glaces descendaient jusqu'au parquet, et devant lesquelles les invités pouvaient réparer jusqu'au moindre désordre de leur toilette.

Le suisse frappa deux coups de sa halle-

barde, et un huissier put annoncer avec fierté, d'une voix de stentor :

—Madame la marquise de Pommereuse !

Ce titre et ce nom de noble famille retentirent dans toutes les salles du bal, non sans y produire un grand mouvement de surprise et de curiosité. La société qui remplissait les salons se composait surtout de femmes d'avoués, de banquiers, de notaires, d'agents de change et d'hommes d'affaires !

Tous les regards se dirigèrent vers la porte d'entrée, et chacun d'admirer les grands airs de la marquise et la beauté sympathique de Marie, séduisante de grâce, de distinction et de timidité.

Que de questions on se faisait déjà à l'oreille !

D'où vient cette marquise de Pommereuse? — Quelle est cette jeune personne qui l'accompagne, si charmante, si modeste, si élégante?

Tout le monde se rangeait sur leur passage; elles étaient les bienvenues!

Picard, chamarré de plaques sur la poitrine, de grands cordons d'ordres étrangers, se précipita, avec le vieux général Crouart, au-devant de la marquise de Pommereuse.

— Je vous présente ma nièce, dit la marquise à Picard; et la jeune Marie, baissant

les yeux, fit au maître de la maison la plus charmante révérence ; mais quelle surprise, quelle émotion pour tous deux, quand tout à coup leurs regards se rencontrèrent.

Picard croyait rêver ! Malgré cette ressemblance qui le frappait, il se disait que la nièce de la marquise ne pouvait être Marie Durand, et pourtant il se disait aussi avec assurance, avec conviction : C'est bien elle !

Picard cherchait à vaincre et à cacher toute la tendresse respectueuse qu'il ressentait pour Marie, et dont l'expression involontaire ne devait pas échapper à la pénétration de la marquise.

De son côté, Marie n'y fut point trompée :

du premier coup d'œil, elle reconnut dans Picard, Eugène Rémond; elle s'affligea d'un mensonge, d'une ruse dont elle avait été la dupe; elle mesura avec effroi de quels dangers l'avaient entourée les perfidies habilement calculées du baron de Longueville. En se rappelant les lettres d'invitation pour ce bal, elle pouvait constater que le prétendu célibataire Eugène Rémond, ou plutôt que Picard était marié?

Le banquier et le vieux général escortèrent la marquise et la jeune Marie jusqu'auprès de madame Picard et de sa fille. Après les révérences d'usage, les deux nouvelles arrivées prirent place sur des fauteuils à côté de la maîtresse et de la fille de la maison. Marie, au milieu des premiers embarras

de la conversation, trouva le moment de dire à Picard, à la dérobée :

— Que je suis heureuse, monsieur, de pouvoir aujourd'hui, sans rougir, être présentée à la femme, à la fille de M. Eugène Rémond !

Marie conquit tout de suite les sympathies de Blanche et de sa mère. Ces deux cœurs pleins de tristesse semblaient attirés vers la pauvre orpheline, dont le naturel, l'air gracieux et décent les charmaient.

A la vue de cette mère de famille qui lui inspirait déjà un vif sentiment d'intérêt, Marie éprouvait une joie secrète d'avoir échappé aux périls qui l'avaient menacée.

— Que je serais malheureuse, se disait-elle, si en me laissant tromper, j'avais rempli cette maison de chagrin et de désespoir !

Picard offrit son bras à la marquise pour la conduire dans tous les salons, et le général offrit le sien à Marie.

Au milieu des flots de curieux qui se pressaient, forcés de s'arrêter un instant, Picard, séparé tout à coup de madame de Pommereuse, se rapprocha de la jeune fille et sollicita son pardo n.

— Croyez bien, lui dit-elle, que je suis venue ici comme à un bal masqué, sans me douter surtout que je pourrais vous y rencontrer. La marquise, si bonne pour moi, a

tout arrangé ; elle s'est fait une partie de plaisir de me parer, de m'amener au bal et de me présenter comme sa nièce.

Cette nouvelle Cendrillon et sa bonne fée revinrent prendre place près de Blanche et de madame Picard ; il se forma autour de ces dames un cercle de chevaliers empressés et galants. Marie fut bientôt assiégée d'invitations à danser ; les plus entreprenants cherchèrent même, comme l'avait prévu la marquise, à engager des commencements de conversation avec la tante, pour se faire bien venir de la nièce.

Le jeune de Rhétorière se glissa au premier rang dans cette foule ; mais tous ses regards et toutes ses invitations n'étaient que pour

Blanche. N'avaient-ils pas bien des choses à se dire? ils profitèrent du bruit de l'orchestre et du mouvement des quadrilles.

— Sachez bien, lui dit-elle, que tout est fini pour nous : mon père exige que je sois la femme du comte de la Roserie; mais je tiendrai les serments que je me suis faits à moi-même : il me serait impossible d'obéir...

— J'ai perdu tout espoir, répondit l'ancien et modeste commis, depuis que votre père a su amasser en si peu de temps une si colossale fortune. Je vous aime, je vous aimerai toujours, je n'aimerai jamais que vous; mais, écoutez-moi : il y a dans cette maison un homme dangereux qui conspire contre la fortune et l'honneur de votre père;

je ne peux suivre que de loin toutes ses menées; éveillez contre ce Ledain la défiance de M. Picard. Je ne suis point un calomniateur; qu'on m'interroge si l'on veut. Les faits ne me manqueront pas pour l'accuser et le confondre.

Ledain, cet affreux personnage, continuait, même au milieu du bal, son infâme manége contre celui qui lui accordait toute sa confiance. Exploitant la vive impression que causait sur tous la beauté de Marie, il fit tant que ce bruit calomnieux rasa bientôt le parquet des salons : *Marie est la maîtresse de Picard.*

Quelques vagues indiscrétions de la Cardoville, sa digne amie, avaient inspiré à

Ledain cette atroce insinuation; il ajouta même que cette jeune fille n'était pas la nièce de la marquise, et que cette prétendue marquise n'était qu'une aventurière.

Les méchants propos font vite leur chemin. Ces révélations, qui furent accueillies avec joie par tous ceux dont Picard excitait l'envie, égayèrent un grand nombre d'invités.

Pendant les premières heures du bal, le baron de Longueville s'était trouvé cloué par une perte de trente mille francs à une table de baccarat; il avait entendu vanter les grands airs de la marquise et la beauté angélique de sa nièce. Mais les mœurs du baron ne l'attiraient guère que vers les anges

en vacances, qui font leurs farces dans ce monde.

Cependant, dès qu'il eut entendu accuser Picard d'avoir présenté à sa femme et à sa fille une drôlesse dont il était l'amant, il se leva tout indigné pour démentir une plaisanterie si cruelle, qui pouvait tout à la fois porter atteinte au caractère honorable de Picard et révolter, en arrivant jusqu'à sa femme, la tendresse d'un cœur honnête et dévoué. Le baron obéissait quelquefois à des sentiments généreux, surtout lorsqu'il ne s'agissait pas d'argent.

Longueville protesta avec tant de chaleur, avec tant d'honnêteté, qu'on crut à ses paroles. Quelques personnes honnêtes qui con-

naissaient Picard comme époux, comme père de famille, comme galant homme, se joignirent au baron pour repousser avec énergie de si folles et si perfides inventions.

— Il suffit de regarder cette jeune fille, ajoutaient-ils, pour être certain qu'elle est bien élevée, d'une bonne famille, d'une bonne conduite. Il suffit de voir et d'entendre la marquise pour être certain que ce n'est point là une aventurière.

Cette réaction de l'opinion publique, en faveur de Picard, déconcerta Ledain, qui prit le parti de s'esquiver pour éloigner de lui tout soupçon compromettant.

Au milieu de toutes ces agitations, le

comte de la Roserie ne trouva qu'un très-froid accueil auprès de Blanche; il ne put danser avec elle qu'une seule fois, et malgré ses aimables instances, ils n'échangèrent que d'insignifiantes paroles.

Picard se plaignait à sa femme et à sa fille, devant la marquise, de ce que M. de la Roserie s'était rendu presque invisible pendant la soirée.

— Le comte de la Roserie? s'écria la marquise; mais il est mort depuis plus de deux ans! Je les ai beaucoup connus, les la Roserie...

— Madame la marquise, répliqua Picard, il s'agit de leur fils, jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans.

— Mais, madame de la Roserie n'a jamais eu de fils ; dans ma jeunesse, la comtesse, que j'aimais beaucoup, me parlait souvent de son vif chagrin de n'avoir point d'enfants : nous avions toutes deux le même regret, la même peine ! Prenez-y garde, M. Picard : il y a là-dessous quelque mystère, et la personne dont vous paraissez faire un grand cas ne peut être qu'un faux comte de la Roserie.

Dans son franc parler, la marquise laissait voir toute l'indignation que lui causait l'usurpation d'un titre de noblesse.

Les paroles de madame de Pommereuse, prononcées avec l'accent de la vérité, causèrent à Picard une grande surprise, un

grand désappointement; sa femme et sa fille en ressentirent au contraire une joie secrète qu'elles se gardèrent bien de laisser deviner.

Dans cette cohue de gens de Bourse et d'inconnus qui avaient reçu une invitation personnelle ou qui s'étaient fait présenter le soir même au maître du logis, Picard eut encore à subir plus d'une humiliation, plus d'une blessure d'amour-propre.

Soit qu'il parcourût les salons, soit qu'il se tînt presque caché derrière les rangs pressés des danseurs et des curieux, plus d'une fois des propos fâcheux pour sa personne, hostiles même, vinrent frapper son oreille.

— Ce sont nos *différences* qui payent tout ce luxe! disait l'un.

— Il m'a fait perdre cent mille francs à la dernière liquidation des chemins! disait l'autre.

— Ces gros capitalistes, ajoutait celui-ci, jouent contre nous avec des dés pipés!

— Je l'ai pourtant connu, répliquait en riant celui-là, garçon épicier rue de la Verrerie; les plaques et les grands cordons d'alors... c'était une serpillière.

— Ne trouvez-vous pas, messieurs, s'écriait le docteur Burdin, aigri par quelques pertes de Bourse, tourmenté d'un besoin d'ingratitude envers Picard, qui l'avait admis

dans plus d'une affaire, que les fleurs de ces salons sentent le poivre et la cannelle ?

Toutes ces magnificences, toutes ces splendeurs et surtout les millions qu'elles représentaient avaient provoqué, chez bien des gens plus ou moins étrillés par la hausse et par la baisse, de mauvais sentiments qui se trahissaient en grossiers quolibets.

Par une compensation assez triste, des flatteurs dont le banquier avait acheté le semblant de dévouement, en les mettant quelquefois dans son jeu, ne tarissaient pas d'éloges sur la somptuosité, sur les richesses de l'hôtel Picard.

— On est trop heureux, répétaient-ils

bien haut, que les millions tombent dans des mains généreuses et enrichissent un homme d'esprit et de goût !

Ainsi, on ne se faisait aucun scrupule, soit de maltraiter en paroles, soit de duper par d'hypocrites flatteries, celui que la fortune avait pris au collet pour le combler de ses faveurs.

Dans cette fête où se succédaient des incidents plus ou moins piquants pour l'observateur, le jeune Anatole faisait auprès de tous, sans prétention, sans embarras, en bon garçon, les honneurs de la maison de son père.

Il dansa plus d'une fois avec Marie, dont la physionomie, dont l'attitude gracieuse et

distinguée l'avaient bien vite séduit. Ce jeune étourdi commençait à se lasser des Cardoville.

La marquise, de son côté, se montrait pleine de sympathie pour Anatole. Elle regrettait que ce beau jeune homme, spirituel et d'un si grand air, ne fût pas duc ou marquis.

Les assiduités du jeune Picard près de Marie furent remarquées, et les faiseurs de nouvelles, croyant deviner l'énigme de la situation, répandirent le bruit que la main de cette jeune personne était destinée au riche et brillant Anatole.

— C'est sans doute une fille bien née,

mais pauvre, dont la marquise veut faire la fortune par un riche mariage !

Deux heures du matin sonnèrent. Picard vint arracher le baron de Longueville de la table de baccarat, où il s'était installé de nouveau, et l'avertir qu'il était l'heure de donner le signal du souper. Il lui raconta à l'oreille toute l'histoire de la marquise et de Marie; il le pria de garder le plus profond silence sur tout ce qu'il savait; il lui recommanda d'éviter toute rencontre avec la jeune orpheline, de peur de lui causer quelque trouble et quelque embarras; prudente recommandation dont n'avait pas besoin le dévouement du baron.

Les danses cessèrent, et toutes les dames

furent conduites jusqu'à l'entrée de la galerie où devait être servi le souper.

C'était un spectacle féerique auquel ne faisaient point défaut les spectateurs.

Deux cents personnes à la fois purent s'asseoir ; le service se fit avec un ordre et une méthode admirables, sous la surveillance du contrôleur général Alexandre, qui se distinguait au milieu de tous par son impassibilité, par son regard d'aigle, par les diamants qui brillaient à sa chemise et à ses doigts.

Un orchestre dont les instruments de Sax avaient été bannis, exécutait avec les plus fines nuances les quadrilles de *la Fée aux roses*, du *Prophète* et du *Caïd*, les grands succès de théâtre les plus récents.

Pendant le souper, dont le riche et rare menu rappelait celui dont nous avons reproduit les pittoresques détails, Anatole redoubla de soins et d'attentions auprès de la marquise et de Marie; il alla plus loin : il sollicita de madame de Pommereuse la permission de se présenter chez elle.

— Vous m'intéressez, monsieur Anatole, répondit la marquise, et je ne veux pas vous jouer un mauvais tour. J'aurais grand plaisir à vous recevoir, mais dans vos visites, vous ne rencontreriez que moi seule : ma nièce me quitte demain pour retourner dans sa famille. A votre âge, on a toujours mieux à faire que de causer avec une vieille femme.

Cette réponse désespéra ce jeune homme

déjà bien épris de la nièce de madame de Pommereuse.

— Après le souper du moins, répondit-il, mademoiselle Marie me donnera une contredanse?

Marie consulta du regard la marquise; elle accepta.

Le souper à peine fini, l'orchestre du bal se fit entendre. Anatole et Marie, au milieu du mouvement, du bruit, du tumulte général, trouvèrent presque l'occasion d'un tête-à-tête.

— Mademoiselle, il est impossible que vous refusiez de me recevoir, soit chez

madame de Pommereuse, soit dans votre famille.

La jeune fille déconcerta cette passion subite par un éclat de rire.

— Il se joue ici, monsieur, répondit-elle, une comédie assez plaisante; mais comme la vérité n'a rien dont je doive rougir, je vous la dirai tout entière. Je ne suis point la nièce de la marquise. Madame de Pommereuse, qui m'honore de sa protection, tenait, pour obliger son ami le général, à venir à cette fête; elle m'a parée, m'a fait monter dans son carrosse, et m'a présentée comme sa nièce. Cette innocente plaisanterie était pour elle une distraction, un amusement, et je m'y suis prêtée de bon cœur.

Je ne veux point vous tromper, je ne veux point me jouer de vous. Je ne suis qu'une pauvre orpheline vivant de son travail ; mon père, colonel de cavalerie, ne m'a laissé en mourant aucune fortune ; vous ne trouverez donc en moi ni une jeune fille à séduire, ni une jeune fille à épouser. Les plus brillantes destinées vous attendent ! quant à moi, tout l'éclat, tout le luxe de cette maison ne m'éblouissent pas ; je n'envie point les grandes richesses, et je suis bien loin de me plaindre de mon obscure pauvreté.

Tant de sincérité, de bonne foi, de noblesse vraie, ajoutaient encore à l'admiration, à la passion subite qu'Anatole éprouvait pour Marie.

— Une seule visite de vous, monsieur, ajouta-t-elle, me compromettrait, me perdrait peut-être, auprès de toutes les dames respectables qui me prodiguent des preuves d'intérêt; voilà la contredanse finie... il ne nous reste plus qu'à nous séparer.

Anatole, tout confus, et bien malheureux, quitta sa danseuse en la saluant avec le plus profond respect, se promettant bien de tout entreprendre pour la revoir, pour lui parler.

La marquise et sa nièce se levèrent; elles prirent congé de Blanche et de madame Picard, dont la figure fatiguée trahissait la tristesse et la souffrance.

Le maître du logis accompagna ces deux

dames jusqu'à la dernière antichambre.

Avec ce langage un peu ironique dont use la noblesse envers les parvenus et les enrichis, ne voulant pas d'ailleurs passer pour une petite bourgeoise qui n'aurait jamais rien vu, la marquise dit au banquier :

— Monsieur Picard, votre petite fête était charmante !...

Cendrillon et sa bonne fée quittèrent le bal bien après minuit, contentes, heureuses de toutes les émotions qui avaient rempli leur soirée...

Madame de Pommereuse, comme nous l'avons dit, n'avait rien perdu de tout ce qui s'était passé entre sa prétendue nièce et Pi-

card ; pendant la route, la jeune fille lui raconta les tentatives de séduction que l'on avait imaginées pour la perdre. Elle lui apprit que Picard s'était présenté chez elle sous un faux nom, qu'il lui avait offert une somme de vingt mille francs, qu'elle avait refusé un pareil présent. Elle lui dit toute la vérité ; Marie ne mentait jamais.

On s'ajourna au lendemain matin pour reprendre cette conversation. Ce bal, d'ailleurs, devait être le sujet de longs et nombreux entretiens entre Marie et ses deux protectrices. N'avaient-elles pas toutes trois à jaser longuement de M. et de madame Picard, de Blanche, d'Anatole, de M. de Rhétorière, et surtout de ce prétendu comte de la Roserie ?

XI

XI

Un Duel. — Le comte de la Roserie et madame Dominique.

Le lendemain, il ne fut question que du bal de Picard à la Bourse, au Café de Paris et dans les cercles.

Les envieux se firent avec joie les échos de la calomnie inventée par Ledain. On ré-

péta que Picard avait présenté en plein bal une drôlesse à sa femme et à sa fille. On ajoutait que le banquier fastueux allait prendre pour gendre le comte de la Roserie, et que ce jeune homme n'était ni un la Roserie ni un comte.

— Ainsi, il aura pour gendre un faux comte! disait celui-ci.

— Je crois même, répliquait celui-là, que Picard n'a qu'une fausse fortune!

Au Jockey's-Club, le bal Picard défraya tous les entretiens.

Un jeune homme de bonne maison, le marquis de Verneuil, indigné au dernier point

que le roturier Picard pût se donner des airs de grand seigneur à force d'argent et de luxe, prit tout haut la parole au milieu d'un groupe d'amis.

— Savez-vous, messieurs, dit-il, que le comité aura peut-être bientôt à prendre une mesure sévère contre un des membres du club? Hier, au milieu du bal que donnait M. Picard, la respectable marquise de Pommereuse, que j'ai l'honneur de connaître, a dénoncé le comte de la Roserie comme portant un nom et un titre qui ne lui appartiennent pas! Selon moi, on n'a pas plus le droit d'usurper un titre de noblesse que de porter le ruban de la Légion d'Honneur sans en avoir le brevet!

Le jeune Anatole, reçu à titre d'*éleveur* membre du Jockey's-Club, jouait gros jeu à une table de whist; il entendit les paroles du marquis, déposa ses cartes et, d'un ton ferme, presque provoquant, répondit à M. de Verneuil :

— Vous vous trompez, monsieur, le comte de la Roserie a le droit de porter et son nom et son titre. Comme il est mon ami, comme il est absent, vous trouverez bon que je vous contredise; insulter M. le comte de la Roserie, c'est m'insulter moi-même !

— Prenez-le comme vous voudrez, répliqua le marquis, je maintiens ce que j'ai dit... malgré vos dénégations.

— Recevez donc un démenti! s'écria Anatole.

— C'est bien! pas d'inutiles paroles, monsieur... nous savons tous les deux ce qu'il nous reste à faire.

Témoins d'Anatole, le baron de Longueville et son ami le général Crouart s'entendirent dans la journée avec les témoins du marquis.

Le soir, assez tard, le baron se rendit chez Picard; ils se retirèrent tous deux dans un cabinet très-éloigné des appartements.

— Mon ami, dit le baron, j'ai une fâcheuse nouvelle à t'apprendre. Ton fils a un

duel ; il a pris hier, au Jockey's-Club, la défense du comte de la Roserie : on s'est dit des paroles provoquantes, et ton fils a donné un démenti.

— Mon Dieu! s'écria Picard, quelle affreuse nouvelle!

— On se bat demain, à neuf heures du matin, à Saint-Mandé.

— Quelle arme?

— L'épée. Le général, toujours reconnaissant du service que tu lui as rendu, et moi, nous assistons Anatole. Nous avons trouvé les témoins du marquis très-raisonnables ; il est convenu que le combat cessera au premier sang.

— Mon cher baron, que faire, qu'imaginer pour empêcher cette rencontre?

— Impossible d'arranger l'affaire, répliqua le baron; notre adversaire est un galant homme... il a reçu un démenti, et il est très-roide!

— Il me serait impossible d'attendre chez moi, répondit Picard avec douleur, avec un profond abattement, les résultats de ce duel! Ne pourrais-je me rendre, dans une voiture de place, à un endroit convenu? Si mon fils n'est point touché, tu me ramèneras bien vite ce cher enfant; s'il est blessé... ou mort! tu viendras me chercher, afin que j'aille lui porter secours... ou assister à ses derniers moments.

Des larmes s'échappèrent des yeux de Picard.

— Mais, ce n'est pas tout, reprit le baron, Anatole est jeune; le bruit de ta fortune lui a fait perdre la tête : il a joué... il a perdu soixante mille francs, et il les doit. Il tient à les payer aujourd'hui ou demain matin de très-bonne heure, avant le combat; c'est surtout cette dette d'honneur qui m'oblige à venir t'instruire dès ce soir de cette malheureuse affaire.

Picard ouvrit tout de suite une petite caisse et remit les soixante mille francs au baron.

— Ne pourrai-je pas, avant ce duel, embrasser mon fils?

Au même instant, Anatole entra. Le père et le fils, tous deux très-émus, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Je sais tout, mon enfant... sois tranquille, ta dette de jeu est payée.

Le baron lui montra les billets de banque.

— Je vous remercie, mon père, répliqua le fils prodigue ; mais dans la situation où je me trouve, je suis forcé de vous faire un autre aveu ; je dois encore trois cent mille francs !

— Vous comprendrez, mon fils, combien j'aurais de reproches à vous adresser; je ne vous en ferai aucun.

— Je vous promets, mon père, que cette vie de désordre est finie pour moi. Je sais aujourd'hui par cœur tout ce mauvais monde au milieu duquel j'ai vécu, et vous ne trouverez plus en moi qu'un fils soumis et laborieux.

— Nous causerons de votre situation, de votre avenir; mais aujourd'hui... et demain surtout!... soyez calme, défendez votre vie, et si vous le pouvez, ménagez celle de votre adversaire.

— Anatole est grand, vigoureux, il tire comme *Gatechair*, dit le baron... tous les avantages sont de son côté. N'ayons aucune inquiétude! cela se passera bien.

— Mon fils a le beau rôle; il ne se bat que

pour défendre l'honneur d'un ami. C'est loyal et généreux!

Malgré toutes ses préoccupations de duel, d'argent, de dettes de jeu, Anatole, dès le lendemain du bal, avait déjà mis en campagne plusieurs limiers pour découvrir la demeure de Marie.

Picard cacha avec grand soin à sa femme et à sa fille ses poignantes inquiétudes; il crut n'avoir éveillé aucun soupçon.

Le lendemain matin, dès huit heures, le malheureux père sortit à pied, prit une voiture de place et se rendit à Saint-Mandé, à l'endroit convenu avec le baron.

Que les minutes lui parurent longues,

et que de fois il questionna sa montre!

Dans sa fiévreuse anxiété, il descendait de voiture, il y remontait; il eût voulu se rendre près de son fils sur le lieu du combat; il croyait, en supprimant la distance, diminuer aussi ses impatiences et ses inquiétudes.

Quand sa montre eût marqué neuf heures, son cœur battit encore avec plus de violence; il éleva ses regards vers le ciel, appelant sur ce fils chéri la protection de Dieu.

Il eût voulu traverser l'espace; à chaque instant, il espérait voir accourir Anatole; mais il n'apercevait que des indifférents, des promeneurs à la démarche lente, au visage heureux et tranquille.

Ce supplice d'attente et de crainte dura longtemps. Picard avait cessé de consulter sa montre; mais neuf heures et demie sonnèrent à l'église de Saint-Mandé, et pas de nouvelles! dix heures... personne encore!...

Enfin, à dix heures un quart, quelqu'un paraît... c'est le baron, mais le baron seul; le malheureux père s'écrie :

— Où est mon fils? mon fils est blessé, mon fils est mort!...

— Anatole n'a rien... rien! s'écrie à son tour, et de bien loin, le baron qui accourait de son mieux, et qui arriva enfin tout essoufflé près de Picard.

Picard embrassa en pleurant l'ami qui lui apportait cette bienheureuse nouvelle.

— Mais... où est mon fils ?

— Laisse-moi respirer!... M'y voici. Anatole s'est conduit avec un courage et une noblesse qui ont été appréciés par tous ces messieurs. Le marquis tire bien. Ni lui ni ton fils ne songeaient à rompre ; leurs épées s'agitaient croisées et serrées l'une contre l'autre. Il fait sec et froid : le terrain était bon. Après avoir ferraillé pendant dix minutes, le marquis demanda à prendre quelques instants de repos. Ton fils était calme... un sang-froid admirable !... Et il abaissa son épée. Bientôt on se reprit. Notre adversaire craignant sans doute de

se fatiguer, de s'affaiblir, tenta un coup hardi ; mais la main prompte et ferme d'Anatole, après avoir paré le coup, toucha le marquis en pleine poitrine : le marquis tomba.

Ton fils, hors de lui, jette son épée ; il s'écrie avec douleur : « Mon Dieu ! je l'ai tué... » Et il s'empresse de lui prodiguer ses soins. Un chirurgien saigne le blessé, qui revient à lui ; une seconde saignée est pratiquée : les étouffements cessent ; enfin le chirurgien répond de la vie du marquis. On a pu le transporter dans une maison voisine, et ton fils a voulu l'accompagner... Comme Anatole s'est montré brave garçon au milieu de cette triste scène ! « Vous êtes un noble cœur, » lui a dit d'une voix affaiblie son

adversaire, et ils se sont serré la main.

Picard était doublement heureux, d'abord de savoir son fils sain et sauf, puis d'apprendre qu'il s'était conduit de façon à se faire respecter de tous.

En se revoyant un peu plus tard, le père et le fils ne trouvèrent rien à se dire en paroles; mais on s'embrassa... on pleura de joie.

Les trois cent mille francs de dettes furent pardonnés et payés.

Le comte de la Roserie accourut chez Picard, pour serrer la main d'Anatole. Il le remercia avec effusion d'avoir défendu en gentilhomme l'honneur d'un ami.

— Le marquis de Verneuil, ajouta-t-il, ne l'emportera pas en paradis, et je n'attendrai même pas un prétexte pour lui apprendre qui je suis — l'épée à la main.

— Calme-toi, reprit Anatole; c'est une affaire finie et qui demain sera oubliée.

— Le marquis a mérité une seconde leçon, et je la lui donnerai bonne!

C'est chez la marquise de Pommereuse que nous allons connaître la véritable histoire du comte de la Roserie.

Marie Durand et madame Dominique s'étaient fait un devoir de se rendre près de la marquise, à l'heure de son déjeuner, pour la remercier de toutes ses bontés.

La marquise, en négligé fort coquet, prenait le chocolat ; la jeune fille et sa protectrice se placèrent sur de petites chaises, autour du guéridon, et on devisa sur les principaux personnages qu'on avait pu observer la veille.

— Depuis 89, on s'est beaucoup moqué de la noblesse en France, disait madame de Pommereuse assise dans une vaste bergère, et toujours de belle humeur ; mais depuis 89, les bourgeois ne nous ont-ils pas souvent donné la comédie? Tous ces gens devenus millionnaires à la Bourse, en exploitant à la hausse, à la baisse, les prospérités ou les désastres publics, sont toujours les mêmes : fastueux, vaniteux ! leurs écus leur tournent la tête : ils se donnent des airs de princes ;

mais que leur magot leur échappe : ils deviennent Gros-Jean comme devant ! Sous le directoire, il n'était bruit que des fêtes d'Ouvrard ; sous la restauration, on ne parlait que des bals du banquier Laffitte : c'était le repaire des libéraux ; le faubourg Saint-Germain ne voulut jamais y mettre les pieds. Sous Louis-Philippe, on allait plus volontiers aux raouts splendides d'un banquier israélite ; il recevait du moins assez bonne compagnie. Comme ces gens-là, ce Picard, enrichi de la veille, se jette dans tous les luxes, dans toutes les vanités. C'est, je crois, un brave homme ; mais il se sent gêné, emprunté dans ses millions ; on voit qu'il n'a pas encore l'habitude du ridicule.

Quant à madame Picard, continua la mar-

quise, elle a l'air souffrant, malheureux; elle se trouve mal à l'aise dans cette situation nouvelle et inattendue.

La jeune Marie prit timidement la parole pour faire l'éloge de Blanche.

— Ma foi! un charmant jeune homme, reprit la marquise, c'est Anatole! on n'a pas meilleur air!

Sous la restauration, nous avions, monsieur de Pommereuse et moi, pour ami, pour intime, un homme encore jeune, mais très-laid. On ne pouvait savoir plus de choses, être plus plaisant, plus amusant, plus divertissant que notre ami, — et dans sa vanité d'homme d'esprit, — les gens d'esprit ont de

là vanité tout comme les imbéciles, — il se vantait de ne laisser aux Adonis qu'une bien petite avance sur lui, auprès des femmes, un quart d'heure tout au plus.

Il oubliait, ajouta-t-elle en regardant Marie, qu'on fait bien du chemin dans le cœur d'une femme, en un quart d'heure!

Si Anatole était né marquis, s'il eût paru à la cour, quel avenir! mais il s'appelle Picard, et, d'ailleurs, il n'y a plus de cour!

Souriant avec tendresse à la jeune orpheline :

— Ce serait là, reprit-elle, un charmant mari! et s'il épousait mademoiselle Marie

Durand, ce mariage me causerait tant de plaisir, et vous feriez à vous deux un si joli couple, que je voudrais doter le jeune ménage.

Madame Dominique et Marie demandèrent à baiser la main de la marquise, où brillait plus d'une pierre précieuse.

— A propos, dit la marquise en riant, voyez quelle mauvaise compagnie on reçoit chez ces gens de finance : ce comte de la Roserie ne peut être qu'un aventurier, et, comme on dit aujourd'hui, un *grec*.

Madame Dominique se leva, et répliquant aussitôt, avec l'accent de l'orgueil blessé :

— Non, madame la marquise, M. le comte

de la Roserie n'est ni un aventurier ni un grec : c'est mon fils!

En ce moment, cette pauvre femme avait quelque chose de noble! Bientôt elle redevint humble et s'assit tristement.

Marie et madame de Pommereuse se regardèrent avec une émotion qui était au moins une grande surprise.

— Madame Dominique, dit affectueusement la marquise, je retire toutes mes mauvaises paroles contre celui que vous appelez votre fils; mais expliquez-nous comment le fils de madame Dominique peut être aujourd'hui le comte de la Roserie?

— Ah! madame la marquise! c'est là un

secret qui fait le malheur de ma vie; en le confiant à votre discrétion, je soulagerai mon cœur, qui a bien souffert pendant plus de vingt ans!

— Marie et moi nous vous écoutons.

— Comme Marie, j'étais orpheline à dix-huit ans. Une vieille tante, qui me tyrannisait pour me prouver qu'elle s'intéressait à moi, me fit entrer comme ouvrière chez une blanchisseuse. Je portais le linge chez les pratiques; je me conduisais en honnête fille, par éducation et par goût; mais, comme je n'étais ni coquette ni jolie, j'avoue que les occasions de mal faire ne se présentaient pas souvent. Je me pris, sinon d'amour, du moins d'un vif intérêt pour un jeune musicien, un

de nos clients; c'était un charmant garçon, plein d'esprit, de cœur et de talent. Élève d'Habeneck pour le violon, et de Cherubini pour la composition, il occupait, dans un de nos théâtres lyriques, un pupitre de premier violon. Mais il souffrait dans son orgueil, dans son imagination, de n'exécuter que la musique des autres; il eut, pour son malheur, l'ambition de faire exécuter la sienne.

Il me racontait tout ce qu'il avait à endurer des auteurs de vaudevilles, auxquels il ne pouvait arracher un poëme, fût-ce un poëme sans intrigue, sans intérêt, sans un trait d'esprit. Un jour, il me cria victoire! il venait d'obtenir la faveur d'écrire une partition sur une pièce qui avait été refusée à tous les petits théâtres de Paris. Tandis que

je mettais en paquet le linge à emporter, et que je mettais en ordre le linge blanchi, il me faisait entendre les morceaux qu'il avait composés dans la semaine. A compter de ce moment, ses inquiétudes, ses peines furent les miennes; je l'aimais tant, qu'il me paya de retour.

Nous avions aussi, dans notre clientèle, une jeune cantatrice, fine mouche, habile à agacer le cœur de son directeur, et faisant durer l'amour qu'il avait pour elle en lui tenant la dragée haute. Je m'imaginai qu'elle pouvait assurer la fortune de notre ménage... je m'étais laissé séduire par celui que j'aimais ! A force d'adroites câlineries et de coups d'encensoir qui lui cassaient le nez le lendemain des jours où elle avait bien ou mal chanté,

j'obtins à grand'peine que cette reine de théâtre voulût bien donner audience à l'obscur compositeur.

Ce fut ma perte ! Ce nez retroussé, par les mille séductions auxquelles s'exercent les comédiennes, rendit fou celui à qui je m'étais donnée. Elle menait de front ses coquetteries, ses intrigues avec son directeur, avec les auteurs, avec les compositeurs, avec le souffleur, avec le décorateur, avec les musiciens, avec les journalistes, avec les avant-scène, avec tous les habitués de l'orchestre, jeunes ou vieux, chérubins ou têtes chauves, et elle faisait ainsi concourir tous ces cœurs plus ou moins dupés à une commune admiration, à un même enthousiasme pour ses cavatines, pour ses trilles, pour ses points

d'orgue qui lui coûtaient tant d'efforts et de grimaces !

Celui que j'aimais avait l'exaltation d'un musicien et d'un poëte : il se tua pour celle qui ne l'aimait pas ; il me laissa dans la plus profonde misère, avec un enfant que j'allaitais et dont il était le père. La tendresse maternelle a des ressources infinies ; je ne saurais plus dire comment je m'y pris pour vivre... mais je survécus à toutes mes douleurs, à toutes mes peines, et je pus élever jusqu'à l'âge de deux ans mon charmant petit Édouard.

Édouard avait des yeux pleins de feu et d'intelligence... c'était un superbe enfant !

Le bonheur que j'éprouvais à être mère,

malgré mon dénûment, manquait au comte et à la comtesse de la Roserie, malgré leur opulence. Je demeurais dans le voisinage de ces deux riches sans enfants; les gentillesses, les espiègleries d'Édouard les amusèrent, les séduisirent: il leur vint la pensée de l'adopter en bonne forme et de donner leur nom, leur titre, leur fortune, au fils du pauvre musicien.

On me proposa, pour me décider à un si cruel sacrifice, des conditions qui étaient pour moi une fortune. Je rejetai d'abord avec indignation un pareil marché; mais, près de moi, le plus triste avenir et la plus basse condition étaient réservés à mon pauvre enfant; loin de moi, au contraire, les destinées les plus brillantes l'attendaient! J'avais dans

la main une boule blanche et une boule noire pour décider de son sort. Je me fis violence ; je me séparai, en m'obligeant à ne plus le revoir, de celui que j'avais allaité et dont les premiers pas dans la vie m'avaient coûté tant de pleurs, tant de veilles et de peines !

On crut me rendre heureuse en m'abandonnant par contrat les revenus de la maison où j'habite, rue Cassette; on me dit que je ne manquerais plus de rien, que j'aurais du bien-être, de l'argent... mais je n'avais plus d'enfant !

J'ai pu du moins m'assurer que mon fils a profité des leçons de tous les maîtres qu'on lui a donnés; il est élégant, distingué, in-

struit, généreux ; on le recherche, on l'aime dans le plus grand monde.

Si elle n'eût été arrêtée par le respect qu'elle portait à la marquise, madame Dominique se fût volontiers écrié, dans son enthousiasme de mère :

— On voit bien que le comte de la Roserie est un enfant du peuple !

La marquise, de son côté, ne disait-elle pas :

— Il manque au jeune Anatole une seule chose... c'est d'être né dans les rangs de la noblesse !

— Je suis, reprit madame Dominique, si

heureuse du bonheur de mon fils, que, de peur de le troubler, j'ai toujours évité avec soin qu'il entendît parler de moi ; il ne sait pas même si j'existe encore. Cependant je l'ai toujours suivi de loin ; je ne manque pas une occasion de le rencontrer; je vais dans les lieux publics où j'espère l'apercevoir sans lui être importune et sans que le comte de la Roserie ait à rougir de sa mère ; il ne se doute pas qu'au milieu de la foule le cœur d'une vieille femme bat d'un pieux amour pour lui; il ne sait pas combien je suis heureuse de l'admirer ; il ne sait pas que je donnerais ma vie pour avoir le droit de l'embrasser et de lui dire : — Tu es mon fils !

Madame Dominique avait raison : elle n'avait plus de fils. L'enfant adoptif, en effet,

est séparé de sa première famille et n'en a plus d'autre que celle qu'il tient de l'adoption. Cette substitution d'une famille à une autre n'entraîne pas seulement la possession du nom, des titres et des biens que lui apporte cette paternité nouvelle; on donne au père adoptif plus qu'un héritier, on lui donne un enfant. La loi semble commander au cœur humain : elle impose la tendresse paternelle à celui qui adopte; elle impose au fils adoptif la piété filiale. D'ailleurs la vanité que surexcite une nouvelle et brillante situation vient souvent aider la loi dans ses exigences excessives : le fils, qui tient de sa nouvelle famille titres, rang et fortune, peut se laisser aller jusqu'à dédaigner ceux qui lui ont donné le jour; riche et anobli, il pourrait rougir de l'humilité de son ancienne

condition et de la pauvreté de sa mère.

— J'ai cependant encore un enfant, ma chère Marie, ajouta madame Dominique, et c'est toi! Tu comprends maintenant quelle consolation j'éprouve à te soigner, à te chérir. Comme moi, tu as souffert; mais tu es belle, tu es pure; je me réhabilite à mes propres yeux en te prodiguant de maternelles tendresses.

Marie serra affectueusement la main de madame Dominique. La pauvre femme supplia la marquise et Marie de ne confier à personne un pareil secret.

— Il serait facile, dit-elle en essuyant ses yeux, de prouver par l'acte d'adoption que

mon enfant a le droit de porter son titre et son nom; vous voyez bien, madame la marquise, que le comte de la Roserie n'est ni un aventurier ni un *grec*.

— Ce que vous venez de nous raconter d'une comédienne, dit la marquise, ne me surprend pas. Dans nos grandes familles, que de jeunes oiseaux au charmant plumage se laissent prendre à la glu de ces saltimbanques, qui savent si bien inspirer de l'amour, mais qui se font un devoir de ne jamais éprouver une passion dont elles montrent en public le danger et le ridicule!

Deux jours après cet entretien, qui avait été une véritable révélation, le général

Crouart vint rendre visite à madame de Pommereuse.

Il trouva Marie près d'elle. Il raconta avec quelle fermeté Anatole avait pris en plein club la défense du comte de la Roserie ; il raconta tous les détails émouvants du duel, faisant le plus grand éloge de l'attitude, du courage et de la noblesse d'Anatole.

Marie suivait ce récit avec un vif intérêt.

— Mais, dit la marquise, ce jeune homme a toutes les façons chevaleresques d'autrefois! Je croyais qu'aujourd'hui, dans votre temps de progrès, on avait défendu les duels? Général, priez donc M. Anatole de venir me voir demain matin, à l'heure du déjeuner,

vers onze heures ; dites-lui que mademoiselle Marie et moi nous tenons beaucoup à le remercier de ce service d'ami qu'il a rendu au comte de la Roserie. Je le sais maintenant : M. le comte de la Roserie a le droit de porter son nom et son titre. Je veux dire tout cela au jeune Anatole, pour qu'il puisse m'aider à réparer publiquement le tort que j'ai involontairement causé à son noble ami.

Madame de Pommereuse avait ses projets. Pleine de tact et d'esprit, elle savait ménager les convenances, éluder ou aplanir les difficultés, pénétrer le secret des cœurs ; elle se plaisait à rapprocher les gens nés pour s'entendre ; elle aimait à faire des heureux.

Anatole ne se fit pas attendre; il ne put cacher son émotion en revoyant Marie aussi fraîche, aussi séduisante le matin qu'elle s'était montrée distinguée et brillante dans la nuit du bal.

Marie, de son côté, n'était pas moins émue; une pudique rougeur vint colorer son visage et trahir le secret de son cœur.

La marquise n'eut que des paroles louangeuses pour Anatole, qui, disait-elle, s'était conduit en gentilhomme. Elle le pria de rétracter en son nom ce qu'elle avait pu dire contre son ami.

Le vif entraînement d'Anatole et de Marie l'un vers l'autre n'était plus un mystère

pour madame de Pommereuse, et dès lors la voilà tout entière à un projet dont les difficultés mêmes stimulaient sa volonté.

Elle voyait déjà ses deux protégés signant en grande cérémonie un contrat de mariage ; elle voyait ces deux beaux et charmants enfants, si dignes l'un de l'autre, marcher à l'autel en grande pompe, admirés et enviés de tous, et assez jeunes pour être bien longtemps heureux.

Anatole sollicita de madame de Pommereuse l'honneur de venir souvent lui faire sa cour.

— J'y compte bien, répondit la marquise ; mais afin de ne pas me compromettre par

de fréquents tête-à-tête, afin de ne pas m'attirer de méchants propos, j'aurai soin, je vous en préviens, que Marie soit toujours en tiers entre nous deux.

Comme elle savait qu'en fournissant à Anatole un motif de prolonger sa visite, elle contentait son plus ardent désir, la marquise imagina de faire subir un interrogatoire à ce brillant cavalier, et lui adressa toutes les questions qui pouvaient intéresser celle qui l'aimait.

La curiosité, peut-être un peu indiscrète, de madame de Pommereuse rendait bien heureux ses deux protégés, qui, sans se parler, continuaient ainsi en quelque sorte un doux et libre entretien.

— Je pourrais être votre grand'mère, monsieur Anatole, dit la marquise; vous m'inspirez de l'intérêt! je suis curieuse : me permettez-vous de vous confesser? Voyons! quelle vie menez-vous dans cet enfer de Paris?

— Madame la marquise, j'ai eu la fièvre et le délire de mes vingt ans; mon père vient de payer mes dettes... plus de trois cent mille francs. Mes dépenses folles dans un vilain monde m'ont du moins rapporté de l'expérience pour le reste de ma vie, et l'expérience vaut toujours ce qu'elle a coûté.

— Vous voilà donc sage, rangé pour le reste de vos jours? Monsieur le marquis de Pommereuse avait aussi coûté bien cher à

sa famille; il avait couru les ruelles avant de m'épouser... Nous nous mariâmes très-jeunes... je n'en ai pas moins trouvé en lui un excellent mari. Quelle fortune immense a donc votre père? Ces grosses fortunes de Bourse n'ont-elles pas leurs dangers? Elles m'inquiètent toujours!

— Mon père est, il est vrai, engagé dans de nombreuses et grandes entreprises. Je ne sais point ses affaires; mais j'ai résolu de me livrer dans ses bureaux à un travail sérieux. Les richesses vous entourent de faux amis, d'envieux et d'ennemis perfides; peut-être aurai-je à lutter, peut-être saurai-je me rendre utile! Je crains que mon père ne regrette un jour sa vie passée, si simple et si modeste!

— Vous n'aimeriez donc plus cette existence toute de luxe, où l'on vit moins pour soi que pour les autres?

— Je suis déjà revenu de bien des folies.

Il regarda tendrement Marie, et il ajouta :

— Les conseils de la raison nous viennent souvent par le cœur. Pendant toute mon enfance et ma première jeunesse, j'ai vu mon père et ma mère heureux de la vie de famille : cette vie serait la mienne!

— Ainsi, le mariage ne vous effraye pas?

— Madame la marquise, si mes vœux pou vaient être exaucés aujourd'hui, je me marie-

rais demain. Le mariage serait le complément nécessaire de ma vie nouvelle.

— Il faudrait épouser une jolie femme; vous auriez de beaux enfants! Une vie occupée et l'éducation des enfants assurent le bonheur des ménages. Monsieur Anatole, je vous ai peut-être déjà trouvé une femme digne de vous; mais tous deux vous devrez mûrement réfléchir. J'ai toujours eu mauvaise opinion de ceux qui traitent légèrement le mariage, la chose la plus sérieuse de la vie !

Anatole et Marie remerciaient tacitement la marquise d'avoir si bien deviné leurs véritables sentiments.

Cette première entrevue fit deux heureux.

L'on convint, en se séparant, du jour et de l'heure d'une seconde visite.

Anatole devait se montrer, dans une vie laborieuse, aussi passionné pour le bien qu'il s'était montré ardent pour le mal, dans une vie de dissipation et de plaisir.

XII

XII

**Une Course au clocher. — Une Mort. —
Un Convoi. — Un Testament.**

Plus de trois années s'étaient déjà écoulées depuis la première opération de Bourse à laquelle le banquier Picard s'était laissé entraîner. La fortune l'avait longtemps protégé; mais l'horizon financier du nouveau millionnaire commençait à s'assombrir. Sur

des *balances*, sur des *états* inexacts et trompeurs, composés, arrangés par Ledain (l'art de grouper les chiffres fait aujourd'hui d'immenses progrès), Picard engageait chaque jour son actif dans de nouvelles entreprises : il transformait des capitaux ayant cours en chiffons, en papier, en actions industrielles de toutes couleurs et de tous formats.

Le misérable Ledain préparait ainsi la ruine de son patron ; il tenait un poignard sur la poitrine de cet honnête homme, et il était capable de lui en percer le cœur.

Des pertes importantes et successives, un certain pressentiment de malheurs prochains attristaient déjà ce père de famille, que la mort d'un des siens, que la moindre atteinte

portée à son honneur eût réduit au désespoir.

Ce fut dans cette situation qu'il apprit le retour du docteur Bernard, après un récent voyage.

Depuis sa nouvelle fortune, Picard ne voyait que rarement son ancien camarade de collége, dont la vie modeste contrastait avec le train somptueux du banquier millionnaire.

Le docteur vint faire, à son arrivée, une visite à madame Picard; il la trouva dans le jardin de l'hôtel, par une belle matinée d'automne.

— Docteur, lui dit à voix basse madame Picard, votre prédiction s'accomplira de point en point : ma fin est prochaine, et je suis



bien heureuse de vous retrouver ci ! n'êtes-vous pas mon confident, le seul ami à qui je puisse tout dire? Je vois tout en noir, dans cette maison en apparence si heureuse et si magnifique ! Il s'est passé au milieu de nous bien des événements depuis votre départ ; la fortune est venue nous apporter de funestes présents ! Vous trouverez Blanche affaiblie, languissante. Son mariage avec M. de Rhétorière que vous connaissez avait été presque décidé entre mon mari et moi ; ce mariage eût fait le bonheur de notre fille, mais Picard a changé brusquement d'avis.

Vous ne sauriez croire combien de prétendants ont recherché la main et la dot de Blanche : des magistrats, des généraux, des députés, des sénateurs, des diplomates,

les plus hautes positions, les plus grands noms; nous avons même eu l'honneur de refuser des chambellans et des princes étrangers ! Blanche dépérit; elle ne veut pas épouser un certain comte de la Roserie, un de ces prétendants, que son père prétend lui imposer.

Vous voyez sur quel pied de luxe, de faste, on a monté cette maison. Tout cet éclat ne nous rapporte que des envieux, que des ennemis ! Dans nos bureaux même, il se trame je ne sais quels coups de main dont l'honnêteté de Picard ne se défie point assez.

Jugez, docteur, si mon mal a dû faire des progrès ! A la suite d'un bal que nous avons donné, Anatole s'est battu en duel pour dé-

fendre l'honneur d'un de ses amis. Mon mari s'efforça de me cacher cet événement ; mais le cœur d'une mère, qui ne vit que pour sa famille, interroge, interprète les regards, les paroles, jusqu'aux moindres actions, jusqu'à l'attitude, jusqu'au silence de ceux qui l'entourent. Une visite mystérieuse du baron de Longueville, — un soir, très-tard, — une conversation secrète entre lui et mon mari, me donnèrent des soupçons et des craintes. Je veillai toute la nuit, et lorsque le lendemain matin, dès huit heures, je vis Picard sortir à pied, je le fis suivre par notre fidèle et dévoué serviteur Laurent, qui partageait toutes mes inquiétudes. Ce ne fut que quatre heures après son départ qu'il vint m'apprendre ce qui s'était passé : Anatole s'était battu à l'épée; il avait blessé son adversaire.

Pendant ces longues heures d'attente, je crus, docteur, que je mourrais, tant mes douleurs étaient vives, tant mon cœur battait avec violence ! Je n'adresse qu'une prière au ciel, c'est de voir, avant de quitter ce monde, Blanche mariée selon ses vœux; c'est d'être rassurée sur l'honneur de cette maison! Je finirai ma vie, presque consolée et tranquille, si j'emporte au moins l'espérance que tous les miens seront heureux encore lorsque je ne serai plus là pour veiller sur leur bonheur!

Anatole, ce cœur excellent, a un peu calmé ce matin mes sinistres pressentiments. A genoux devant moi et prenant mes mains dans les siennes : « Je viens,

dit-il, ma bonne mère, me confesser, t'apprendre toutes mes sages résolutions. J'ai fait un stage au milieu de tous les vices les plus huppés de Paris; j'ai connu les fausses amitiés, les fausses amours; j'ai vu de près les faux riches, les fripons, les escrocs, que chaque jour l'on coudoie; j'ai payé rançon à tout ce monde-là; mon père vient de m'absoudre et de me libérer de trois cent soixante mille francs de dettes: je ne dois plus rien! Chère mère, je te le promets, je vais me mettre au travail avec passion; je réparerai toutes mes fautes. Si mon père le permet, j'étudierai, je surveillerai toutes les affaires de la maison avec M. de Rhétorière, et, s'il y a ici de vilaines gens, je ne craindrai pas d'arracher leur masque. »

Ainsi, mon cher docteur, j'espère encore. Votre retour près de nous, —votre présence, dont je vous sais gré, car nous sommes malheureux, —accroît surtout mes espérances: vous inspirez la confiance la plus méritée à mon mari; il tient grand compte de vos conseils. Ramenez-le à ses anciennes vues sur M. de Rhétorière : sauvez Blanche, sauvez-nous!

Bernard, attendri, promit d'etudier avec un vif intérêt la situation qui effrayait madame Picard; il promit de rendre à toute cette maison le calme et la sécurité. Les médecins sont souvent tout à la fois conseillers, arbitres et magistrats au sein des familles.

Picard vit bientôt entrer dans son cabinet le docteur Bernard; il embrassa cet ancien camarade de tous les temps, avec plus de cordialité, avec plus de joie que jamais.

Le docteur et le banquier prirent place sur un canapé. Picard se sentit heureux d'épancher ses tristesses, ses inquiétudes, dans le sein d'un ami dont le jugement et la droiture ne pouvaient lui donner que de bons conseils.

— Tu sais, lui dit-il, en souriant tristement, par quels procédés l'on peut faire, aujourd'hui, une fortune immense en quelques mois...

— Certainement! répondit le docteur;

mais ne peut-on pas la perdre en moins de temps encore?

— Tu me connais: je suis circonspect, prudent; mon crédit, mes capitaux, l'autorité que me donnent de brillants succès dans plus d'une entreprise, me permettent de jouer presque à coup sûr. Eh bien! malgré tout, je regrette ma vie passée; tous ceux qui m'entourent et me recherchent n'écoutent que les calculs de leur intérêt et de leur cupidité. J'ai rendu et je rends beaucoup de services d'argent : mes obligés, loin de m'en garder un bon souvenir, se rient de ma faiblesse et se vantent d'avoir su attendrir mon cœur en flattant ma vanité; ils croient bien plus à leur habileté de langage qu'à mon obligeance. Quand je viens à leur

secours, ils se frottent les mains... parce qu'ils ont la joie de m'avoir dupé. Dans chaque service que j'ai pu leur rendre, ils ne voient que le tour qu'ils m'ont joué. Toutes leurs bonnes paroles, tous leurs bons offices envers moi cachent des manœuvres, des spéculations, des perfidies à *terme,* — à un terme plus ou moins long.

Celui qui est pauvre et celui qui vit modestement peuvent croire aux sentiments honnêtes, fraternels, désintéressés du cœur humain; mais tout ce monde qui s'agite autour de mes richesses, qui s'empresse sur mon passage, me prouve bien vite la fausseté des sentiments qu'il affiche. Les honnêtes gens semblent me fuir par dignité; ils pensent que je ne prête l'o-

reille qu'aux paroles complaisantes, qu'à de basses flatteries : ils se respectent trop pour emprunter le langage et l'attitude d'éhontés courtisans.

Tu ne saurais imaginer tout ce que fait inventer le besoin d'argent, la rage de s'enrichir! Tu ne te douterais jamais de tous les grotesques projets qu'on me propose. On me presse, aujourd'hui même, d'opérer la fusion de tous les restaurants, et de mettre en actions l'*Union des broches et des fourneaux de Paris*. Je suis poursuivi par un utopiste qui ne voit le bonheur du genre humain que dans la création d'une valeur en papier cosmopolite, qui rendrait inutiles, et même méprisables, l'or et l'argent.

— Mais ta situation financière ne te donne-t-elle aucune inquiétude?

— Le développement exagéré du crédit a toujours ses dangers : s'il me fallait liquider à jour fixe toutes mes affaires, la dépréciation inévitable des nombreuses actions industrielles que j'ai entre les mains ferait, peut-être, que mon passif dépasserait bientôt mon actif disponible. J'ai dépensé des sommes folles dans mon hôtel, et dans cette terre de Fermont où je ne vais jamais; j'ai enfoui beaucoup d'argent dans ma galerie de tableaux, et si j'étais réduit par je ne sais quelles circonstances à une vente forcée, je ne retirerais pas la moitié de tout ce que cela m'a coûté.

Que veux-tu? les millions m'ont grisé; après la fièvre, après l'ivresse, je tombe aujourd'hui dans l'abattement, et même, je te l'avoue, dans la terreur de l'avenir.

— Dans mes tournées, j'ai souvent entendu parler de toi; un banquier de Marseille me demandait tout récemment s'il était vrai que tu dusses quitter les affaires. Est-ce que tu n'as pas un M. Ledain à la tête de ta maison?

— Oui... Qu'a-t-il fait, qu'a-t-il dit, ce Ledain?

— Il a écrit à ce banquier que tu ne tarderais pas à te retirer, qu'il te succéderait, et que, depuis longtemps, il dirigeait seul ta maison.

— Je te remercie de ce renseignement; il vient s'ajouter à d'autres révélations qui m'arrivent chaque jour sur cet homme.

— Allons, mon ami, du calme, du courage! sacrifie tout à ta tranquillité, à la sécurité de ton avenir. Dieu t'a donné déjà une grande consolation; tu es entouré de la plus charmante famille : une femme qui réunit toutes les vertus; une fille, simple dans ses goûts, et dont ta fortune n'a changé ni le caractère ni les bons sentiments. Applique-toi à rendre heureux tous ceux qui t'entourent, qui t'aiment; préfère pour Blanche, à un brillant mariage, une union modeste, mais qui lui assure le repos dans le bonheur : marie-la le plus tôt possible... c'est le vœu de ta femme!

— Pour obéir aux vœux de ma femme, pour faire le bonheur de ma fille, je voudrais suivre tes conseils, je voudrais hâter le mariage de Blanche avec M. de Rhétorière...

Le docteur serra la main de Picard, tant il était heureux d'avoir trouvé, d'avoir provoqué peut-être cette nouvelle disposition d'esprit chez son ami.

— Mais, ajouta Picard, je suis très engagé avec le comte de la Roserie : il a peut-être plus de deux millions en dépôt dans ma maison; il s'est associé presque à toutes mes affaires : je dois le ménager, et je ne peux rompre avec lui d'un jour à l'autre... Nous verrons !... Maintenant, parlons de toi, mon

cher Bernard : qu'as-tu fait pendant tes fréquentes absences de Paris?

— Ma vie, répondit le docteur, est bien peu accidentée : le ministre m'a fait voyager dans les départements ravagés par le choléra, et je vais lire prochainement, à l'Académie des sciences, un mémoire où j'ai rassemblé toutes mes observations.

En ce moment, Anatole entra.

— Je te présente, mon cher Bernard, un mauvais sujet qui a des duels, qui fait des dettes, et qui se ruine pour des *Cardoville.*

— Docteur, mon père vous parle de ma vie passée! Je viens aujourd'hui faire amende

honorable et lui demander de réintégrer M. de Rhétorière dans les bureaux, afin qu'il me mette au courant de la tenue des livres, de tout ce qui regarde la clientèle, du passif et de l'actif de la maison, en un mot de toutes nos affaires.

— J'y consens, répondit Picard, et je t'approuve.

La porte s'ouvrit, et l'infatigable baron de Longueville fit son entrée, toujours brillant, toujours joyeux, toujours en fête. Le docteur Bernard, après avoir dit un bonjour assez froid à ce vieux fou, se hâta de se retirer.

— Anatole, s'écria le baron, je viens te

prendre pour le *steeple-chase* de la Croix de Berny; tu sais que c'est une course de *gentlemen riders!* Le comte de la Roserie doit courir; il monte un excellent cheval. On parie gros pour lui.

— Mon cher baron, répondit Anatole, je ne suis plus des vôtres; je ne suis plus qu'un commis à quinze cents francs dans la maison Picard. Adieu le baccarat, adieu les orgies de cabaret, adieu toutes tes protégées, *Brochet*, le *Petit-Lapin*, la *Souris*, et autres animaux rongeurs! Je commence à comprendre que mon père ne puisse pas payer, pour moi, chaque année, trois cent soixante mille francs de dettes.

— Mais tu vas réduire au désespoir tout

ce monde-là! répliqua le baron. Est-ce que tu m'autorises à annoncer ta conversion et ton entrée au couvent?

. . . .

Le baron s'était fait, par état, colporteur de nouvelles.

. . . .

— Ne parle plus de moi; je tiens surtout à éviter que tous ces bons amis, que tous ces cœurs fidèles me persécutent de leur tendresse, à laquelle je ne crois plus, et de leur gaieté qui m'attriste.

— Je suis désolé de ton refus : j'ai fait mettre quatre chevaux de poste à ma calèche. J'ai fait provision, pour la route et pour les entr'actes des courses, d'un panier de vin de Champagne, de sandwichs et d'un pâté

de foie gras; j'ai deux boîtes de cigares, et deux sixains de cartes...

— Tu trouveras facilement à me remplacer.

— Ma foi! je vais aller prendre *Brochet* et le *Petit-Lapin*; je suis fâché d'avoir laissé partir le docteur Bernard sans lui proposer de nous accompagner : ces dames auraient eu un médecin sous la main, en cas d'attaque de nerfs ou d'indigestion.

Suivons de Longueville jusqu'à la Croix de Berny, pour assister avec lui à des événements graves et inattendus.

Le baron trouva bien vite des compa-

gnons et des compagnes de voyage. A peine sortis de Paris, hommes et femmes fumaient.

On tailla un baccarat sur les genoux de ces dames. Le baron était en veine : il eut des *huit* et des *neuf* pendant plus de dix kilomètres.

Sur le champ de courses, la calèche du baron devint bientôt la voisine de quelques autres attelages de connaissance. Il se forma ainsi comme une petite colonie dont la tenue, les façons et le langage attirèrent l'attention de tous les spectateurs.

Les bouchons de vin de Champagne sautaient; on se passait, on s'arrachait les truffes, les sandwichs, les tranches de pâté;

toutes ces dames avaient le cigare à la bouche; dans ce groupe, tous se tutoyaient, s'apostrophaient : ce n'était qu'éclats de rire et vociférations.

— Dites donc, mes enfants! cria le baron, vous savez qu'Anatole se range et que son père a payé ses dettes?

— Tiens! dit la Cardoville, dans tout l'éclat de ses toilettes *ébouriffantes*, tu crois nous apprendre du nouveau? Nous avons été remboursées, hier... moi, des trente mille francs, et ma femme de chambre des dix mille francs qu'Anatole nous devait.

Dans ce monde qui court après le plaisir, mais qui cherche par-dessus tout l'argent,

maîtresses et suivantes se rendent utiles aux fils de famille en leur prêtant à usure. Elles y mettent seulement une certaine décence.... fort habile : un homme de paille paraît, au nom de qui se signent les lettres de change; il sauve à ces dames, vis-à-vis de celui qu'elles aiment, la petite honte de prêter à quarante pour cent. L'homme de paille reste seul chargé de faire payer la famille, ou, en cas de non-payement, de mettre l'amant à Clichy.

— On dit qu'Anatole va se marier! s'écria en riant le *Petit-Lapin*, et qu'il épouse une jeune fille pauvre... mais honnête! A propos, vous savez, mesdames... Ledain prétend que les millions du papa s'en vont!

— Tu ne sais ce que tu dis, répliqua le baron; la fortune de Picard est la plus solide fortune de toute la Bourse.

Le spectacle de ces viveurs et de ces coquines en goguette attirait les regards de toutes les femmes du monde, qui se scandalisent volontiers en public de tant d'effronteries, mais qui ne s'en montrent pas moins très-curieuses, en particulier, des excentricités de cette vie de désordre.

L'heure du départ des chevaux ayant sonné, on n'entendit plus que ces mots qui circulaient d'une voiture à l'autre :

— Dix louis... vingt louis... vingt-cinq louis... pour le comte de la Roserie.

A ces paris offerts on répondait de tous côtés :

— *Tenu !*

Le cheval du comte était *favori.*

Les Cardoville offraient modestement à ceux qu'elles savaient donneurs fastueux et grands seigneurs, de parier une *discrétion.*

Leur *discrétion* était bien simple :

Si elles perdaient, toutes les faveurs qu'on pouvait solliciter, toutes les libertés qu'on pouvait prendre comme enjeu, ne leur coûtaient guère ; si elles gagnaient, elles offraient à la vanité du perdant l'occasion

de leur faire un présent qui devait témoigner de sa générosité et de son bon goût.

Bientôt, des hourras se font entendre : le comte de la Roserie apparaît le premier aux regards impatients de la foule.

— Il tient la tête ! répète-t-on de toutes parts ; les autres chevaux sont à une grande distance...

A ces premiers *vivat*, à ces premiers applaudissements succède un grand silence ; le comte de la Roserie arrive au petit bras de rivière, dernier obstacle qu'il ait à franchir. Il enlève son cheval, une bête vigoureuse, ardente, et qui n'avait pas même un poil mouillé : l'obstacle est franchi... mais le

cavalier est violemment jeté à terre, la tête en avant...

Des cris d'effroi et de douleur se font entendre.

Un nouvel incident vient encore ajouter à la terreur générale : une femme d'un certain âge s'échappe des rangs de la foule et court éperdue vers le cavalier qui est resté sur place.

Le cheval du comte, continuant sa course en toute liberté, renverse cette femme : on la croit morte ! cependant elle se relève, les cheveux flottants, la figure ensanglantée ; elle fait quelques pas en chancelant ; mais bientôt, retrouvant toutes ses forces, elle s'é-

lance de nouveau ; deux ou trois spectateurs se dévouent, ils se précipitent sur elle pour la soustraire aux dangers qui la menacent... Les autres chevaux de course arrivent au but, presque pelotonnés, après avoir franchi le dernier obstacle.

Cette femme, avec cette puissance d'énergie que donnent les grands sentiments, se dégage des mains de ceux qui l'ont saisie, et va tomber, les vêtements déchirés, haletante, épuisée, sur le corps du comte de la Roserie.

— O cher enfant que j'ai nourri ! je ne te verrai plus ! s'écriait-elle en levant les mains vers le ciel, et les yeux noyés de larmes !

Tout cela venait de se passer avec la rapidité de l'éclair.

Le comte de la Roserie avait perdu sa toque; un sang écumeux et vermeil s'échappait de sa blessure et coulait sur les deux côtés de son visage. Sa casaque jaune et sa culotte de peau blanche étaient couvertes de sang et de boue.

On veut séparer la pauvre femme de cet homme blessé, presque mort, qu'elle essayait de relever dans ses bras : elle résiste, elle se défend, et montrant un portrait qu'elle portait suspendu à une chaîne, elle s'écrie en sanglotant : Vous voyez bien que c'est mon fils!

Elle révélait ainsi à tout le monde, dans

son égarement, un secret qu'elle s'était fait un devoir de garder toute sa vie.

Bientôt, des amis, des camarades, des curieux entourent le comte de la Roserie. On le place sur une civière; un chirurgien lave sa blessure et constate une fracture profonde des os du crâne.

Cependant le blessé ouvre les yeux; on espère un instant .. mais, sans prononcer une parole, il rend le dernier soupir.

On se décide à *hisser* ce lourd fardeau dans une voiture et à ramener le comte chez lui. Un chirurgien et deux amis l'accompagnent.

La mère au désespoir trouve la force

de suivre en courant cette voiture qui n'emportait plus que le cadavre de son fils.

— Il est fâcheux qu'il soit mort ! dit froidement un parieur... il me fait perdre cinq cents louis.

— J'ai bien cru que j'étais *enfoncé*, répliqua en souriant son voisin. Cette mort me fait gagner tous mes gros paris; s'il n'eût été que blessé légèrement, il eût pu remonter à cheval, et il était capable d'arriver encore premier.

— Ma foi! ajouta *un philosophe*, c'est bien bête de se casser la tête, quand on a quatre ou cinq cent mille francs de rente !

— Est-il marié ? laisse-t-il des enfants ? demandait l'un.

— Je ne crois pas, répondait l'autre, et je ne sais vraiment qui héritera de cette immense fortune.

— Le comte de la Roserie, ajouta la Cardoville, n'était qu'un enfant adoptif. Cette femme si courageuse, si à plaindre, est sa vraie mère ; je la connais, elle s'appelle madame Dominique : c'est une brave et digne femme, bienfaisante, généreuse. Cette mort est horrible... j'en suis malade !

Le baron de Longueville, assez ému, se souvint aussi d'avoir vu madame Dominique quelque part : il l'avait, en effet, aperçue

dans la chambre de Marie Durand, le jour de sa première et seule visite chez cette jeune fille.

— Ce qu'il y a de singulier, dit le baron, c'est que la Roserie a fait, il y a peu de jours, son testament! Il était décidé à avoir une affaire avec le marquis de Verneuil : il avait tout prévu, et dans sa ferme et tranquille résolution, il a écrit ses dernières volontés, j'en suis sûr.

Madame Dominique, qui s'était refusé le bonheur d'embrasser son fils au milieu des prospérités de sa vie brillante, put du moins veiller, pleurer près de lui, et couvrir de baisers son froid visage après sa mort.

Marie, cet ange de vertu, ayant tout appris, vint aussitôt veiller avec sa bienfaitrice près des restes mortels du comte de la Roserie.

. . . .

Le jeune comte était placé sur son lit. On avait eu soin de le couvrir d'un manteau, pour cacher son accoutrement grotesque de jockey; on ne voyait que son visage. Dans cette chambre à coucher, splendide et coquette, le piano était encore ouvert. Sur un chevalet, une ébauche commencée, et que le comte ne devait pas achever. Sur la cheminée, des lettres ouvertes, un portrait de femme qui n'était point celui de sa mère; des bijoux, des pièces de monnaie, tout cela en désordre. Un prêtre récitait les prières des agonisants, en

présence de deux femmes en pleurs, dans cette chambre éclairée cette nuit-là par des cierges d'église. Les saintes paroles de la religion se faisaient seules entendre dans ce réduit intime, témoin, peut-être hier encore, des enivrements de la jeunesse et de l'amour.

Le juge de paix, au milieu de ce triste spectacle, vint procéder à la pose des scellés.

Cette mort si imprévue affligea tout le monde dans la maison du banquier. Madame Picard eut surtout un douloureux serrement de cœur : elle songeait qu'Anatole, lui aussi, avait bravé les plus grands dangers dans un duel; elle songeait qu'elle aurait pu apprendre à l'improviste la mort de son fils, comme

elle apprenait en ce moment la mort du jeune comte de la Roserie.

Le testament du comte, qui disposait d'une grosse fortune, devint, dans la maison mortuaire, à l'église et jusque sur le terrain du cimetière, le sujet de toutes les conversations.

Chacun avait des *espérances !*

Dans nos mœurs, lorsqu'il s'agit de mariage, même au sein des familles les plus respectables, devant le père et la mère, devant les oncles et les parents plus ou moins éloignés, ne calcule-t-on pas à un centime près ce que la mort de chacun d'eux ajouterait de revenus à la fortune présente des

deux fiancés? et ces calculs cyniques, ne les appelle-t-on pas des *espérances?*

Ainsi, on *espère* la mort d'un père, la mort d'une mère; on *espère* la mort d'un oncle, d'une tante, d'un frère, d'une sœur. Ces *espérances* se règlent sur la fortune et sur les chances de longévité de ceux dont on doit hériter. Sans doute, on tremble pour la vie des personnes qui vous sont chères; on craint leur mort, tout en *espérant* leur héritage.

Un grand nombre d'amis, et entre autres le baron de Longueville, suivirent le convoi. Quelques-uns, le baron surtout, se flattaient d'être compris pour un legs assez important dans le testament du comte.

Longueville se disait : — Il ne m'a pas oublié... je lui ai rendu tant de services !... Je lui ai ouvert les coulisses de l'Opéra ; il doit à mon intervention toutes ses bonnes fortunes ; je l'ai associé à toutes les grandes spéculations de la maison Picard ; enfin, il dînait très-souvent chez moi.

. . . .

Anatole seul pleurait sincèrement son ami de collége, et sans se préoccuper le moins du monde de legs et d'héritage, — seul, il avait songé à acheter un terrain à perpétuité, pour y élever une tombe.

. . . .

Le comte de la Roserie avait pour maîtresse une danseuse de l'Opéra qu'il avait surnommée *Pichenette*. On remarqua en effet, à l'église, une jeune personne dont la toilette de

deuil était des plus élégantes et des plus singulières; elle pleurait de grosses larmes... sur la perte de deux ou trois mille francs par mois et sur le brillant attelage que lui donnait le comte de la Roserie.

Le baron, qui ne l'avait pas rencontrée depuis longtemps, s'approcha d'elle, et lui serrant la main :

— Quel malheur !... A propos, lui dit-il, nous avons toujours nos *Crédits mobiliers?*

— J'ai tout gardé, répondit-elle.

— Tu as bien fait.

Pichenette, qui surveillait le comte de

très-près, ne lui connaissait aucun proche parent, aucune liaison sérieuse; il n'avait pas d'enfants. Aussi se disait-elle, pour calmer son désespoir :

— Ce testament ne peut avoir été dicté que par l'amour que j'avais su lui inspirer !

Elle se vanta de ses *espérances*, surtout dans le foyer des artistes de la danse, et chacune de répéter :

— En voilà une bien heureuse ! ce n'est pas avec son talent qu'elle eût jamais fait fortune !

Toutes s'empressaient cependant autour d'elle, la plaignaient de l'air le plus affligé,

et s'efforçaient de prendre au sérieux son chagrin, dont elle tenait à faire grand bruit.

A la suite de ce coup terrible, madame Dominique fut longtemps souffrante; mais les soins attentifs, empressés de Marie, qui lui était plus chère que jamais, aidèrent à son rétablissement.

La marquise ne se montra pas insensible à ce malheur : elle vint plusieurs fois consoler cette mère si cruellement frappée.

Le jeune Anatole continua ses assiduités auprès de madame de Pommereuse. Pendant la maladie de madame Dominique, il ne vit point Marie, et la marquise profita de cette absence pour mener à bien le projet

de mariage entre sa protégée et le fils de Picard.

— Puisque vous vous rangez, disait la marquise, le mariage seul vous affermira dans vos résolutions de sagesse et de travail. Je n'ai jamais eu d'enfants, je n'ai plus de parents autour de moi : vous serez ma nouvelle famille; mais vous me promettez bien de rendre heureuse cette bonne Marie?

— J'ai du cœur et de la loyauté, madame la marquise!

— Je veux que Marie vous apporte sa dot. Je lui donnerai en la mariant cinquante mille écus. Les choses sont assez avancées et convenues pour que vous parliez de cette union à monsieur votre père.

— Vous mettez le comble à mon bonheur... Mon père a consenti au mariage de ma sœur avec M. de Rhétorière, honnête jeune homme, d'une bonne famille, qui l'aime depuis longtemps. Il ne peut aussi qu'approuver une union que vous honorez de votre affectueuse protection.

— Ce sera charmant, reprit la marquise, les deux mariées, également jeunes, également jolies, marcheront ensemble à l'autel. Je suis déjà toute joyeuse de cette touchante fête de famille! Ainsi, monsieur Anatole, c'est bien entendu; j'attends le consentement de monsieur votre père.

La mort du comte de la Roserie semblait avoir aplani tous les obstacles à l'accom-

plissement des vœux de Blanche et de M. de Rhétorière : Anatole aurait-il aussi le bonheur d'obtenir de son père une sympathique adhésion à l'accomplissement des siens?

XIII

LIIX

XIII

Deux mariages. — Ledain. — Une panique.

Anatole, fier et heureux d'avoir trouvé madame de Pommereuse si favorable à ses vœux les plus chers, n'hésita pas à dire à son père qu'il aimait Marie et qu'il croyait être aimé; il ajouta que la marquise honorait de la plus haute estime cette adorable

jeune fille, et que, dans son vif désir de la voir heureuse, elle voulait lui donner comme témoignage d'amitié et de dévouement une dot de cinquante mille écus.

— Le mariage, continua-t-il, est presque une nécessité de ma vie nouvelle; je trouverai de douces tendresses là où je serai retenu par le travail et par les affaires; j'aurai pour confidente de mes pensées, de mes résolutions, une jeune femme qui s'associera tout entière à mon existence laborieuse. Si vous accordez votre approbation à mon mariage, je serai bien certain de n'avoir jamais de retours vers mon passé. La marquise espère que vous lui porterez vous-même votre consentement; elle attend votre visite.

— Mon fils, répondit Picard... dans le premier enivrement d'une grande fortune, j'ai souhaité pour votre sœur un mariage de convenance plutôt qu'un mariage d'inclination, j'ai eu tort; la mort si malheureuse du comte de la Roserie m'a délié de mes engagements : votre sœur épousera M. de Rhétorière et vous épouserez Marie. Cette jeune fille a été entourée de bien des dangers; elle a résisté, elle a contraint au respect et à la plus profonde estime ceux même qui voulaient la séduire et qui espéraient la perdre. Si jamais elle vous raconte toute sa vie de travail et de lutte, ses souvenirs ne pourront être que la preuve éclatante de son courage et de sa vertu. Chérissez-la, ayez confiance en sa raison, en sa sagesse. Elle vous soutiendra dans l'amour du travail;

elle vous donnera la joie, le bonheur dans la simplicité, dans l'honnêteté. C'est à un intérieur tranquille, c'est à la vertueuse influence de votre mère, que je dois les années les plus heureuses de ma vie !

Anatole se jeta dans les bras de son père et courut porter toutes ces bonnes nouvelles à sa mère, à sa sœur, à M. de Rhétorière et à la marquise. Sa visite chez madame de Pommereuse précéda celle de Picard.

La joie de ce jeune homme, si naïve, si naturelle, si charmante, se refléta sur la physionomie pleine d'esprit et de bonté de la marquise.

— Je vais, dit-elle, envoyer chercher

Marie pour lui apprendre le bonheur qui lui arrive.

— Que vous êtes bonne, madame la marquise! s'écria Anatole, dont le cœur s'ouvrait toujours au sentiment de la reconnaissance.

Marie arriva bientôt sans s'être préoccupée le moins du monde de sa toilette, de sa parure : elle n'en était que plus gracieuse et plus séduisante.

La marquise, en souriant, et avec une certaine solennité, présenta l'un à l'autre les deux jeunes fiancés. Elle ressentait toutes les joies d'une mère qui marierait avec confiance, avec bonheur, une fille ado-

rée à un beau et honnête jeune homme.

Anatole et Marie ne se ressemblaient-ils pas par l'âge, par la beauté, par le cœur, et par la distinction?

Il fallut traiter, dès ce jour-là, bien des questions qui intéressaient le futur ménage. Les deux aimables enfants furent du même avis sur toutes choses : les propositions faites par Anatole obtenaient l'approbation empressée de Marie; les idées de Marie devenaient tout de suite celles d'Anatole.

Une grande question surtout les trouva unanimes, — les deux fiancés et la marquise, — ce fut le choix d'un jour très-prochain pour la signature du contrat et pour la cé-

rémonie religieuse. Il fut aussi convenu que les deux mariages se feraient dans la même journée.

L'avenir le plus riant semblait donc assuré à la maison Picard.

La marquise dut user de son autorité pour décider Anatole à se retirer. Une heure après sa sortie, on annonça le banquier.

La situation dans laquelle cette entrevue plaçait Picard et Marie Durand était nouvelle pour tous deux.

Picard remercia la marquise de sa gracieuse intervention dans ce projet de mariage qu'il approuvait de tout son cœur. Il

regarda Marie avec une respectueuse tendresse :

— Je sais, dit-il, quel heureux avenir promet à mon fils une pareille union ; mais, je vous demande la permission, madame la marquise... et à vous aussi, Marie... A toi qui vas être ma fille, de vous faire ici ma confession, afin de soulager mon cœur et de me réhabiliter près de vous.

Je me laissai entraîner, je l'avoue, à de coupables projets contre Marie ; mais son attitude devant moi, dès notre première entrevue, sa physionomie, son langage, sa grâce décente, sa situation, m'inspirèrent le plus vif intérêt. Je reconnus, dans le portrait de son père, un ancien officier

plein de dévouement et de courage, qui, en 1836, nous avait sauvé la vie à ma femme et à moi. Logé au quartier de l'École-Militaire, le jour des fêtes données au Champ de Mars pour le mariage du duc d'Orléans, il nous arracha, non sans péril pour lui-même, aux étreintes terribles, presque mortelles de la foule.

En continuant à me présenter chez Marie, toujours sous le nom de Jules Rémond, je n'eus plus d'autre pensée que de mettre à l'épreuve sa sagesse, sa vertu, afin de protéger son avenir, et de m'acquitter ainsi d'une dette de cœur.

— Marie, ajouta-t-il en lui prenant affectueusement la main, vous le disiez un jour

vous-même : avec une conscience en repos, on est heureux de toutes choses ; le monde est plein de miséricorde ; et, vous le voyez, il tend la main à tous ceux qui ont de la dignité et du courage.

Maintenant, reprit Picard, me sera-t-il permis, madame la marquise, de parler d'une question d'argent ? Ma fortune est considérable, et si rien ne vient la diminuer ou la détruire, elle suffira certainement à toute ma nouvelle famille. La dot que vous nous offrez est pour Marie un témoignage précieux d'estime, de dévouement, et nous en sommes fiers ; mais cette dot doit se réduire au plus modeste présent : une jeune personne bonne et belle vaut bien qu'on l'aime pour elle-même ; les qualités du cœur, de l'esprit et du

caractère sont la vraie richesse des familles.

Par une allusion aux vingt mille francs qu'il avait osé offrir à Marie, et qu'elle avait refusés si noblement :

—Je connais, dit Picard, tout le désintéressement de mademoiselle Durand ; elle trouvera donc tout simple, tout naturel que je refuse, au nom de mon fils et au sien, une somme d'argent qui ne leur est point nécessaire.

Revenu de toutes ses prétentions de grand seigneur, Picard se souvint avec intérêt de madame Dominique qu'il avait rencontrée plus d'une fois chez Marie, rue Cassette, et que venait d'éprouver si cruellement la mort du comte de la Roserie. Il annonça

qu'il ferait visite à cette excellente femme; n'avait-elle pas traité Marie comme son enfant! Ce délicat souvenir charma surtout la jeune fille, qui dans le bonheur croyait plus que jamais aux bons sentiments du cœur humain.

Joyeuse de sa nouvelle destinée, elle se répétait à elle-même :

— Oui, ce monde est plein de miséricorde; il tend la main à tous ceux qui ont de la dignité et du courage !

Marie n'avait commis qu'une grande faute dans sa vie : un suicide... mais Dieu avait permis qu'elle échappât à la mort.

Une tentative de suicide n'est le plus sou-

vent que le résultat de l'anéantissement des forces intellectuelles et morales dans le désespoir : la folie commence par la faiblesse.

Il faut constater, non pour excuser un pareil crime mais pour l'atténuer, que les sentiments les plus louables, que de grandes et nobles passions sont les mobiles qui poussent, qui entraînent le plus souvent au suicide : ainsi, l'amour dédaigné — l'amour trahi — la perte de quelque personne bien-aimée — une certaine misère qui humilie bien plus qu'elle ne fait souffrir — enfin la crainte ou la honte du déshonneur.

Voilà pourquoi sans doute les derniers moments des malheureux, des insensés qui se suicident, inspirent presque toujours

une étrange curiosité, un vif et mystérieux intérêt. On se raconte ce qu'ils ont fait jusqu'à la minute suprême; on répète leurs dernières paroles à quelques amis; on cite des lettres qu'ils ont écrites, des adieux qu'ils ont adressés; on se prend d'une pitié généreuse pour cette folie, en l'attribuant d'ordinaire à une infortune honorable, à un scrupule exagéré ou à un bon sentiment mal compris. Parfois même, le suicide donne sur une tombe une célébrité peut-être regrettable : elle prête de l'orgueil aux imaginations faibles, aux esprits mécontents ; elle peut provoquer l'imitation par l'orgueil.

L'homme qui attente à ses jours n'obéit point à son intelligence : il faut dire, il faut répéter qu'il est assez fou pour mépriser et

pour détruire l'œuvre de Dieu. Il n'y a que la morale païenne qui ait osé dire : L'homme n'est qu'un setier de sang... rien de plus ! Il n'y a que la morale païenne qui nous apprenne à mépriser notre vie et celle des autres.

Il n'appartient qu'à Dieu de faire des martyrs, dit Saint-Evremond, et de nous obliger sur sa parole à quitter la vie dont nous jouissons pour en trouver une que nous ne connaissons point.

La marquise annonça qu'elle serait une grand'mère pour Marie. Le jour fut fixé par le banquier pour le mariage de ses deux enfants. Dès ce moment, il sembla retrouver le calme et la sérénité.

M. de Rhétorière s'empressa d'écrire à son oncle le général, pour lui apprendre que Picard, malgré son immense fortune, lui accordait la main de sa fille, à lui pauvre diable et neveu déshérité. Il suppliait son oncle de venir lui servir de témoin et de donner à ce mariage, par sa présence, une adhésion sympathique dont sa nouvelle famille et lui-même se trouveraient honorés. Le vieux grognard attendri répondit la lettre suivante :

« Mon cher neveu,

» Je regretterai toujours de ne pas te voir passer ta vie sous les drapeaux; mais je ne veux pas rabâcher. M. Picard, en te donnant sa fille, ne se conduit pas en banquier : il ne

met pas l'argent en première ligne! C'est bien! Madame Picard et mademoiselle Blanche sont deux femmes charmantes. J'irai souvent les voir à Paris, et il faudra que ces dames viennent essayer le rôle de fermières en Normandie. Donnez-moi vite des petits-neveux; vieillir seul, c'est triste. Je serai avec plaisir un de tes témoins.

» Ton oncle, qui devient un peu ganache.

» Le général comte DE RHÉTORIÈRE. »

Madame Picard et sa fille pouvaient à peine contenir leur joie. Constance oublia un instant toutes ses douleurs; elle appela le docteur Bernard, le mit au courant de tout ce qui se passait, et lui dit en versant des larmes :

— Docteur, faites-moi vivre jusqu'au jour où mes deux enfants seront mariés !

Tous ces heureux événements jetaient le désespoir dans l'âme de Ledain.

Ledain s'était poussé dans les bureaux de Picard par les plus basses intrigues. L'heure était venue pour lui de mettre en jeu tous les ressorts de sa politique, politique raffinée, profonde et terrible. Nature vile, prédestiné au crime, né pour les galères et devant pourtant manquer sa vocation, Ledain ne se sentait ni lié, ni seulement gêné par aucune raison de probité. Il fallait bien se garder de lui rendre service : l'ingratitude était pour lui un besoin, le malheur de ceux qui l'avaient obligé une jouissance. Il vous

offrait, au besoin, après un bienfait, de se jeter dans le feu pour vous être utile; mais, s'il trouvait, s'il découvrait contre son bienfaiteur le prétexte d'un procès sans cause sérieuse, ne reposant sur aucun fait, sur aucun acte, il se glissait chez les juges, chez le procureur impérial, chez les substituts, colportant en paroles ou par écrit les délations, les mensonges, les calomnies.

A prix d'argent, il exigeait de son avocat un plaidoyer bien rempli, bien bourré d'insinuations blessantes, de faits faux, de citations tronquées : il fallait que cette plaidoirie occupât au moins deux grandes audiences, et pût remplir les colonnes du *Droit* et de la *Gazette des Tribunaux*.

Il suait sang et eau pour que la victime ne pût en réchapper ; mais il s'essuyait le front avec bonheur en pensant à l'effet de ses habiles menées. Il comptait, sur ses doigts, avec une secrète joie, tous les désastres qui allaient frapper celui qu'il avait juré de perdre : la ruine, la prise de corps, le déshonneur, le désespoir, peut-être le suicide !

On pourrait s'étonner que l'intelligence et la sagacité de Picard n'eussent pas pénétré tous les replis du cœur de Ledain ; mais il était bien difficile de voir clair, dans ce gouffre ou dans cet égout : Ledain semblait, pour tout le monde, n'éprouver qu'un sentiments et qu'une passion, le dévouement et le travail.

Sobre, affectant des airs d'austérité, il restait cloué au fauteuil de son bureau, jour et nuit, comme s'il eût craint qu'on ne scrutât ce qu'il avait de ténébreux et de souterrain.

Il n'opposait à un avis, à un ordre, ni une contradiction, ni un argument, mais il savait en contrarier, en arrêter l'exécution; il suivait sans trébucher les plans de son horrible stratégie; il savait même cacher ses noirceurs sous un masque de sensibilité, de miséricorde pour le genre humain.

Parlait-on devant lui d'un malheureux sans ressources, d'un négociant contraint à la faillite? Il faisait le généreux, le désintéressé; il n'était qu'attendrissement.

A la fin de chaque année, Picard donnait des gratifications à tous ses commis ; celle de Ledain s'élevait d'ordinaire à six mille francs.

Eh bien! il fallait lutter contre sa modestie, contre son désintéressement, pour qu'il daignât accepter cette somme.

— Donnez cet argent, disait-il, à des malheureux, à des établissements de bienfaisance...

Ce saint Vincent de Paul finissait cependant par se laisser vaincre : il acceptait pour son compte ce qu'il appelait le bien des pauvres. Il ne se contentait pas de passer pour un sage : il voulait qu'on le prît pour un saint.

Il s'était installé, établi, échafaudé dans les bureaux, dans la caisse de Picard, de façon à n'en jamais sortir. Le contrôleur général Alexandre, toute la domesticité, excepté le fidèle et respectable Laurent, les Cardoville, vivant dans l'intimité de la finance, plus d'un commis de la maison Picard et des principales maisons de banque, et jusqu'à des garçons de caisse, étaient à la dévotion de cet homme.

Il entretenait le bavardage dévoué de tout ce monde par des aumônes d'actions au pair, dont il pouvait disposer assez librement, grâce à la crédule générosité de Picard.

Depuis qu'il s'était ancré dans la confiance

de ce financier, qui négligeait volontiers l'intérieur de sa maison pour mieux mener au dehors ses grandes opérations de Bourse, il faisait tambouriner en les grossissant les chiffres des folles dépenses du banquier devenu, disait-il, si vaniteux et si fastueux. Il ne craignait pas de déplorer lui-même ces prodigalités avec le ton du désespoir, la larme à l'œil, et en s'adressant surtout à ceux qui avaient intérêt à l'écouter.

— Cet homme se ruine et ruinera les autres, disait-il ; vous ne sauriez croire quelle peine cela me cause, à moi le confident obligé de toutes ses affaires ; lorsqu'il fait de grosses pertes, et il en fait souvent, cela me navre le cœur : malheureusement je ne peux pas me cacher ses pertes à moi-même,

puisque j'ai le secret de sa caisse et de son grand-livre.

En déplorant avec un semblant de désespoir les folies de Picard, il employait le plus sûr moyen pour qu'on ne doutât pas de la vérité de ses révélations.

N'épargnant ni le père ni le fils dans ses sinistres prophéties, il avait déjà obtenu un grand résultat : on commençait à dire de Picard : « S'il ne lui arrive pas une catastrophe, il ne peut manquer de mourir ruiné ! »

Ce coquin n'attendait qu'une occasion, pour frapper le grand coup, pour forcer Picard à suspendre ses payements, pour faire éclater une panique préparée de longue

main, et qui, en soufflant sur les millions en papier, en actions industrielles, devait emporter dans une véritable tempête le crédit et l'honneur d'un honnête homme.

Il savait mieux que personne que la maison Picard devait au moins six millions de francs reçus en dépôt, et que son encaisse ne pouvait suffire au payement immédiat de cette somme considérable.

Ledain se voyait déjà chargé de la liquidation; il rêvait déjà qu'il s'emparait d'emblée, victorieusement, du maniement de toute la fortune de Picard, si imprudemment répartie : dès lors aucun œil trop curieux, aucune main hostile ne prendrait garde aux livres et aux pièces de dépense

des années écoulées. Il sauvait le passé, et il se préparait un grand avenir.

Enfin, Ledain se voyait debout et triomphant sur les ruines de celui qui l'avait tiré de la misère.

La rentrée de M. de Rhétorière dans les bureaux, les heureuses aptitudes et les allures franches, quelquefois même brutales, d'Anatole firent trembler l'infidèle comptable.

Il savait le double mariage d'Anatole et de M. de Rhétorière : il pressentait que le pouvoir, la direction des affaires, tous les détalis de la comptabilité allaient passer de ses mains dans celles de ces deux jeunes gens actifs, assidus et intelligents.

Tout en leur faisant l'accueil le plus empressé, tout en se mettant à leur disposition le sourire sur les lèvres : il avait pris son parti. La ruine de la maison Picard était décidée.

Sourd aux paroles doucereuses, n'aimant pas les demi-mesures, Anatole, averti de tous côtés, signifia à Ledain qu'on renonçait à ses services.

La blessure était profonde; mais loin de faire entendre une plainte :

— Je comprends, répondit Ledain, que le retour de M. de Rhétorière, que sa situation nouvelle dans votre famille, sa haute capacité, rendent mon concours inutile. Je serai

d'ailleurs toujours à vos ordres pour les renseignements que vous auriez à me demander.

On fut tout d'abord surpris de tant de calme et de bon vouloir. Mais la vengeance de Ledain ne se fit pas attendre. Une circonstance lui sembla surtout devoir servir ses projets.

Il était certain que le comte de la Roserie avait fait un testament. Ce testament devait être ouvert sous peu de jours, et les héritiers, effrayés par la rumeur publique, ne manqueraient pas d'exiger immédiatement la remise des deux millions que le comte de la Roserie avait versés en dépôt dans la maison Picard.

Le mot d'ordre fut donné sur toute la

ligne. Un bruit sinistre éclata comme un coup de tonnerre à la Bourse, dans les cercles, dans le haut commerce, dans toutes les grandes caisses particulières et publiques :

« Picard suspend ses payements !... »

On ajoutait : Ledain ne s'est retiré que pour ne pas être le témoin de la catastrophe.

Très peu de jours après le départ de Ledain, quels furent l'étonnement et l'effroi du banquier, d'Anatole et de M. de Rhétorière, de voir, dès le matin, une véritable procession de clients effrayés qui venaient réclamer leurs titres et leur argent.

La vengeance de Ledain commençait à

réussir : le crédit de la maison Picard chancelait, et, dans ces sortes de crises, les soupçons, les craintes gagnent tout le monde. C'est un sauve qui peut!

Picard avait un pied dans l'abîme : c'était à qui pousserait, pour l'y précipiter tout entier.

On ne put même cacher cette triste situation à madame Picard et à sa fille, qui passaient ainsi d'une joie imprévue à un désespoir plus imprévu encore. Il ne s'agissait plus d'un malheur réparable, mais d'une ruine complète, du déshonneur du père de famille, rejaillissant jusque sur l'avenir de ses enfants.

Anatole et M. de Rhétorière avaient tous

deux, pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, étudié les comptes courants, le grand-livre et le livre de caisse.

Le banquier et les deux jeunes gens se consultèrent.

Anatole surtout, plein de courage, de résolution, donnait du cœur à ceux qui l'entouraient. Il fut d'abord convenu que chacun devait avant tout contenir ses émotions et cacher ses angoisses.

On constata un avoir de cinq cent mille francs en argent, soit dans la caisse, soit en compte courant à la Banque. On devait espérer que les payements réclamés n'atteindraient pas cette somme dans les deux ou trois premiers jours.

Un grand nombre de clients de la maison Picard habitaient en effet dans les départements.

M. de Rhétorière se chargea des pénibles fonctions de caissier, et il sut avec intelligence, avec calme, avec adresse, gagner du temps tout en payant à bureau ouvert.

La première journée ne fut pas effrayante; les craintes se calmèrent. On n'avait eu à payer, de neuf heures à trois heures, que cent cinquante mille francs; on espérait même que le lendemain la panique cesserait et que l'orage serait conjuré; mais Anatole insista pour qu'on ne s'endormît pas un instant sur un espoir chimérique et pour qu'on avisât à se procurer des ressources, sans bruit, de manière à ne point aggraver la situation.

Ledain continuait avec ardeur toutes ses manœuvres. Il y allait pour lui d'une grande fortune, avec le succès; il y allait de sa perte, avec le salut de la maison Picard.

Le soir même de cette première journée, au foyer de l'Opéra, à la petite Bourse du boulevard, une horrible nouvelle volait de bouche en bouche :

« Le banquier Picard s'est suicidé! »

L'activité des correspondances et la facilité, la promptitude des communications firent que dès le lendemain on se précipita en foule au guichet de la caisse du banquier discrédité.

Anatole exigea que son père, pour dé-

mentir cette rumeur de suicide, se montrât dans les bureaux. Le conseil était bon : la présence de Picard produisit un excellent effet.

Dans son horrible et imprudente passion, Ledain avait compromis son jeu en voulant gagner trop vite la partie.

Durant cette seconde journée, néanmoins, les sommes réclamées, soit personnellement, soit sur titres de dépôts, s'élevèrent à trois cent mille francs.

Il ne restait donc en caisse que la faible somme de cinquante mille francs. Il fallut recourir à un moyen suprême : c'était de demander à la Banque un prêt de plusieurs

millions sur dépôt de valeurs. Par malheur, cette démarche ne pouvait rester secrète : il en devait résulter que le vent de la panique soufflerait encore avec plus de violence.

On réclama et on obtint le secours de la Banque ; mais elle ne consentit à prêter sur tous les titres qui lui furent offerts qu'une somme de deux millions cinq cent mille francs.

A la fin de cette seconde journée, les commis étant partis, toute cette famille inquiète, désolée, se réunit le soir dans la vaste solitude des bureaux, à peine éclairés par une lampe.

Madame Picard tenait appuyée dans ses

mains la tête de Blanche, à genoux devant elle : pauvre roseau pliant sous ce nouvel orage qui renversait encore une fois de si prochaines espérances.

M. de Rhétorière, triste, malheureux, associé à tant de douleurs, se tenait silencieusement en face de madame Picard et de sa fille, la main appuyée sur le rebord d'un des guichets des bureaux.

Anatole, debout, immobile, les bras croisés, était celui dont la physionomie laissait voir le moins de trouble; d'une énergique volonté, il espérait venir à bout de toutes les difficultés et sortir victorieux de cette crise. Il puisait de nouvelles forces dans son amour pour Marie qu'il n'avait pas

manqué un seul jour de voir quelques instants chez la marquise, leur laissant à toutes deux ignorer ces événements si tristes et si inattendus.

Quant à Picard, dans son agitation fébrile, il ne pouvait rester en place; à de courts intervalles, il s'écriait :

— Perdu, déshonoré !

..... J'ai traversé deux révolutions, ajoutait-il, sans avoir failli un seul jour aux nécessités de ces temps difficiles, et aujourd'hui, après avoir gagné tant de millions, après des spéculations qui ont excité l'envie, la colère, la haine de tout un pays, je suis à la veille de ne pouvoir remplir mes engage-

ments, de ne pouvoir même rendre l'argent confié à mon honneur!

— Mon père, vous exagérez le danger de la situation. M. de Rhétorière et moi, nous sommes certains que, quoi qu'il arrive, nous ne ferons pas perdre un centime.

— Mais pour en finir au plus vite avec toutes ces frayeurs mortelles, répliqua madame Picard, vendons tout... notre hôtel, notre terre, les chevaux, les voitures et jusqu'à mes diamants que je ne regretterai pas!

— On spéculera sur notre malheur, répondit Anatole; ce serait avouer et aggraver notre situation que de tout vendre : la dépréciation de tant de valeurs industrielles

pourrait même compromettre les garanties sérieuses que nous offrons à nos créanciers.

— De tous côtés des dangers! s'écria Picard; l'opinion publique m'accusera, me condamnera! L'opinion publique est un juge inexorable que des richesses trop vite, trop facilement acquises ont profondément irrité. J'ai même bravé l'opinion publique par mon luxe, par mon faste, par plus d'une folie. On n'aura pour moi aucune pitié! on n'aura pour moi que du mépris!

— Il sera si facile de prouver, dit Anatole s'efforçant de calmer les anxiétés de son père, que vous n'avez pris le bien de personne, que vous avez rendu service au commerce, à l'industrie, que vous avez secouru

des inconnus aussi bien que des amis!

— Sachez, mon fils, que quand le malheur nous frappe, on oublie les services, on ne se souvient que des fautes; on ne dira pas de moi : « C'est un homme malheureux, » on dira : « C'est un malhonnête homme! »

M. de Rhétorière, pour mettre fin à cette triste discussion, rappela qu'on devait faire venir Laurent, ce serviteur si dévoué, si fidèle; on avait à lui rembourser quarante mille francs, capital et intérêts cumulés, fruit de trente ans d'économies.

Laurent, inquiet, ému, se rendit au milieu de cette famille qu'il n'avait jamais quittée.

— Laurent, dit Picard, vous savez que des bruits sinistres, mais injustes, alarment en ce moment toute notre clientèle. Nous avons en dépôt une somme de quarante mille francs qui vous appartient; ce sont les économies de toute une vie de travail et de dévouement : je dois tenir envers vous la même conduite qu'envers ceux qui viennent réclamer ce qui leur est dû. Voici vos quarante mille francs, reprenez-les : vous les avez bien gagnés !

— Est-ce que monsieur me chasse de chez lui, répliqua Laurent avec plus de tristesse que de colère? Ai-je démérité ? Ne me croit-on plus bon à rien ?

Toute la famille s'empressa autour de ce

vieux serviteur pour protester contre de pareilles pensées.

— Mais nous remboursons toutes les sommes que nous avons en dépôt, ajouta Picard, et nous vous remboursons comme nous remboursons tout le monde.

— Je n'ai que faire de cet argent; je ne regretterais même pas de le perdre, si cette faible somme pouvait vous éviter un ennui. Je ne puis pas oublier en un jour trente années passées dans cette maison; je ne peux pas oublier les soins, les égards dont vous m'avez comblé. Si j'ai tâché d'être un bon domestique, c'est que vous étiez un bon maître.

Regardant Blanche et Anatole :

— Ce beau garçon, cette belle jeune fille, sont mes enfants ; ne les ai-je pas vus naître, grandir sous mes yeux ? Toute ma vie je n'ai été heureux que de ce qui arrivait d'heureux à vous tous ; vous me tenez lieu de tout sur la terre : le reste n'est rien pour moi. J'aime trop tout le monde ici pour qu'on ne doive pas m'aimer un peu. Je ne veux, je ne peux vivre qu'avec vous... Je vous en supplie, reprenez donc cet argent !

Un dévouement si désintéressé fut presque une consolation pour cette famille si à plaindre. Il fallut garder l'argent de cet excellent homme qu'on eût désespéré en le lui rendant. Cette somme fut mise de côté.

On annonça le docteur Bernard. A cette

visite d'un ami, toute la famille respira.

— Eh bien, mon cher Picard, demanda avec empressement le docteur, où en êtes-vous ce soir?

Anatole, moins abattu que son père, prit la parole.

— La situation est toujours la même; nous devons six millions payables à vue en numéraire, et nous n'en avons que trois à notre disposition. La journée n'a pas été bonne : nous avons eu à payer ces deux premiers jours, pour Paris et les départements, quatre cent cinquante mille francs. Il nous reste en caisse deux millions cinq cent mille francs pour satisfaire à tou-

tes les demandes, d'ici à la fin de la semaine.

Le testament de M. de la Roserie doit être dans quelques jours porté, après la levée des scellés, chez M. le président du tribunal civil, et les héritiers auront à nous réclamer deux millions.

Pour être à l'abri de toute liquidation forcée, il nous faudrait donc trouver trois millions en espèces. Nous avons un peu de temps devant nous; avec de l'énergie, de la volonté, on vient à bout de tout.

— Oui, dit Picard, mais on ne trouve d'argent chez les amis et chez les gens de finance que quand on n'en a pas besoin.

— J'ai vu beaucoup de monde aujour-

d'hui, reprit le docteur Bernard; j'ai auprès de tous démenti les mauvais bruits qui ont été l'occasion et le signal de cette crise. Personne ne doute que Ledain ne soit l'auteur de toutes les calomnies; mais, devant un désastre, tout le monde ferme sa caisse. Le chef d'une de nos premières maisons de banque, dont je suis le médecin, me disait à ce sujet :

— Si nous autres capitalistes nous nous faisions une réputation d'obligeance, de sensibilité, si on nous soupçonnait de venir au secours des gens d'argent qui se ruinent, ou qui sont ruinés, notre crédit serait entamé et compromis.

— Dans le monde des gens d'affaires, ré-

pliqua Anatole, ceux qui n'ont pas le sou font les riches pour pouvoir emprunter; ceux qui ont beaucoup d'argent se font pauvres pour ne rien prêter.

Les établissements privilégiés, fondés dans cette grande pensée de soutenir le crédit public, de venir au secours du commerce, de l'industrie, gagnent des millions, doublent leurs capitaux dans les jours de prospérité, et ferment leur caisse dans les moments de crise.

— Mon cher docteur, dit Picard, en te préoccupant avec intérêt de mes affaires, tu oublies les tiennes; tu figures dans mon passif pour un dépôt de cent mille francs, fruit de tes épargnes; cette somme est

à ta disposition, et je vais te la remettre.

— Je ne la toucherai certainement pas; je veux plus que jamais pouvoir dire à tout le monde : J'ai cent mille francs dans la maison Picard; on m'a offert de me les rendre, et je n'ai pas voulu les accepter...

— La situation serait excellente, reprit M. de Rhétorière, si tout le monde avait la même confiance que le docteur; nous n'aurions rien à craindre, car l'actif dépasse de beaucoup le passif.

S'il est des gens qui spéculent sur les entraînements de l'enrichi de la veille, il en est d'autres qui exploitent les embarras et le désespoir de ceux qui se ruinent.

Le vieux Laurent vint annoncer un homme d'affaires très-connu de Picard; cet homme venait lui offrir d'acheter, douze cent mille francs, argent sur table, l'hôtel qui avait coûté près de six millions, — la galerie non comprise. Cette offre fut accompagnée, bien entendu, des plus vifs témoignages d'intérêt et de dévouement.

Ce courtier d'affaires plaignait Picard, avec d'autant plus de compassion qu'il tenait à l'effrayer en lui montrant la profondeur de l'abîme, pour l'entraîner par la terreur à une transaction ruineuse.

Une pareille proposition ne pouvait être acceptée, et Picard fut profondément blessé qu'on eût osé la lui faire.

— On me croit donc déjà perdu? se disait-il; on ne croit donc plus ni à mon intelligence ni à mon honneur?

Son front rougissait; son cœur était navré!

XIV

XIV

Ledain devant ses juges.

Le cabinet de Picard s'éclairait sur la cour de l'hôtel. Dès huit heures du matin, ce malheureux banquier, dans des transes convulsives, écartait ses rideaux... et il épiait, il comptait ceux qui venaient réclamer leur argent.

La foule, avant neuf heures, se pressait déjà dans les bureaux, et stationnait dans la cour; on attendait avec inquiétude que la caisse fût ouverte.

Picard avait fini par entrebâiller sa fenêtre, et, caché derrière des persiennes, il prêtait l'oreille à tout ce qui se disait. Les plus mauvais propos, des accusations de prodigalité, d'immoralité scandaleuse, des menaces même vinrent frapper au cœur cet honnête homme. Toutes les calomnies de Ledain avaient porté!

— Ce Picard et son fils, disait-on à haute voix, jouent et perdent des sommes folles; ils entretiennent des femmes, ils font des orgies en commun. Un père de famille qui a

voulu faire briller sa maîtresse à son dernier bal, un père de famille qui a osé présenter une coquine à sa femme et à sa fille !

Des larmes roulèrent dans les yeux du banquier.

— Comment voulez-vous, ajoutait-on, qu'une maison prospère et remplisse ses engagements, avec de pareilles mœurs, au milieu de pareils désordres? Est-ce qu'on peut, en s'abrutissant par des excès de tous genres, être à ses affaires et se préoccuper de comptabilité? Les affaires sont si difficiles qu'avec de l'ordre, de l'économie, une vie laborieuse, on a déjà bien de la peine à s'en tirer! Et cependant, que de millions cet homme-là a gagnés! que de

chances heureuses il a exploitées! Nous lui accordions tous une confiance sans limites. Nous aidions, nous protégions de nos capitaux ses colossales entreprises; tout devenait or entre ses mains! On est bien coupable, après tant d'affaires si heureuses, après tant de millions si facilement gagnés, de faire perdre à d'honnêtes gens leur fortune, leurs épargnes, leurs économies!

— On est trop indulgent pour ces gens-là! ajouta un monsieur qui avait fait plusieurs faillites et une cession de biens (c'était un émissaire de Ledain). On devrait envoyer Picard en cour d'assises!

— C'est aller bien loin! répondit *ad hominem* un interlocuteur plus modéré; si on

envoyait au criminel ceux qui ne payent pas leurs dettes, tout le barreau de Paris, tous les juges de la Cour impériale n'y suffiraient pas! D'ailleurs, vous criez avant d'être écorché; la maison Picard n'a pas encore suspendu ses payements.

— Discréditer, accuser Picard, dit avec bon sens un créancier sérieux, ce n'est pas consolider son crédit, ce n'est pas lui donner les moyens de nous payer.

Ces quelques réflexions presque bienveillantes, de la part d'inconnus, d'indifférents, adoucissaient le mal que tant de blessures avaient fait au cœur de Picard. Mais les sages avis de quelques créanciers ne se hasardaient qu'à de longs intervalles. Cette foule pas-

sionnée et hostile se donnait à cœur joie le plaisir de la médisance, de la calomnie. Les vanités blessées, les vieilles rancunes, l'envie, la haine prenaient le dessus, et Picard n'était plus bon à jeter aux chiens.

Ce n'était plus le temps où tout ce monde-là le saluait jusqu'à terre, admirait, vantait son génie! En ce moment, ce monde l'accablait d'injures et se montrait implacable. La bassesse et la cruauté se succèdent souvent dans les vilaines âmes.

Humilié, désespéré de ce langage menaçant de la foule, Picard s'échappa de son hôtel par une porte du jardin. Il en était venu à ne plus oser paraître en public; il se rendit en fiacre rue Cassette : on lui apprit

que Marie était absente; il espéra la rencontrer chez madame de Pommereuse.

La marquise et Marie déjeunaient lorsqu'on annonça M. Picard. Ces deux femmes, qui déjà ressentaient pour lui une amitié sincère, furent frappées de l'altération de ses traits.

Pâle, les yeux hagards, il laissait voir, malgré tous ses efforts pour cacher ses anxiétés, les tristes pensées qui le troublaient, qui l'agitaient.

Ceux dont le cœur s'exalte au sentiment de l'honneur, souffrent cruellement des moindres soupçons qui peuvent les poursuivre et les atteindre.

— Asseyez-vous, lui dit affectueusement la marquise; vous avez l'air tout bouleversé ?

— Ma situation est bien changée! répliqua Picard, et il faut que vous sachiez tout ce qui se passe autour de moi. Des bruits calomnieux contre ma maison ont été répandus dans le public; une panique s'est emparée de ma clientèle, et ma caisse est assiégée par ceux qui, la veille encore, me donnaient leur confiance et leur argent.

— Mais, répondit la marquise, vous êtes en mesure de tout payer?

— Certes, mon actif dépasse de beaucoup mon passif; cependant, j'ai reçu six mil-

lions en dépôt, et si on exige de moi la restitution de cette somme, en espèces, d'ici à très-peu de jours je puis me voir contraint de suspendre mes payements. Pour une maison de banque, c'est la ruine, c'est le déshonneur ! Une pareille crise rend impossible le mariage d'Anatole et de mademoiselle Marie ; je vous le répète, je puis être ruiné, déshonoré !

. . . .

— Mais enfin, votre ruine n'est pas un événement accompli ! Je ne comprends pas grand'chose à votre actif et à votre passif. Votre fils est un jeune homme charmant : il a de l'esprit, il a du cœur, il aime Marie ; ma chère Marie n'a pas trop d'aversion pour lui ; cela doit me suffire... et à elle aussi. Permettez-moi, maintenant, mon

cher Picard, de vous gronder en amie.

Vous vous ressemblez tous, grands financiers de tous les temps, spéculateurs de tous les régimes! Parmi vous, c'est à qui aura le plus de vanité, le plus de luxe, le plus de faste. Eh bien, voilà ce qui arrive quand les mauvais jours sont venus; les envieux, ceux que vous avez éclaboussés, et même ceux que vous avez obligés, se vengent de votre richesse et de votre ostentation.

Anatole, je l'espère, ne refusera plus la dot de Marie : elle lui servira à se tirer d'affaire. Allons! M. Picard, du courage, de la confiance! Nous avons vu votre fils tous ces jours-ci; il était calme, heureux de son

prochain mariage : il ne partage certainement pas toutes vos inquiétudes.

— Ah! madame la marquise, vous ne connaissez pas notre monde d'affaires ; la probité, la solvabilité d'une maison de banque ne doivent même pas être soupçonnées!

— Tout ce que je sais, dit la marquise avec son franc parler, c'est que votre monde d'affaires est un vilain monde ; on n'y connaît, on n'y aime que l'argent! les hommes ne sont plus les mêmes, soit qu'ils en gagnent, soit qu'ils en perdent. Dans ce monde-là, l'estime, le respect, la déférence, l'amitié, le dévouement se règlent sur la fortune des gens. Quand on

à de la noblesse dans le cœur, sans mépriser l'argent, on n'en fait pas parade, on n'en fait pas une idole. Croyez-vous, monsieur Picard, que Marie et moi nous vous estimerons moins, nous vous aimerons moins, parce que vous aurez perdu quelques millions ou parce qu'il ne vous en restera plus un seul ? Pour le bonheur de ces deux jeunes gens, une vie occupée et laborieuse vaut mieux qu'une grosse fortune qui les jetterait dans tous les dangers de l'oisiveté.

— Ce ne sont point les millions que je regrette, madame la marquise ; mais je ne puis supporter l'idée d'être accusé, d'être condamné, d'être traité de malhonnête homme !

Émue, presque effrayée du désespoir qui se trahissait sur les traits de Picard et dans son langage, Marie donnait par des gestes, par des mouvements de tête, son approbation, son adhésion aux paroles raisonnables, aux sentiments élevés de la marquise.

— Monsieur Picard, reprit madame de Pommereuse, nous attendrons quelques jours de plus, s'il le faut; mais le mariage d'Anatole se fera. Votre femme, votre fille et Marie seront pour vous autant d'anges sauveurs; n'en doutez pas, le bon Dieu ne restera pas sourd à leurs ferventes prières. Nous autres, de vieille noblesse, n'avons-nous pas été ruinés, emprisonnés, expatriés? Pendant bien des années ne nous

a-t-on pas appelés des *ci-devant?* Eh bien, nous en avons pris notre parti, nous avons été courageux! Il ne faut pas vous laisser abattre; le désespoir n'est bon à rien! Entouré d'une charmante et honnête famille, serait-ce un bien grand malheur qu'on vous appelât aussi, vous, un *ci-devant* en finances?

— Je suis d'ailleurs bien sûr, s'écria Picard, de ne faire perdre un sou à personne!

— Eh bien! c'est toute la question. Autant que je peux y voir clair, il ne s'agit plus alors que de trouver de l'argent comptant; on en trouve... on vous en trouvera, monsieur Picard, non pas peut-être dans votre monde d'affaires, mais chez de braves gens, au cœur noble et généreux. La catastrophe que vous

redoutez n'est pas imminente, vous avez quelques jours devant vous. Je veux dès demain causer sérieusement avec votre fils et M. de Rhétorière, qu'on dit très-entendu; j'ai de la tête, toute vieille femme que je suis, et je ne souffrirai pas que par découragement, par orgueil blessé, vous donniez raison à vos ennemis.

Marie se sentait au fond du cœur assez de courage pour lutter contre l'adversité, et même, s'il le fallait, contre la misère. N'avait-elle pas déjà fait un triste mais utile apprentissage de la vie?

Les paroles affectueuses et dévouées de madame de Pommereuse, toutes consolantes qu'elles étaient, ne suffisaient pas pour rele-

ver l'âme abattue de ce malheureux Picard.

Marie et la marquise, toutes deux pleines de pénétration, se communiquèrent, après le départ du banquier, une même pensée qui les effraya : dans son découragement, dans son désespoir, Picard était capable de se tuer. Cette pensée leur causait autant de chagrin que d'épouvante.

— Ce serait, dit la marquise, la désolation, la perte de cette famille. Ce serait pour les enfants le plus sombre avenir. Je ne veux pas laisser passer cette journée sans voir ces braves gens, sans rester quelques heures au milieu d'eux, pour leur donner du courage. Je préviendrai surtout madame Picard, pour qu'elle ait à surveiller son

mari. Ma chère enfant, sois prête à trois heures; j'irai te prendre dans ma voiture.

Vers trois heures et demie, la demi-fortune de la marquise entrait dans l'hôtel Picard. Le banquier et son fils accoururent pour offrir le bras à madame de Pommereuse et à la jeune fiancée. Elles furent reçues dans le salon par Constance et par Blanche, profondément attristées.

Après tous les témoignages d'affection, d'intérêt de cœur, qui s'échangèrent entre la marquise, Marie et la famille Picard, il se fit un grand silence : c'était à qui ne parlerait pas des événements qui préoccupaient et affligeaient tout le monde dans cette maison.

Pour mettre fin à cet embarras pénible, à cette obstination silencieuse de chacun, la marquise se leva, prit la main de madame Picard, et l'entraîna dans un coin écarté du salon.

— Ma chère dame, lui dit-elle à l'oreille, je suis venue pour vous engager vivement à bien surveiller votre mari ; il nous a fait visite ce matin... il nous a effrayées, Marie et moi. Son découragement, son désespoir se peignent sur son visage, et se trahissent dans toutes ses paroles ; ne le laissez plus sortir seul, et pendant cette nuit ne le perdez pas de vue. Demain matin, de très-bonne heure, je m'entretiendrai avec votre fils et M. de Rhétorière ; j'ai du bien, de belles propriétés, et je pourrai peut-être vous être

bonne à quelque chose. Il faut s'entr'aider sur cette terre. Ayez du courage pour tout le monde : vous savez qu'aux jours de malheur, c'est notre rôle à nous autres femmes!

— Madame la marquise, si cet orage ne me brise pas, j'aurai de l'énergie, du cœur et de la tête jusqu'au bout, répliqua Constance à voix basse. Allons reprendre nos places, pour ne point faire naître de nouvelles inquiétudes.

Ces dames étaient à peine assises, lorsque le vieux Laurent entra et vint annoncer M. Ledain.

— Ledain! s'écrient Picard et son fils.

A ce nom chacun reste stupéfait.

— Comment! se disait-on, cet homme a l'audace de se présenter dans cette maison que ses infamies ont jetée dans la consternation!

— Mais à qui demande-t-il à parler? dit Anatole.

— Il veut parler à monsieur, répondit le vieux Laurent.

— Je suis en affaires, répliqua Picard. Je ne saurais recevoir un pareil homme.

— Vous avez peut-être tort, fit observer la marquise, il serait curieux à entendre; il

est toujours bon de regarder son ennemi en face. Nous sommes en force : laissons-le parler, peut-être l'intimiderons-nous. Nous verrons ce qu'il a dans l'âme.

— Mon Dieu, il n'a dans l'âme que de la scélératesse et de la fourberie, reprit Anatole.

— Faites entrer M. Ledain, dit énergiquement madame Picard.

Le cœur de tous ces honnêtes gens battait d'impatience, de curiosité, d'inquiétude. Qu'allait-il se passer?

Ledain entra.

Surpris et déconcerté de comparaître devant toute cette famille, il cacha son

émotion en saluant jusqu'à terre chacune des personnes présentes. Il reprit bientôt son aplomb, son masque de bonhomie et son langage patelin.

Tous les yeux étaient fixés sur lui; on était impatient de l'écouter, de le deviner.

— Monsieur Picard, dit-il d'une voix douce, presque émue, tout le monde a ses ennemis : vous avez les vôtres, j'ai les miens. Tout le monde est calomnié : la calomnie ne vous respecte pas plus que moi, la calomnie ne me respecte pas plus que vous. A la Bourse, dans les cercles, dans la banque, on a répandu le bruit que c'était moi, Ledain, moi longtemps honoré de votre confiance, comblé de gros appointements, de gratifications,

de larges bénéfices dans toutes vos affaires, qui, par d'indiscrètes révélations, aurais causé, précipité la panique dont vous êtes aujourd'hui victime. Cette indigne calomnie m'afflige et me désespère. Aujourd'hui, celui-là est perdu qui passe pour un malhonnête homme! Eh bien, je serais un monstre d'ingratitude, si j'étais capable d'une semblable trahison, et même si je ne venais pas protester auprès de vous, auprès de toute votre famille, contre d'aussi injustes accusations.

Je n'ai point demandé à quitter cette maison où peut-être mes services pouvaient encore être utiles; c'est vous qui m'en avez éloigné. Les uns n'ont point douté que tous les mauvais bruits contre vous ne fussent

répandus par moi, et que cette panique ne fût ma vengeance; les autres ont vu dans mon départ un motif de défiance, pensant que je m'éloignais pour n'être pas témoin d'une catastrophe. Il y a un moyen de fermer la bouche à tout le monde, de faire cesser cette panique, de rétablir votre crédit, et de raffermir votre fortune que cette crise a pu faire chanceler.

Ce moyen, le voici :

Je viens vous offrir de rentrer dans vos bureaux, d'y reprendre dès aujourd'hui la direction de vos affaires, et dès demain, je vous le promets, les bruits sinistres se taisent et la crise a cessé.

— Vous croyez donc inspirer au public

une grande confiance? répondit Anatole, que n'avaient convaincu ni persuadé les paroles mielleuses de Ledain.

— Certes, répliqua-t-il, je ne prétends point inspirer au public la moindre confiance, mais quelques amis ont foi dans ma loyauté. Je ne viens pas vous apporter de vaines paroles, je ne viens pas vous proposer seulement de mettre à votre service ma vieille expérience des affaires, mes études intimes et personnelles sur toute votre clientèle; je viens, pour vous sauver, vous ouvrir ma bourse et celle de mes amis. En vous offrant les cinq cent mille francs qui sont toute ma fortune, je ne ferai que vous rendre votre bien; l'avenir ne m'inquiète pas. Par le temps qui court, ce ne sont

pas les affaires qui manquent aux honnêtes gens, ce sont les honnêtes gens qui manquent aux affaires. Aux cinq cent mille francs que je mets à votre disposition, dans le cas où je reprendrais immédiatement la direction de vos bureaux, de votre comptabilité et de votre caisse, viendrait, aujourd'hui même, s'ajouter un million et plus, s'il le fallait, pour relever votre crédit et pour vous remettre à flot.

Dans son découragement, Picard semblait déjà prêter l'oreille aux offres de service de ce Ledain; mais Anatole, avec cette fermeté, avec cette noble et tranquille résignation que les fortes âmes savent opposer aux insinuations, aux menaces, aux perfidies des plus rusés coquins, répondit :

— Malgré toutes vos belles promesses, nous trouverons le moyen de nous tirer d'affaire sans recourir à votre tardif dévouement.

— Prenez garde, monsieur Anatole ! répliqua Ledain ; vous et votre futur beau-frère, M. de Rhétorière, vous êtes jeunes; vous avez sans doute déjà étudié tous deux, ajouta-t-il avec une émotion involontaire, la comptabilité, les comptes courants, le livre de caisse ; mais avez-vous tout vu ? Savez-vous le fort et le faible de la situation ? vous êtes-vous rendu compte de toutes les entreprises dans lesquelles la fortune de monsieur votre père est engagée ? Un grand nombre de ces entreprises sont aujourd'hui en discrédit, les actions sont beaucoup au-dessous

du pair, et M. Picard en a des masses entre les mains. Un grand nombre de ces actions ont encore à faire leur quatrième, leur troisième, même leur second versement. Eh bien, ces versements obligatoires pour maintenir le crédit de cette maison, indispensables pour soutenir ces entreprises en défaveur, et qu'il faut cependant mener à bien, représentent en sus du passif une somme très-considérable de plusieurs millions.

Cette révélation de Ledain augmenta les anxiétés, l'abattement, le désespoir de Picard ; elle fit même hésiter le jeune Anatole dans ses résolutions énergiques contre cet homme qui ne lui inspirait que de l'aversion et une invincible défiance.

Tous les témoins de cette scène se montraient troublés par le calme, par le langage modéré de Ledain, et par les faits nouveaux que venait de faire connaître ce comptable expérimenté.

Ledain sentait qu'il gagnait du terrain ; sa physionomie n'en paraissait que plus affable et il n'en mettait que plus de cordialité, que plus d'attendrissement, dans ses inflexions de voix.

— Je comprends, monsieur Anatole, reprit-il, que tant d'odieuses calomnies qui vous poursuivent, indignent la noblesse de votre cœur, et je trouve toutes naturelles les préventions qui se laissent voir contre moi dans votre physionomie, dans votre

attitude, et dans toutes vos paroles ; mais, croyez-le bien, il n'y a dans ma démarche qu'un désir bien sincère de défendre votre père et moi contre nos ennemis, de vous sauver de la ruine et du déshonneur avec ma propre fortune et avec l'appui de capitalistes qui me sont dévoués.

La marquise se pencha à l'oreille de madame Picard. Elle semblait tout à la fois lui soumettre ses observations et lui donner un conseil. De son côté, madame Picard paraissait écouter avec une adhésion affectueuse les paroles de madame de Pommereuse.

Ne voulant pas que son fils changeât de ton et d'attitude vis-à-vis de Le-

dain, et adressant la parole à ce dernier :

— Eh bien, monsieur, dit-elle, nous allons tous réfléchir sur vos propositions, prendre un parti, et, dès demain, vous aurez de M. Picard une réponse définitive.

— Il n'y a pas de temps à perdre, madame, répliqua-t-il; le tonnerre gronde... peut-être demain sera-t-il trop tard!

Ledain semblait plus pressé de sauver cette famille et cette fortune, que s'il se fût agi de se sauver lui-même.

Cependant Ledain crut prudent de ne pas insister; il sentait qu'il avait fait impression: il se retirait avec l'espoir de rentrer en vainqueur dans la place, de ressaisir la direction

des affaires; mais le visage de ce grand comédien, loin d'exprimer la joie du triomphe, faisait croire de plus en plus à l'intérêt, au dévouement que lui inspirait la triste situation de son ancien patron.

Il salua de nouveau avec le plus profond respect toutes les personnes présentes. Ni Picard, ni Anatole ne trouvèrent le courage de le reconduire jusqu'à la porte du salon.

Après le départ de cet homme, on fit monter M. de Rhétorière; on le mit au courant de ce qui venait de se passer; on tint conseil.

— Voyons, dit madame de Pommereuse, qui cherchait toujours à relever ces esprits abattus... que chacun de nous dise ce qu'il

pense de ce M. Ledain et de ses offres de service.

— Nous vous écoutons d'abord, madame la marquise, répondit-on avec empressement.

— Eh bien, il me semble que vous êtes tous trop prévenus contre ce monsieur, pour le juger avec quelque impartialité. Je ne le connais pas, je l'ai vu aujourd'hui pour la première fois; j'avoue que sa figure ne me revient guère. Mais est-il bien prouvé que ce soit un malhonnête homme?

— Madame la marquise, répondit Anatole, ma première fièvre de jeunesse m'a jeté, au fond de notre société, dans des régions qui vous sont fort inconnues; je sais par

quels manéges Ledain se fit ouvrir la porte de cette maison. Je sais, de source certaine, que cette panique est son œuvre. Du jour où on le laissa pénétrer ici, il rêva la ruine et le déshonneur de mon père.

— Mais comment expliquer alors, reprit la marquise, son dévouement d'aujourd'hui? Lui aussi peut être victime de faux rapports, d'odieuses calomnies, et il ne faudrait point repousser à la légère son aide et son appui.

Madame Picard, Marie et Blanche se rangeaient à l'opinion de la marquise et caressaient cette pensée que Ledain pouvait être, au milieu de l'orage, une ancre de salut. M. de Rhétorière prit alors la parole.

— Il y a longtemps que je surveille Ledain. Dès qu'il eut pris pied dans nos bureaux, il se dit : Je serai le maître ! C'est de longue main qu'il a préparé tout ce qui arrive. D'un côté, élevant, contre tous les usages, au taux exorbitant de quatre pour cent l'intérêt de l'argent versé en dépôt dans nos caisses, il y a fait affluer des millions qu'on nous réclame aujourd'hui à l'improviste ; d'un autre côté, protégeant auprès de M. Picard les spéculations les plus folles, il l'a entraîné à jeter imprudemment ses capitaux dans un très-grand nombre d'entreprises. Tout l'argent qui entrait ici par une porte en sortait par une autre. Voilà le vrai motif de la crise.

Ledain a toujours vécu dans les bas-fonds

de la société et de la finance; il s'est donné pour auxiliaires tous ceux que le succès, que la prospérité d'autrui blessent et irritent, et le nombre en est grand; de ces bas-fonds s'exhalent souvent des miasmes délétères, poisons plus ou moins actifs. Il a publiquement et à dessein grossi le chiffre des dépenses de cette maison et dénoncé comme des prodigalités coupables ce qui n'était qu'un noble emploi d'une fortune bien acquise.

— Mais quel intérêt a-t-il aujourd'hui à venir au secours de celui qu'il voulait ruiner et perdre? répliqua, en insistant, la marquise.

— Je vais vous le dire, répondit M. de

Rhétorière. Depuis le départ de Ledain, j'ai étudié de très-près le grand-livre, j'ai pointé toutes les dépenses, avec les pièces de comptabilité à l'appui. J'ai d'abord constaté un grand nombre d'irrégularités, d'inexactitudes : par exemple, les mêmes sommes, pour les mêmes dépenses, sorties deux fois de la caisse et deux fois inscrites sur les livres. En comptabilité, des irrégularités, des inexactitudes, cachent souvent des actes d'improbité ; j'ai entre les mains plus d'une pièce altérée et même plus d'un faux contre lesquels Ledain ne pourrait protester.

Je suis d'avis que pour traiter un homme de faussaire, il faut des preuves irrécusables ; cette nuit me suffira pour compléter contre Ledain un dossier écrasant.

La confiance de M. Picard laissait à cet homme la bride sur le cou ; Anatole et moi nous l'inquiétons ; mieux que cela : il nous connaît et il nous redoute.

Toute la politique de ce Ledain est bien simple; elle consiste à ne laisser à personne le moyen d'examiner, d'étudier nos livres de commerce, nos pièces de comptabilité, témoins accablants de ses vols quotidiens. En vous donnant cinq cent mille francs, il ne vous donnerait pas le quart du capital dont il vous a dépouillé. Il a donc tout profit à se faire généreux, désintéressé, pour ne pas être publiquement accusé d'abus de confiance. Jusqu'à ce moment, il a espéré que cet assaut donné à notre maison par des créanciers inquiets et de mauvaise humeur

nous ferait perdre la tête et nous déciderait à le rappeler ; nous avons tenu bon, et c'est lui qui commence à trembler.

Ces paroles, ces explications de M. de Rhétorière portèrent la lumière dans tous les esprits, la persuasion dans tous les cœurs.

La loyauté du fiancé de Blanche s'était imposé le devoir de ne révéler des faits si graves, si odieux, que lorsqu'il y serait contraint. Ne voulant pas permettre que Picard retombât sous les griffes de cet homme abominable, M. de Rhétorière s'était décidé à parler.

Dès ce moment, la marquise était bien certaine que Picard n'était coupable que de

trop de générosité, de trop d'abandon, de trop de confiance; elle était heureuse de le trouver, dans une pareille crise, toujours digne de la sympathie des honnêtes gens et du dévouement empressé de ses amis.

— Mais où en êtes-vous aujourd'hui? demanda avec intérêt madame de Pommereuse.

La crise en était venue à ce point qu'on n'avait plus rien à cacher. Il en était de Picard comme d'un malade dont la vie est en péril; les médecins se font un devoir d'avouer toute la gravité du danger aux parents et aux amis.

— La journée n'a pas été bonne, dit

M. de Rhétorière; de neuf heures du matin à trois heures après midi, j'ai eu à compter près d'un million. Devant cette foule agitée et impatiente, j'ai tenu à faire bonne contenance. Je payais avec un empressement et une tranquillité qui étonnaient tout le monde. Il était impossible de soupçonner que notre caisse manquât d'argent. Pour toutes les grosses sommes, je donnais des bons sur la Banque; pour les appoints, je payais en or, et quant à l'argent je me contentais de faire peser les sacs de mille francs. Pour Paris et pour les départements, nous avons en trois jours payé environ quinze cent mille francs; en comptant les avances de la Banque, il nous reste donc une somme égale. Il nous manque trois millions pour faire face à tout, même aux exigences des

héritiers du comte de la Roserie, qui peuvent réclamer deux millions; nous avons au moins une journée entière pour trouver des ressources nouvelles.

— Vous ne trouverez pas un sou! s'écria Picard.

— Dès demain, à neuf heures du matin, dit la marquise, je suis ici; j'aurai vu mon banquier, mon notaire, et j'aurai quelque bonne nouvelle à vous apporter. Je suis, Dieu merci, fort inconnue à la Bourse, chez vos agents de change, dans ce que vous appelez le monde des affaires, où se rencontre souvent si mauvaise compagnie; mes démarches ne compromettront pas votre crédit et ne peuvent aggraver votre situation.

La famille reprit courage, et s'empressa autour de la marquise. Anatole lui serra affectueusement les mains; il adressa à Marie, très-émue, très-inquiète, des adieux remplis d'espérance.

On entendait encore le roulement de la voiture de madame de Pommereuse dans la cour de l'hôtel, lorsque le vieux Laurent remit au banquier une lettre qui portait sur la suscription : *très-pressée*, et près du cachet : *personnelle*. Picard se hâta de lire ce billet; il était signé *Ledain!...*

XV

XV

Un Suicide.

Après avoir parcouru la lettre de Ledain, Picard se retira dans son cabinet; il relut cette lettre ainsi conçue :

« Mon cher monsieur Picard,

» Je me suis préoccupé toute la journée

de vos affaires; j'ai vu le juge de paix. On ne lèvera les scellés, chez feu le comte de la Roserie, que dans deux ou trois jours : nous avons donc un peu de temps devant nous.

» Je vous répète ce que je vous ai dit ce matin. Vous pouvez disposer de mon dévouement, de ma bourse et même de celle de mes amis. Si vous le voulez, je puis encore vous sauver.

» Agréez mes meilleurs sentiments,

» Votre affectionné serviteur,

» LEDAIN. »

A la fin de cette journée, pendant toute

la soirée, Constance entra plus d'une fois dans le cabinet de son mari; elle se souvenait des avertissements de la marquise.

A mesure que les heures s'écoulaient, elle le trouva plus calme, plus maître de lui; il montrait de plus en plus cette froideur, cette résignation d'un homme qui a pris son parti. Il entretint sa femme avec tendresse de tout ce qu'il y aurait à faire quoi qu'il arrivât.

— Il faudra, lui dit-il, vendre aux enchères cet hôtel, tout le mobilier, ma galerie de tableaux, les chevaux, les voitures, notre château de Fermont, les fermes et les bois. Ah! que je regrette notre simple et modeste maison du faubourg Pois-

sonnière! Tout ce luxe, cet apparat, ce nombreux domestique m'importunent et me fatiguent! Tu aurais bien des reproches à me faire, chère femme... Anatole et Blanche eux-mêmes auraient fort à se plaindre de moi.

Les mariages de nos enfants sont peut-être devenus impossibles. En supposant que nous puissions sortir de cette crise, après avoir tout vendu pour payer tout le monde, il ne nous restera peut-être plus rien! Que n'ai-je continué sagement, modestement, le train régulier de nos affaires d'autrefois! Je devrais aujourd'hui une fortune honorable, non pas aux bénéfices du jeu, mais aux profits légitimes du travail; la dignité, l'honneur, ces trésors que rien ne rem-

place, seraient encore la meilleure richesse de ma maison et le plus beau patrimoine de nos enfants.

Constance combattit avec des arguments qu'elle trouvait surtout dans son cœur toutes les craintes, toutes les tristesses de celui qu'elle n'avait jamais cessé d'estimer et de chérir.

— Tes enfants et moi, dit-elle, nous t'aimons toujours; jamais nous n'avons proféré une plainte contre toi; jamais un reproche n'effleurera nos lèvres, ne sortira de notre cœur.

Elle insista sur la visite de la marquise et sur l'arrivée certaine du général de Rhéto-

rière pour le lendemain matin. Le général avait écrit. Elle s'efforçait ainsi de faire briller aux yeux de son mari quelques rayons de soleil et d'espérance.

Picard paraissait distrait, indifférent; il prit la main de sa femme, et rompant un assez long silence :

— Ma chère amie, lui dit-il, fais venir mes enfants... tu vois que je suis moins agité, moins inquiet; j'ai repris du courage.

Anatole et Blanche accoururent bientôt près de leur père.

— On a beaucoup payé aujourd'hui, dit Anatole, avec intention; mais la façon

prompte et dégagée dont M. de Rhétorière a su satisfaire tout le monde a produit un excellent effet : il serait bien possible, mon père, que ce fût la fin de la crise.

Picard ne répondait rien à ces paroles rassurantes ; poussé par un mouvement d'impatience, il se leva. Il embrassa avec amour, avec effusion, sa femme et ses enfants.

— J'ai, leur dit-il, des lettres à écrire ; retirez-vous... Je ne veux voir personne, pas même mon ami le docteur Bernard ; j'ai besoin d'être seul...

Anatole descendit dans les bureaux pour s'associer aux recherches, aux travaux minutieux et pénibles que M. de Rhétorière devait achever pendant la nuit.

Blanche se retira dans sa chambre, et se jetant à genoux, elle adressa au ciel les plus ferventes prières pour le salut de sa famille, et pour l'honneur de la maison.

Madame Picard, dans son anxiété, se promit bien de veiller toute la nuit.

Elle revint dans sa chambre, et, pour se distraire des tristes pensées qui l'obsédaient, elle imagina de trier, de ranger tous les papiers que renfermaient les tiroirs d'un secrétaire.

Dans un de ces tiroirs les plus secrets, elle retrouva une lettre un peu froissée, un peu jaunie par le temps; elle était signée du docteur Bernard, et datée de 1851. Constance prit cette lettre, qui réveillait en

elle un douloureux souvenir, et puis, comme anéantie, immobile, cette lettre à la main, elle rêva à sa vie passée, si heureuse pendant plus de vingt ans.

De son côté, resté seul dans son cabinet, et bien heureux de s'y trouver seul, Picard détacha d'abord trois charmantes miniatures, suspendues près du cadre de la glace : les portraits de sa femme, de Blanche et d'Anatole. Il plaça les trois médaillons sur son bureau; il alluma une seconde bougie, pour mieux les voir. Il se mit alors à écrire. Sa première lettre était pour le docteur Bernard.

« Mon cher et vieil ami !

» Je me vois forcé d'en finir avec la vie : ma mort apaisera la vindicte publique; on

accordera peut-être à ma famille miséricorde et pardon.

» Au moment où tu recevras cette lettre, demain, à cinq heures du matin, tu viendras chez moi, accompagné de Laurent; il te conduira dans mon cabinet; à vous deux, vous me porterez dans une des serres dont on retirera la clef; vous aurez soin de faire disparaître toute trace de sang. On apprendra ma mort à ma femme, à mes enfants, avec les plus grands ménagements, et on les obligera tous les trois à quitter l'hôtel. Adieu, Bernard... dernier adieu d'un cœur qui bat encore et qui t'aime! J'espère que Dieu me pardonnera!

» Veille sur ma femme, sur mes enfants,

mon vieil ami. Je te serre la main; je t'embrasse pour la dernière fois. »

Cette lettre une fois écrite, et cachetée avec le plus grand soin, Picard sonna. Laurent accourut, et son maître lui donna les instructions suivantes :

— Demain, à cinq heures du matin, tu porteras cette lettre au docteur Bernard, qui t'accompagnera immédiatement à l'hôtel. Tous deux vous viendrez me trouver dans mon cabinet : je vais y passer la nuit à travailler. Tu vas fermer la porte à double tour, et tu prendras la clef. Tu ouvriras demain sans frapper. Il serait possible que vers la fin de la nuit j'eusse cédé au sommeil. Vous éviterez de faire le

moindre bruit, toi et le docteur; je ne veux pas qu'à une pareille heure on réveille toute la maison.

— Tout cela sera fait comme monsieur l'ordonne!

Laurent sortit, ferma la porte principale du cabinet à double tour et emporta la clef.

Ces ordres parurent assez extraordinaires à ce dévoué serviteur; mais, comme il le disait, cette maison était en révolution.

Picard reprit la plume pour écrire à son fils :

« Mon cher enfant,

» Je renonce à la vie pour expier mes

fautes et pour apaiser l'opinion publique. Ma mort t'impose de sérieux devoirs; chef de la famille, tu dois entourer ta mère des soins les plus tendres et les plus respectueux, protéger ta sœur, jusqu'à ce que son mariage avec M. de Rhétorière soit accompli. J'ai donné de bien grand cœur mon consentement à ton mariage avec Marie... sois heureux, et recevez tous ma bénédiction !

» De Rhétorière et toi, menez à bonne fin les affaires, la liquidation de la maison, et résignez-vous, s'il le faut, à la misère plutôt que de faire perdre un centime à nos créanciers. Il s'agit de notre nom, de notre honneur ! Lors même que vous parviendriez à sauver quelques débris de notre fortune,

vendez cet hôtel, vendez la terre de Fermont, vendez tout, et reprenez cette vie simple et modeste que je n'aurais jamais dû quitter.

» Je vous embrasse pour la dernière fois, mes chers enfants. Je vous recommande le vieux Laurent. »

Picard plia cette lettre ; il écrivit sur l'enveloppe : *Pour Anatole.*

Il prit une boîte qui contenait ses armes; il chargea ses deux pistolets; après les avoir armés, il plaça les capsules.

Il baisa le portrait de son fils, de sa fille ; ses lèvres restèrent longtemps attachées su

le portrait de Constance; des larmes coulèrent de ses yeux, et se reprochant de ne lui avoir pas adressé un dernier adieu, il reprit la plume; mais il avait à peine écrit ces mots : « Adieu, Constance, adieu, chère amie! » qu'il entendit la voix de sa femme.

Il était dix heures du soir. Madame Picard avait quitté son mari depuis une heure à peine. Elle frappa d'abord à la porte... et chercha en vain à l'ouvrir.

— Mon ami, disait-elle d'une voix suppliante, ouvre-moi! ouvre-moi!

Aucune réponse, aucun mouvement, aucun bruit dans le cabinet de Picard.

Cédant alors à d'affreux pressentiments, elle frappa de nouveau, violemment, convulsivement, à plusieurs reprises.

Saisie de terreur, cette malheureuse femme se prend à pleurer... elle crie... elle éclate en sanglots. Elle se rappelle qu'une petite porte du cabinet donne sur un escalier qui conduit au jardin : elle s'imagine que son mari a pu sortir par cette porte et prendre la fuite pour attenter plus sûrement à ses jours.

Dans ce moment suprême, par une soudaine inspiration, elle court à l'aventure dans des corridors obscurs qui devaient la conduire jusqu'à cette porte; elle trouve la clef dans la serrure : elle ouvre.

Tout ce bruit, tous ces efforts pour péné-

trer dans le cabinet, donnèrent à Picard le temps de cacher les deux lettres dans un tiroir; il saisit précipitamment ses armes pour les renfermer dans une caisse placée près de son bureau.

Constance entra tout effrayée; mais du moins son mari était là... elle le voyait... il vivait!

— Pourquoi donc ne m'avoir pas ouvert? lui dit-elle d'une voix émue. Pourquoi cette porte, à laquelle j'ai tant frappé, est-elle fermée à double tour? Que fais-tu là?

— J'allais écrire.

— Mais tu as déjà écrit... Cette plume est

pleine d'encre ! Pourquoi ces portraits sont-ils sur ton bureau ?

— Je les ai placés là depuis cette malheureuse crise... Ils me consolent ; ils me font du bien !

— Mais, dit-elle, en montrant le dessus de la cheminée, ces portraits étaient encore là, à leur place, il n'y a pas plus d'une heure. Où est la lettre que tu as écrite ? Serais-tu forcé de me la cacher ? Confierais-tu à une autre femme tes chagrins et tes secrets ?

— Constance, tu ne peux pas le croire...

Regardant autour d'elle avec une impa-

tiente curiosité, et cherchant partout, elle aperçut quelque chose qui brillait sur le tapis : c'était une capsule.

— Tu as donc ici des armes ?

Frappée de l'attitude embarrassée de son mari, elle ouvrit par surprise un des tiroirs du bureau : elle y trouva la lettre pour Anatole et la lettre commencée pour elle-même ; elle put lire ces mots :

« Adieu, Constance, adieu, chère amie ! »

Malgré tous les efforts, malgré les instances de Picard, Constance décacheta et lut aussi la lettre adressée à son fils.

— Un suicide ! s'écria-t-elle d'une voix

ferme, en jetant sur son mari un regard plein d'énergie et d'autorité.

Ce n'était plus l'épouse soumise : c'était la mère de famille parlant au nom de ses enfants, au nom de la morale, de la religion ; c'était la femme qui se souvenait de plus de vingt années de vertu, de fidélité, de dévouement !

— Un suicide ! Y a-t-il rien de plus lâche, de plus honteux, de plus impie ? Votre femme, votre fils, votre fille, ne sont plus rien pour vous ! vous sacrifiez à votre orgueil blessé l'affection, la tendresse de toute une famille, que votre mort criminelle réduirait au désespoir ! Vous n'avez pas le droit de disposer de vos jours : les titres de

père et d'époux vous imposent d'impérieux devoirs! Votre place est sur cette terre, ici, au milieu de nous! Vous devez partager nos douleurs et nos chagrins. Qu'importe la perte de votre fortune! Je ne me suis jamais laissé enorgueillir par ces richesses qui vous ont enivré! Reprenez votre raison, votre courage, et résignez-vous dans le malheur. Sachez vous conduire en homme, en père de famille.

Picard, atterré par ces reproches, n'osait lever les yeux sur sa femme.

— Le monde n'est pas inexorable, répliqua-t-il enfin... j'espérais, en mourant, appeler sur vous tous un peu d'intérêt et de pitié!

— Vous avez un fils honnête homme, d'un excellent cœur, mais qui dans la fougue de son caractère, de son âge, peut être entraîné au mal comme au bien ; il a besoin de vous. Vous avez une fille, dont le sort n'est point assuré... elle souffre, elle désespère... elle a besoin de vous !

— Personne ici n'a besoin de moi, vous seule êtes la raison, la vertu, le dévouement ; je peux mourir... vous seule êtes la providence de cette maison !

Constance puisa dans son courage de mère et d'épouse la force de frapper un coup décisif.

— Eh bien, s'écria-t-elle, puisque vous

m'y forcez, je vais vous révéler un secret que, depuis plus de quatre ans, je renferme au fond de mon cœur. Je ne vous ressemble pas, mon ami : un premier revers, une première atteinte, une première douleur, peuvent vous abattre; moi, j'ai supporté quatre années de souffrances : j'ai vaincu mon désespoir pour épargner un chagrin, une crainte à mon mari, à mes enfants!

Il se fit un changement subit dans les traits, dans l'attitude de Picard. Son visage prit une expression d'anxiété et d'attendrissement.

— Vous croyez à la science de Bernard, à son attachement pour nous? Eh bien!

voici une lettre du docteur, une lettre datée de 1851. Regardez bien la date! elle vous fera comprendre tout ce que signifie cette phrase : *Ce n'est qu'avec les plus grands soins que nous pourrons conserver madame Picard à sa famille pendant trois ou quatre années au plus.* Elle est datée de 1851, vous le voyez; et nous sommes en 1855! L'heure de ma fin va sonner.

Constance n'avait plus de colère : elle n'avait que de l'émotion et de la tristesse. Elle se jeta au cou de son mari, en lui disant d'une voix suppliante :

— Adolphe, mon cher Adolphe! c'est à toi de vivre, c'est à moi de mourir!

Si tu tiens à prolonger mon existence de quelques jours, jure-moi de renoncer pour jamais à ces odieux projets de suicide; jure-moi de te conserver pour nos enfants! Nous les aimons tous deux d'une égale tendresse! Hélas! ils n'auront que toi pour les consoler, pour les aimer... quand je ne serai plus!

— Par le saint amour que j'ai eu, que j'aurai toujours pour toi, dit Picard d'une voix exaltée, je jure de supporter toutes les douleurs, toutes les peines; je jure de boire le calice jusqu'à la lie, plutôt que d'attenter à mes jours! Je veux vivre pour que tu vives; je veux vivre pour que mon dévouement puisse te sauver!...

Picard sentit se réveiller au fond de l'âme

le doux souvenir d'une longue union qui lui avait donné tant de jours heureux; en ce moment, il faisait bon marché de ses inquiétudes, de ses affaires, des calomnies qui, le matin même, avaient retenti à son oreille et ulcéré son cœur : inquiétudes, affaires, calomnies, perte de fortune, il oubliait tout.

Il en est des douleurs morales comme des douleurs physiques : la plus vive efface bien vite la plus légère ; pour Picard, la crainte de perdre sa femme était la plus grande et la plus poignante de toutes les douleurs.

Constance rendit à son mari les deux lettres dont elle s'était emparée; on les brûla.

Picard s'assit près de Constance sur un canapé. Mais quel fut son effroi, lorsqu'il la vit, épuisée par tant d'émotions, pâlir, s'affaisser sur elle-même et tomber dans ses bras, sans connaissance, sans mouvement! A peine eut-il la force de crier au secours.

Il appuie la tête de sa femme sur les coussins du canapé; il ouvre les fenêtres; il sonne deux ou trois fois avec violence : enfin, Laurent accourt; il entre par la porte principale du cabinet, grâce à la clef qu'il avait prise par ordre de Picard.

Blanche était bien loin de deviner ce qui se passait tout près d'elle. Mais elle crut entendre du bruit... Elle appela en vain...

elle sortit de sa chambre... elle traversa les vastes appartements du premier étage... elle arriva ainsi jusque dans le cabinet de Picard. A la vue de sa mère évanouie, elle se précipite à ses pieds, elle saisit ses mains glacées pour les couvrir de baisers et de larmes.

Au même instant, Marie et madame Dominique, conduites par le vieux Laurent, parurent sur le seuil de la porte.

Madame Dominique, en deuil d'un fils regretté, avait avec la famille Picard la parenté du malheur; elle venait avec Marie, au nom de madame de Pommereuse, savoir si rien de fâcheux ne s'était renouvelé dans la soirée.

On rapprocha le canapé de la fenêtre, afin que l'air vif de la nuit passât sur le visage de Constance; la malade continuait à rester immobile, et les trois femmes se mirent à prier pour celle que tous leurs soins ne pouvaient encore rappeler à la vie.

. . . .

Par un hasard étrange, par une coïncidence singulière, Anatole, fatigué de ce grand travail de chiffres, qu'il continuait obstinément avec M. de Rhétorière, avait ouvert les appartements de réception, situés, comme les bureaux, au rez-de-chaussée : pour se distraire, pour se reposer, il s'était mis à toucher sur un orgue les chants du cinquième acte de *Robert le Diable*.

. . . .

Ces mélodies célestes se faisaient enten-

dre jusque dans le cabinet de Picard : de loin elles prenaient encore plus d'accent et de mystère.

Au bout de quelques minutes, cette divine musique semblait avoir agité, ranimé la figure de madame Picard, jusque-là livide et immobile. Les yeux de la malade s'entr'ouvraient ; elle voyait ! elle regardait ! Le sang, la couleur, la vie, revenaient à ses joues et à ses lèvres ! son front s'illuminait ! Elle se souleva sur le canapé ; elle reconnut ceux qui l'entouraient, elle serra les mains amies qui pressaient les siennes.

A la grande surprise, à la grande joie de tous, la physionomie de Constance, loin d'exprimer la douleur, peignait la béatitude !

Picard couvrait de baisers le front de sa femme. Les chants lointains de l'orgue continuaient à se faire entendre. Constance saisit les deux mains de son mari et les tint pendant quelques instants sur ses lèvres émues ; puis d'une voix faible, douce, touchante :

— Mes enfants, mes amis, vous m'avez crue morte, et je vivais dans une sublime extase ! J'ai entendu la voix de Dieu ! il me semblait que sa miséricorde laissait tomber sur nous une éblouissante lumière, et qu'un miracle s'accomplissait : la haine et l'envie retournaient dans les enfers ; je n'étais entourée que de cœurs fidèles qui m'aimaient. Je voyais cette charmante et bonne Marie, je voyais ma Blanche bien-aimée marcher

toutes deux à l'autel dans l'éclat de leur parure virginale et de leur pudique beauté. Dieu présent vous promettait à tous de longs jours de bonheur, et il m'accordait la grâce d'en être le témoin. Mes enfants, mes amis, je n'ai plus d'inquiétude, je n'ai plus de souffrance... Mon cœur est soulagé... Ma joie est bien grande!

L'orgue cessa de chanter.

— Mais, demanda Constance, d'où venaient donc ces accords divins qui m'ont émue, qui m'ont charmée jusqu'au fond de l'âme? Ah! je le sais!...

Elle pensait à son fils.

Anatole, que Laurent avait averti, accourut près de sa mère.

— Que je suis heureuse, s'écria-t-elle, en l'embrassant, de te devoir tout ce que j'ai vu et entendu dans mon extase!

— Je veillerai près de toi cette nuit, lui dit Picard.

Constance accepta cette offre de son mari : elle y voyait un témoignage des nouvelles idées de Picard, une preuve de sa ferme résolution de tenir son serment.

Madame Dominique et Marie allèrent porter d'heureuses nouvelles à la marquise.

Constance regagna sa chambre à coucher, appuyée d'un côté sur le bras de son mari, de l'autre sur l'épaule de sa fille qui avait aussi demandé à ne point quitter sa mère.

— Rassurez-vous, leur disait madame Picard, je reposerai, je dormirai : j'ai l'esprit tranquille et le cœur content !

XVI

XVI

Les propos de table du baron de Longueville.

Le banquier, cédant aux instances d'Anatole et de M. de Rhétorière, descendit dans les bureaux pour examiner les pièces de comptabilité altérées, surchargées, en un mot pour constater les faux commis par Ledain.

Il y avait là tout un dossier, qui contenait en effet des preuves accablantes d'abus de confiance; on y voyait clairement que Ledain avait pu détourner de la caisse, à son profit, et en très-peu d'années, une somme qui dépassait un million cinq cent mille francs.

C'était une affaire de cour d'assises; mais le bruit, le scandale, effrayaient Picard : il lui répugnait de faire juger son ancien caissier et de le faire condamner à une peine infamante.

Il fut convenu que les faux, les escroqueries et les vols de cet homme seraient un secret pour tout le monde.

Le vieux Laurent, qui avait repris son service et son importance d'autrefois, annonça le baron de Longueville. Il était onze heures du soir. Cette visite, à une pareille heure, devait au moins causer quelque surprise.

Anatole, le doigt posé sur ses lèvres, faisait signe à son père et à M. de Rhétorière de ne rien confier au baron, — à lui moins qu'à personne, — de tout ce qui se passait dans la maison.

Le baron entra.

Ce n'était plus ce grand seigneur, à la physionomie souriante, au verbe haut, bien ganté, bien chaussé, élégant et prétentieux des pieds à la tête.

Humble, le visage attristé, la tête basse, il ne se ressemblait plus. Tout, jusqu'à ses vêtements, jusqu'aux détails de sa toilette, trahissait le découragement, l'indifférence. Il venait de vieillir de dix ans.

Depuis plus d'une année le baron avait subi bien des malheurs ; chaque liquidation de la rente et des chemins lui avait coûté cher ! Tout son capital y avait passé ; après avoir épuisé son crédit chez ses amis les millionnaires, il n'avait pas même réussi à payer ses différences récentes à la Bourse, soit chez les agents de change, soit dans la coulisse.

Le fragile édifice de la fortune du baron, si haut et si vite élevé, s'était écroulé comme

un château de cartes. Un coup de vent lui avait apporté sa richesse ; un coup de vent l'emporta tout entière.

Avant la crise, la maison Picard avait prêté généreusement et inutilement plus de cent mille francs au baron de Longueville.

— Vous comprenez, mes amis, leur dit ce spéculateur trop souvent *exécuté*, les motifs qui m'ont empêché de venir vous serrer la main depuis le jour où cette maudite panique a failli vous perdre ; je ne viens vous voir aujourd'hui, à une heure si avancée, et en frôlant les murs, que parce que j'ai des nouvelles à vous apprendre. J'ai vu le notaire du comte de la Roserie, et je suis au

courant de ce qui s'est fait, de ce qui va se faire. Le notaire affirme qu'il y a un testament. Les scellés seront levés demain matin ; le testament olographe sera ouvert immédiatement par le président du tribunal civil, paraphé et déposé au greffe. Dans la journée même, nous saurons officiellement à quoi nous en tenir sur les dispositions dernières du comte de la Roserie.

— Mais, répondit Picard, voici une lettre de Ledain qui nous prévient au contraire que les scellés ne seront levés que dans deux ou trois jours.

— C'est encore un mensonge, une perfidie, répliqua Anatole ; le fourbe a besoin de ce délai de trois jours qu'il invente ; il veut

nous endormir et nous prendre au dépourvu.

— Rassurez-vous, mes chers amis, reprit le baron; je ne peux pas croire que le comte ne m'ait pas fait une grosse part dans le partage de son immense fortune; il a dû me léguer... j'en suis sûr... au moins les deux millions qui se trouvent en dépôt dans votre caisse; vous garderez cette somme; vous aurez du temps pour me la rendre. Il est urgent que cet héritage m'arrive; mes amis les millionnaires me reçoivent mal, quand ils daignent me recevoir; la figure d'un homme qui n'a plus le sou leur donne des attaques de nerfs. Quand ils vous croient riches, quand ils ont besoin de vous, ils vous laissent ramasser

les miettes de leurs splendides festins : ils font des débauches de générosité; mais, dès qu'ils vous voient par terre, ils ne vous connaissent plus, et tous ces amis intimes vous détestent.

Voyez-vous... ajouta-t-il, en se frappant la poitrine, ils n'ont pas de ça ! Ils ne te ressemblent guère, mon cher Picard; ils ne ressemblent ni à toi... ni à moi !

Pardieu ! mes chers amis, j'ai un singulier aveu à vous faire : j'ai très-mal dîné; un dîner à quarante sous par tête ! un baron de Longueville ! Il est vrai que je dînais seul ! Faites-moi servir, je vous en prie, ce qu'on pourra trouver de meilleur à la cuisine; on

peut avoir des malheurs sans être forcé de perdre l'appétit.

Le vieux Laurent arriva, tout empressé, au premier coup de sonnette.

— Que veut monsieur? demanda-t-il à Picard.

— Laurent, dit Anatole, servez à souper au baron...

— Mon bon Laurent, dit à son tour le baron, n'oubliez pas de me monter une bouteille de Léoville. Mon cher Picard, c'est là certainement le plus beau vin de ta cave!

Une table était déjà préparée, lorsque Lau-

rent apporta sur un plateau une serviette, un couvert, du pain, un verre, du sel, du poivre, du beurre, un poulet froid et la fameuse bouteille de Léoville.

La joie sensuelle du baron, devant ce souper improvisé, se peignait sur sa physionomie, dans ses yeux brillants, sur ses lèvres humides que l'appétit gourmand relevait jusqu'aux oreilles. Les deux jeunes gens et Picard lui-même souriaient involontairement à ce plaisant spectacle.

— Mes chers amis, s'écria le baron, je n'ai pas de secrets pour vous, et si cela vous amuse, je vais tout en soupant vous conter mon histoire. Il y a bien longtemps que je ne vous ai rien conté !

— Nous vous écoutons, lui répondit Anatole.

— Eh bien! il faut que vous sachiez où j'en suis. J'ai vendu mon mobilier, ma vaisselle, mon argenterie, jusqu'à mes excellents vins! j'ai vendu mes cannes du matin et mes cannes du soir; j'ai vendu ma garde-robe, mes habits de voyage, mes habits de ville, mes habits de château, mes habits de chasse. Je n'ai jamais tant regretté de ne m'être point donné le luxe d'une belle bibliothèque, le luxe des livres rares, que le jour où j'aurais pu songer à les vendre... On fait quelquefois, dit-on, de très-gros bénéfices sur les livres rares, comme sur les vieux Sèvres et sur les tableaux.

N'allez pas croire, ajouta-t-il en dégustant avec volupté un verre de Léoville, que je me sois laissé abattre un seul instant!... Ma philosophie pratique me met au-dessus de la calomnie, de la médisance et du préjugé. Les gens de la Bourse, que je ne paye pas aujourd'hui, auront leur tour : ils ne payeront pas demain. Les plus fiers, les plus huppés, n'ont pas le droit de me jeter la pierre. Il faut donc savoir rire de ce va-et-vient de la fortune; surtout il faut braver la misère en l'oubliant dans les plaisirs. Je trouve encore le moyen de dorer de temps en temps, pour quelques heures, les feuillets un peu pâles de ma vie nouvelle. Du reste, ce poulet est excellent.

Le baron en avait déjà dévoré une aile.

— J'ai fait hier au soir un charmant souper avec des femmes qui ont un bon cœur et surtout un bon estomac ; j'ai pu encore dépenser quatre-vingts francs ! De vieux éperons d'argent, de riches colliers de chien, ma dernière trompe de chasse, ont payé la carte, et j'ai même donné un bon pourboire au garçon. Il me reste deux chaînes en or, deux montres, un ou deux diamants, qui représentent pour moi l'avenir de plus d'une partie fine ! Les prodigalités deviennent souvent des économies : c'est parfois de l'argent bien placé. A la rigueur, je pourrais peut-être tirer quelque parti de portraits, de mèches de cheveux, de lettres de femmes... mais on ne m'en donnerait rien... quoique ces lettres galantes aient particulièrement quelque chose de bien curieux : le style et l'orthographe !

— Mais, dit Picard, tu aurais dû vendre en bloc les restes de ton luxe et de ton opulence; tu aurais pu donner au moins quelques à-compte à tes créanciers; c'eût été convenable et honnête !

— Voyons, baron, dit Anatole, que ferastu de la fortune du comte de la Roserie?

— Je n'en serai que médiocrement embarrassé, répondit-il en éclatant de rire.

Et là-dessus, il déchira une aile de poulet, — la seconde, — et il avala un grand verre de Léoville.

— D'abord, reprit-il, je me ferai honnête homme; je payerai mes différences, capital et intérêts.

— C'est très-bien ! dit Picard.

— Et je jure que je ne remettrai jamais les pieds à la Bourse !

Picard, son fils et M. de Rhétorière approuvèrent le baron, d'un mouvement de tête.

— Dans l'antiquité, continua Longueville, on élevait des temples à Minerve, à Apollon, à la Sagesse, à la Poésie ; nous autres, nous avons élevé un temple à l'Argent. Je sais bien que les statues du Commerce et de l'Industrie semblent être les véritables divinités de ce temple *grec*, mais c'est là un mensonge auquel on a la sottise de se laisser prendre ; à la place de ces statues res-

pectables, on aurait dû reproduire en marbre : d'un côté, la Misère et ses haillons; de l'autre, l'horrible spectacle d'un suicide : il y a des gens qui sont assez bêtes pour se tuer !

Le rouge monta au visage de Picard.

— Si, contre tout espoir, le comte de la Roserie n'a été qu'un ingrat envers moi, ajouta le baron après avoir rempli et vidé son verre, il faudra pourtant bien que j'y retourne, à la Bourse ! Le métier de boursier peut quelquefois n'être pas trop mauvais... pour ceux qui n'ont ni feu ni lieu; c'est, après tout, le seul tapis vert où l'on puisse jouer sur parole; on subit des écarts, on peut même sauter : dans ce dernier cas, on

est bien forcé d'imposer silence aux scrupules, aux délicatesses de sa conscience : on ne paye point ses différences, et l'on recommence à jouer.

Paris n'est-il pas la patrie hospitalière de tous les vices, de toutes les passions, de toutes les fautes? A Paris, tout s'oublie, tout se pardonne. Par convenance, par décence, quelquefois par crainte, on s'absente, on fait un entr'acte : puis le rideau se relève pour le spectacle de nouvelles fautes et de nouvelles folies; toute la question est de savoir s'y prendre.

Quand la fortune vous trahit, quand les amis vous abandonnent, il ne faut pas se trahir et s'abandonner soi-même ! Tel qui

resterait honnête homme... avec de l'argent, n'est-il pas forcé de se moquer de l'opinion publique... quand il n'a plus le sou?

Le baron oubliait qu'avec du travail et de la persévérance on évite la misère, et que, même dans la misère, le travail est encore la ressource la plus certaine; mais le baron n'avait jamais rien fait de sérieux dans toute sa vie, et peut-être n'avait-il jamais rien fait de bien honnête.

— Pendant un ou deux mois, continua de Longueville, je m'éloigne, je me relègue dans un quartier perdu, vivant à la grâce de Dieu, sans poulet et sans vin de Léoville! Puis, un beau jour, je reviens tâter le terrain de la

Chaussée-d'Antin, ce charmant quartier des plaisirs et des amours, ce riant séjour de la morale facile et de l'indulgence pour tous les péchés, cet excellent pays de la liberté... et de l'impunité : la Chaussée-d'Antin, c'est la Belgique dans Paris. Grâce à des lunettes vertes, à une tenue simple, mais *comme il faut*, je me glisse furtivement au Café de Paris, ou dans un foyer de théâtre. Avec de bonnes manières, avec des attentions, des politesses, des prévenances affectueuses, je me fais de nouveaux amis; je cherche quelques-unes de ces bonnes âmes, assez rares, il est vrai... qui veulent bien vous pardonner les services qu'on leur a rendus. Enfin, j'entreprends quelques-uns de ces petits métiers qui, par le temps qui court, vous donnent fort à faire, mais qui vous nourrissent

bien ou mal, — le plus souvent assez bien!

. . . .

— De quels métiers voulez-vous donc parler? demanda M. de Rhétorière, avec un accent et un geste qui répondaient énergiquement au langage éhonté du baron.

. . . .

— Eh bien! par exemple, on me prête, pour les assemblées générales d'actionnaires, des titres que je dépose, et qui font de moi un personnage important. Les actionnaires ne sont-ils pas tous des joueurs? Je vote, les yeux fermés, en faveur du gérant, et je conquiers des droits à sa secrète reconnaissance. Dans les assemblées de créanciers, armé de titres imaginaires, je défends le failli : je vante sa probité, sa haute intelligence; j'enlève le concordat, et

le failli redevient... plus commerçant que jamais! je ne fais de tort à personne. Dans l'industrie, j'écarte le grain de sable qui pourrait renverser le wagon d'une grande entreprise; dans le commerce, je protége ceux qui savent comprendre le crédit. Quant aux créanciers des faillis, ils ne peuvent pas m'accuser de les avoir ruinés, puisqu'ils le sont déjà.

Avec de la prudence, avec de la patience, avec de l'esprit, on met un jour la main sur deux ou trois billets de mille francs; le crédit renaît, les coulissiers oublieux vous font des sourires, et on se remet au jeu. La Bourse est l'espérance du pauvre : c'est quelquefois la fortune à terme... c'est la richesse fin courant!

Après avoir mangé les deux ailes et les deux cuisses du poulet, le baron dépouillait la carcasse et vidait sa bouteille de Léoville, sans s'apercevoir que le cynisme de ses idées et de ses projets n'inspirait que du dégoût à ceux qui l'écoutaient.

— Mais, reprit-il avec sa gaieté ordinaire, devenue plus vive et plus folle encore sous une petite pointe de vin, comme je ne veux plus, comme je ne peux plus prélever de nouveaux emprunts sur la bourse de mes amis, il me faut bien avoir recours aux expédients. Cependant, je vous le déclare, on peut, selon moi, tricher à la Bourse : on n'a jamais le droit de tricher au jeu.

Il reste aux hommes aimables, spirituels,

intelligents, qui ont tout perdu, une ressource plus sûre et plus honnête que la carte bizeautée ; c'est la lettre de change. La lettre de change est un chiffon de papier qui ouvre toutes les caisses...

— Et quelquefois aussi la porte d'une prison ! lui dit M. de Rhétorière.

— Ceci n'est qu'un détail, répliqua le baron. J'ai eu le soin, dans ma prospérité, de ne pas perdre de vue l'honorable corporation des usuriers. J'ai toujours cultivé une clientèle de riches prodigues et gênés, de fils de famille qui mangent leur blé en herbe, de femmes mariées, — séparées à l'amiable, — qui font des dettes pour faire encore quelque chose contre

leur mari. Ce sont là mes grosses réserves.

Tout cela est bien simple : les clients dont il s'agit, bien qu'ils se trouvent à court d'argent, offrent des garanties de famille, de position, d'avenir. Je cherche la somme dont on a besoin, et je la trouve, sur lettre de change. Je m'engage et je signe complaisamment pour les sommes qu'on me demande ; mais, en revanche, j'obtiens une signature de complaisance pour les sommes qui me sont nécessaires. Je me compromets pour mes clients : il est juste qu'ils se compromettent pour moi.

— Mais l'échéance arrive ! dit Anatole.

— Oh ! alors, il y a d'abord une première

démarche à faire : on demande à renouveler. Si on arrive au renouvellement, tout est dit et l'on dort tranquille ; si l'huissier *procède*, mes clients, afin d'échapper à la prise de corps, sont forcés de payer pour eux et pour moi, puisqu'ils m'ont donné leur signature en échange de la mienne ; s'ils ne payent pas, mon sommeil n'en est pas troublé : je quitte mon domicile, et les gardes de commerce ne prennent guère le pas gymnastique pour m'attraper : on ne court pas le mauvais gibier.

Le baron, qui n'avait plus rien à manger ni à boire, se leva pour sonner : Laurent entra.

— Mon bon, lui dit affectueusement ce

vieil étourdi beaucoup trop philosophe, apportez-moi, je vous en prie, un peu de dessert : du fromage, des confitures, un verre de vin de Madère, et de cette vieille eau-de-vie qui fait tant d'honneur à la cave de la maison.

Les nouveaux désirs du baron furent satisfaits.

— Donnez-nous donc, dit Anatole, des nouvelles de ce docteur Burdin qui s'est si mal conduit envers nous ?

— Il en est puni ; il n'est pas heureux ; voici son histoire :

Il était parvenu, grâce à sa croix d'hon-

neur, grâce à sa phraséologie, grâce à la gravité de sa laideur, à se faire une espèce de clientèle; mais lorsque nous le prîmes par la main pour l'introduire dans la finance, lorsque nous lui eûmes fait à la Bourse la réputation de spéculateur heureux et habile, cette clientèle s'accrut encore. Chacun de ses nouveaux clients le consultait pour la plus légère indisposition, se donnant ainsi le moyen de le consulter souvent et longuement sur des opérations financières.

Pour les cas de mauvaise santé, il improvisait de brèves ordonnances; mais pour les affaires de Bourse, il développait complaisamment des théories à perte de vue : il professait! Il levait les épaules et n'avait que

des moqueries, des quolibets contre ceux qui, étrangers à la pratique des primes, des reports, ne pouvaient que perdre et se ruiner infailliblement. Par malheur pour lui, cet habile professeur de procédure coulissière n'a pas tardé à faire des contre-sens dans ses spéculations de Bourse, et il a fini par perdre sa double clientèle ; aujourd'hui, il n'inspire pas plus de confiance comme financier que comme médecin. Il perd à la fin de chaque mois, comme joueur, les honoraires qu'il ne touche plus comme praticien ; il en est réduit à s'adresser des discours à lui-même sur ses fautes et sur ses malheurs.

Les assiettes de dessert étaient nettes, les verres étaient vides, lorsque Picard, révolté de tout ce qu'il entendait, voulut congédier

le baron; Longueville, plus expansif, plus tendre que jamais, se jeta dans les bras de Picard :

— Allons! mon vieil ami, lui dit-il, du courage! nous nous tirerons tous deux d'affaire! nous nous reverrons bientôt, je l'espère... dès demain, si le comte de la Roserie s'est montré digne d'un ami tel que moi; sinon, *triste exilé sur la terre étrangère,* je romprai quelquefois mon ban pour venir te demander entre dix et onze heures du soir le poulet froid et le Léoville de l'amitié.

Il n'épargna les poignées de main ni à son camarade de collége, ni aux deux jeunes gens. Dans la cour, tout en tirant à lui la porte cochère, il saluait encore ses amis :

son estomac plein et reconnaissant lui inspirait des adieux prolongés et touchants.

Le baron acceptait sa situation, supportait ses revers, se résignait au déshonneur même, avec des sentiments bien différents de ceux de toute la famille Picard.

Le banquier vit avec effroi à quel abaissement, à quelle honte, pouvaient conduire la convoitise, le jeu, le malheur, quand on n'a plus ni pudeur, ni dignité, ni courage.

— Cette triste confession de Longueville, dit-il, est pour nous tous une dernière et sanglante leçon. Hélas! ce vieux débauché, cet esprit de travers, ne vous a pas tout appris sur la Bourse!

A la Bourse, mes enfants, les cris furieux, les clameurs féroces du jeu, — cantique infernal en l'honneur de l'argent, — étouffent la voix du cœur et de la conscience. A la Bourse, les sentiments les plus naturels, les plus nobles, l'amour de la famille, le dévouement au pays, disparaissent dans le gouffre de la convoitise et de la cupidité.

A la Bourse, on se félicite d'un désastre public qui sauve une liquidation de quinzaine; on se lamente d'un succès, d'une victoire nationale, d'une gloire nouvelle pour le drapeau de la France, si ce drapeau victorieux peut nuire à une liquidation de fin du mois.

A la Bourse, rien qui ressemble à l'a-

mour de la patrie : l'amour de la patrie, c'est l'enthousiasme de l'abnégation ; rien qui ressemble à l'amour de la gloire : l'amour de la gloire, c'est le mépris des richesses. A la Bourse, aucun principe élevé, aucune idée généreuse, aucun de ces grands sentiments qui font vivre les familles et les sociétés. A la Bourse, point de belles passions : il n'y a là que des haines, des envies et des appétits.

A la Bourse, le spéculateur qui par honnêteté se montre prudent est souvent un homme perdu ; son honnête réserve est une affreuse chance dans son jeu ! mais, le premier venu, un incapable, — capable de tout, s'enrichira : il ose tout, et il réussit parce qu'il ne craint rien. Bien des drôles qui n'ont jamais rien su

faire font fortune à la Bourse. Plus d'un joueur qui entre à la Bourse à l'état de bandit, en sortira à l'état de millionnaire et d'honnête homme! fortune et probité qui ne durent qu'un jour!

Dans notre société catholique, la Bourse représente l'Olympe des païens : les faux dieux sont ressuscités, — les dieux du vice et de la matière! — Seulement, à la Bourse, ce n'est plus Jupiter qui gouverne le monde; c'est Mercure! et sous prétexte de commerce et d'industrie, c'est Mercure qui préside à la hausse et à la baisse, qui exploite les fausses nouvelles, les dépêches équivoques, les bruits sinistres ; c'est lui qui, par le plaisir brutal, par la galanterie grossière, par le sensualisme éhonté, par tout ce qui

se paye et se livre au comptant, détruit chaque jour les douces intimités, la familiarité spirituelle des cœurs, le langage élevé des belles âmes, les grandes et charmantes choses de la passion d'autrefois. La pluie de Danaé ne tombe plus de l'Olympe; elle sort d'un égout qui charrie de l'argent.

Enfin, l'influence de la Bourse s'attaque aujourd'hui à toutes les professions libérales : elle tente, elle attire, elle corrompt les intelligences et les imaginations d'élite. On m'a montré, on m'a nommé, à la Bourse, des artistes, des écrivains, des poëtes, qui dédaignaient leurs tableaux, leurs livres, leurs poëmes commencés, pour se mêler de près ou de loin à cette ignoble orgie de l'argent... O mes

enfants, que Dieu vous préserve du mal contagieux de la Bourse !

Picard retourna près de sa femme, qu'il trouva plus tranquille, plus heureuse encore que lorsqu'il l'avait quittée.

La journée du lendemain devait être bien remplie : on attendait de bonne heure madame de Pommereuse et le comte de Rhétorière; on devait connaître le testament du comte de la Roserie; on devait enfin prendre un parti au sujet des abus de confiance et des faux commis par Ledain.

Picard voulut encore que dès le lendemain une consultation eût lieu dans l'intérêt de la santé de sa femme.

Il avait redemandé à Laurent la lettre adressée à Bernard. Il en écrivit une autre au docteur : il le priait de réunir au plus vite les princes de la science pour une consultation. Constance devait-elle vivre ou mourir ?

XVII

XVII

Le Testament.

Dès le matin de la quatrième journée, Anatole remplaça M. de Rhétorière dans les bureaux et à la caisse.

Ce dernier, informé de l'heure de l'arrivée du général, se rendit à l'embarcadère du

chemin de fer de Rouen. Ils déjeunèrent ensemble; l'oncle fut mis au courant par son neveu de toutes les peripéties récentes qu'avait eu à subir la maison Picard. Le fiancé de Blanche se répandit en éloges sur la probité, sur la délicatesse du banquier accusé si injustement..

Il n'apprit rien au général en lui parlant de toutes les qualités, de tous les trésors de vertu de madame Picard et de sa fille. Le comte n'avait-il pas été gagné, séduit par la simplicité et la grâce de ces deux charmantes personnes ?

Le général promit au jeune de Rhétorière d'oublier la mauvaise réception que lui avait faite Picard, et de ne se souvenir que du

bon accueil qu'il avait reçu de Constance et de Blanche.

Vers dix heures, madame de Pommereuse et Marie Durand étaient déjà près de madame Picard, lorsqu'on annonça le général comte de Rhétorière.

Il salua ces dames, un peu en paysan et en soldat; mais ses premières paroles n'exprimèrent que des sentiments affectueux. Regardant la marquise avec attention, avec étonnement :

— Je ne me trompe pas, s'écria-t-il, j'ai l'honneur de parler à madame de Pommereuse?

— Comment! vous me reconnaissez, général?

— Ne vous ai-je pas fait ma cour plus d'une fois au bal de Madame, duchesse de Berry ?

Le général avait servi sous la Restauration.

— Parbleu ! vous vous distinguiez parmi les plus jolies femmes, répondit le comte de Rhétorière ; on se disputait la faveur de danser avec vous ; vous faisiez alors tourner bien des têtes, marquise !

— Et vous, général, vous étiez un fort galant cavalier ; on vous estimait pour votre dévouement, pour vos brillants faits d'armes, pour votre bravoure ; on vous recherchait pour votre esprit et même pour votre *sans façon !*

— Il y a bien longtemps de tout cela ! madame la marquise.

— N'en parlons pas, général !

Picard entra dans le salon, et le comte de Rhétorière lui tendit la main. Ces deux hommes de bien étaient faits pour se comprendre et pour s'aimer.

On entendit ouvrir et fermer des portes avec violence : Anatole accourait bruyamment près de son père, après s''être fait remplacer à la caisse par M. de Rhétorière.

— Eh bien, mon père, lui dit-il, sans prendre le temps de saluer... dix heures viennent de sonner, et depuis que la caisse

est ouverte, depuis plus d'une heure, il ne s'est présenté que deux personnes, et encore n'avaient-elles à toucher que de très-petites sommes. Je n'en doute pas, la panique a cessé!

— Ce qui vaut mieux pour nous tous, répondit Picard, devenu presque indifférent à l'endroit de ses affaires, c'est que votre mère a passé une très-bonne nuit!

— Oui, mon cher Anatole, dit Constance, je me trouve à merveille, et je suis très-heureuse de la bonne nouvelle que tu viens nous annoncer.

La marquise, qui avait fait sa propre inquiétude de toutes les inquiétudes de cette

famille, ne se contentait pas des bonnes nouvelles de la journée ; elle voyait plus loin : elle rappela la perfide visite de Ledain.

— Il faut, dit-elle, quoi qu'il arrive, — la panique eût-elle cessé, — se mettre en mesure de tout payer, de payer tout le monde, et je puis vous en donner les moyens.

On prêta l'oreille aux paroles de la marquise avec autant de curiosité que de reconnaissance.

— Dès sept heures du matin, dit madame de Pommereuse, j'étais chez mon notaire, je lui demandais ses conseils et son assistance. Il me rendit bien joyeuse en me rappelant le nom, l'immense fortune, et l'obli-

geance d'un de mes vieux amis, comte de Bérulh, que vous avez dû voir très-souvent à la cour, général, et surtout chez Madame, duchesse de Berry. C'est un singulier homme... je vais vous dire son histoire.

La marquise aimait à conter.

— Son père laissa en mourant un capital de vingt-cinq millions, que ses trois fils eurent à se partager. Deux moururent; le comte de Bérulh, qui vit encore, fut leur seul héritier. Ce richard n'eut pas la folle ambition d'accroître sa fortune : il s'imposa seulement la tâche difficile de la conserver. Il administre sa santé, sa vie, avec la même habileté, avec la même prudence qu'il met à gouverner ses millions.

Il a près de quatre-vingts ans, et il se porte à ravir.

Il est garçon.

Depuis des années, il s'est donné pour compagne une femme de qualité, séparée à l'amiable de son mari. Elle jouit d'une fortune qui est bien à elle. Deux ou trois fois, peut-être, dans sa vie, le comte s'est permis des fantaisies un peu chères! deux ou trois fois il a donné son cœur et dix à douze mille francs de rente à quelque charmante drôlesse de la Comédie-Française; des caprices de vieillard, voilà toutes ses folies de jeunesse!

Tenant à se garer de tout embarras,

de toute affaire, de toute mauvaise chance, de toute perte, M. de Bérulh ne possède pas une bicoque, pas une pierre de taille, pas un moellon; il ne possède pas le plus petit coin de terre où puisse pousser une fraise ou une violette.

Une cuisinière et un domestique, voilà toute sa maison.

En *tablant* au plus bas, on lui donne soixante millions; son capital et ses revenus font la boule de neige. Cependant, simple et modeste, ce Crésus vit comme un petit bourgeois du Marais. Au Café anglais ou chez Véry, dans ses jours d'*extra*, il dépense à son dîner cinq ou six francs, et il va s'asseoir à l'orchestre des théâtres de mélo-

drame comme s'il tenait boutique rue Saint-Denis.

Son portefeuille est une maison de banque : il remplace, en choisissant bien le moment, ses titres de rente, ses bons du Trésor, par du papier à trois signatures sur les premières maisons de Paris et de Londres, et il échange, quand il le faut, ce papier de premier crédit contre des titres de rentes ou contre des bons du Trésor. La plus grosse fortune du pays trouve ainsi le moyen de ne pas payer un sou d'impôt, tandis que nous autres, vous et moi, général, pauvres propriétaires, — l'impôt foncier, le décime de guerre, les centimes additionnels, que sais-je... nous écrasent et nous ruinent. Mon ancien ami est toutefois spirituel, lettré : il

traduit en vers français lord Byron ! C'est un galant homme. Je tiens de mon notaire qu'il prend souvent du papier à trois et quatre pour cent, quand l'escompte de la Banque s'élève à cinq et à six.

Il a plusieurs neveux, et lorsqu'un d'eux se marie, il l'invite à dîner. Ce jour-là, l'oncle généreux ne manque jamais de glisser un million sous la serviette du neveu reconnaissant. Prudent jusqu'à la défiance, il est aussi malin que la *grosse bête*. Il ne se laisserait pas prendre par les plus vieux limiers. Il n'a jamais perdu qu'une somme de cinq cent mille francs, et encore était-il à l'avance bien sûr de la perdre. Il m'a lui-même plus d'une fois raconté en riant l'histoire de ces cinq cent mille francs.

Ce fut Ouvrard qui vint un jour les lui demander. Le comte de Bérulh le reçut assez mal ; Ouvrard s'aperçut même que sa démarche causait au comte une certaine impatience, une certaine irritation; il en prit son parti, et ne craignit pas de renouveler ses visites intéressées : plus il était mal reçu, plus il irritait M. de Bérulh, plus il espérait réussir. Les fureurs du comte étaient pour Ouvrard une certitude de succès. — Tenez, lui dit en effet de Bérulh à la cinquième visite, vous me rendriez malade, vous me rendriez fou, vous me feriez mourir... j'aime encore mieux vous donner cinq cent mille francs.

Vous voyez que le comte de Bérulh tient encore plus à la vie qu'à l'argent.

En quittant ce matin mon notaire, je me suis fait conduire chez cet original, chez cette ancienne connaissance, je dirai même chez ce vieil ami qui, dans ses quatre-vingts ans, n'a d'autre infirmité que ses soixante millions.

— Mon cher comte, lui ai-je dit, pouvez-vous me prêter beaucoup d'argent ?

— Qu'est-ce que vous appelez beaucoup d'argent, marquise ?

— Deux ou trois millions.

— Donnez-moi de bonnes signatures ou des hypothèques : je serai trop heureux de vous rendre à l'instant ce petit service.

M. de Bérulh n'a que sa parole; ainsi,

mes chers amis, voilà les trois millions dont vous aurez peut-être besoin ! Cet archimillionnaire prend hypothèque sur mes biens, sur votre terre de Fermont et sur votre hôtel, qui peuvent largement répondre d'une pareille somme.

— Mais, marquise, reprit le général de Rhétorière avec brusquerie, je suis de la famille et je veux faire mon cadeau de noces à mademoiselle Blanche que j'appellerai bientôt ma nièce. Pour être bien sûr d'avoir sous la main, quand nous le voudrons, les trois millions de M. de Bérulh, je veux qu'il prenne aussi hypothèque sur mes propriétés. Il ne risquera rien en prêtant trois millions sur des immeubles qui en valent plus de six.

Toute la famille Picard respirait, et ressentait au fond de l'âme les plus douces joies; elle se voyait entourée d'amis sincères, confiants et dévoués.

La prospérité, l'éclat des richesses n'avaient attiré près de ces braves gens que des intrigants ou des coquins ; dans l'adversité, leurs sentiments honnêtes, leurs vertus de famille leur valaient l'appui d'honorables personnes au cœur bien placé, nobles et généreuses.

Picard présenta son fils Anatole au général.

— Il est bien dommage, dit ce dernier, que M. Anatole n'ait pas choisi la carrière des armes; il aurait fait un brillant officier de cavalerie !

— Mon fils va se marier, répondit Picard; la vie de famille vaut bien la vie de garnison. Je vous présente sa fiancée, mademoiselle Marie Durand.

— Durand ? reprit le général... mais j'ai connu un Durand !

De sa voix sympathique et intelligente, Marie répliqua avec un gracieux sourire :

— Mais, moi-même, général, j'ai beaucoup entendu parler de vous dans mon enfance. Vous avez inspecté à Niort le régiment de mon père, en 1843.

— Je me le rappelle, fit le général; Durand était chef d'escadron. C'était un bon militaire, brave officier... beau garçon; il

doit au moins être colonel, maintenant?

— Il est mort colonel en Afrique, répondit Marie avec tristesse.

— Il serait sûrement arrivé, dit le comte, au grade de général, et en cas de guerre, il eût rendu de grands services au pays. Monsieur Anatole, je vous fais mon compliment, vous épouserez la fille d'un brave homme. Mon neveu a eu, par Dieu! raison de ne pas se faire soldat, et de préférer mademoiselle Blanche à la plus grosse épaulette! — Les deux ménages auront de charmants enfants, et je serai au milieu d'eux, ajouta-t-il avec un certain attendrissement, comme un vieux chêne entouré de violettes et de roses.

Le général avait été galant dans sa jeunesse, et il empruntait volontiers à l'agriculture, à l'horticulture, ses figures de rhétorique.

Laurent entra : il avait des lettres à la main; Laurent ne s'était jamais soumis au luxe et à l'étiquette du plateau d'argent.

— M. de Rhétorière, dit-il, me charge de remettre à Monsieur des lettres pressées qui lui sont *personnelles*.

Picard reconnut l'écriture du docteur Bernard; il ouvrit cette lettre et avertit sa femme que la consultation aurait lieu à six heures.

— Mais, mon ami, répondit-elle en sou-

riant, il me semble que je n'ai plus besoin de médecin ; le bonheur guérit!

— Voici deux autres lettres, dit Picard ; l'une est de Ledain, l'autre du baron de Longueville.

— Ne les ouvre pas ! s'écria Constance, nous n'avons plus rien à faire avec ces gens-là; il faut couper court à leurs visites et même à leur correspondance.

La lettre de Ledain fut jetée au feu ; mais Anatole prit celle du baron, et s'approchant d'une fenêtre, il la lut avec une curiosité, avec une émotion que chaque ligne, chaque mot semblaient accroître.

Cette lettre n'était qu'une enveloppe con-

tenant une pièce écrite ; la suscription seule était de la main du baron. Anatole lisait une copie, certifiée conforme, du testament du comte de la Roserie.

— Voici un document qui nous intéresse, dit Anatole ; c'est le testament de mon pauvre ami de collége...

Et il le lut à haute voix :

« Ceci est mon testament.

» Le marquis de Verneuil a eu l'insolence de douter de mes titres de noblesse ; il a même osé parler de mon expulsion du club ; il a porté atteinte à mon honneur : un gentilhomme ne peut laisser une telle injure impunie.

» Anatole Picard, mon ami, a provisoirement pris ma défense, l'épée à la main; mais cette affaire ne peut suffire à ma vengeance. Le jour où je rencontrerai le marquis de Verneuil, aujourd'hui plutôt que demain, ce matin plutôt que ce soir, je l'insulterai en public : à certaines offenses, il faut un duel à mort.

» Je peux être tué; j'écris donc ici mes volontés dernières, j'écris mon testament.

» J'institue Anatole Picard mon légataire universel; il devra seulement donner une somme de dix mille francs à chacun de mes domestiques, et une somme de cinquante mille francs à cette pauvre *Pichenette*, qui a plus de gaieté que de talent.

» Anatole Picard ne devra réclamer du baron de Longueville aucune des sommes dont il trouvera les reçus dans ma caisse.

» Si je suis tué, j'aurai payé tout à la fois, par ce duel, ma dette à l'honneur, et par ce testament, ma dette à l'amitié. »

Toute cette famille donna une chaleureuse approbation aux louables sentiments qui avaient dicté le testament du comte de la Roserie, sans trop se réjouir de ce secours imprévu qui venait simplifier et dénouer la situation.

Après cette lecture, Anatole s'approcha de Marie et lui parla à voix basse.

A son tour, Marie, dont la physionomie rayonnait de joie, s'écria :

— Ah! c'est bien, monsieur Anatole, vous me rendez heureuse!

— Que t'a-t-il dit, ma chère Marie? demanda madame de Pommereuse.

— Monsieur Anatole veut que madame Dominique aille s'établir dans le petit hôtel de son fils. Cet hôtel deviendra sa propriété. Il veut partager avec elle tout l'héritage du comte de la Roserie.

— Ma chère amie, répliqua madame de Pommereuse, tout cela ne m'étonne pas de la part d'Anatole; j'ai toujours dit qu'il y avait en lui du grand seigneur; aussi ai-je voulu qu'il devînt ton mari.

— Ainsi, s'écria Constance avec une

sainte joie, ma vision n'était pas un rêve, et le bon Dieu tient toutes les promesses que me faisait la voix céleste que je crois entendre encore.

. . . .

— Mon père, ajouta Anatole, il est bien décidé que la part qui va me rester de la fortune considérable de mon ami la Roserie, sera d'abord employée à combler tous nos déficits : nous avons constaté ce matin, avec de Rhétorière, que ce Ledain avait commis, pour une somme très-importante, des détournements d'actions et de titres au porteur. Je te demande encore une grâce, mon père : c'est de pardonner à ce pauvre baron, dont toutes les espérances sont aujourd'hui bien déçues. Nous devons lui faire une petite pension, nous devons lui donner

de quoi vivre ; il faut l'empêcher de passer d'une vie d'homme de plaisirs à une existence de chevalier d'industrie et de fripon.

— Seulement, il ne faut pas qu'il remette les pieds dans cette maison, répondit Constance.

— Sois tranquille, ma mère, je me charge de lui donner son congé ; nous avons vu de trop près tous les dangers de la vie qu'il mène : cette maison s'est trouvée trop compromise par ses assiduités, par ses conseils, par ses ambitieuses manœuvres, par toutes ses folies. Je dois au baron une expérience précoce de la vie et des affaires : je sais à quels périls peut conduire une première faute ; j'ai vu de trop près les écueils et les abîmes pour jamais y tomber.

Le baron de Longueville continuera à vivre dans le mauvais monde où il s'est toujours plu, et quoi qu'il fasse, il ne sera jamais admis ni dans nos affaires, ni dans notre intimité.

Laurent, qui faisait seul le service particulier de la maison, annonça le général Crouart.

A la vue de ce visiteur, le comte de Rhétorière s'écria :

— Mais je suis ici en pays de connaissance! on n'y voit d'ailleurs que très-bonne compagnie!

Ce bourru, généreux et bienfaisant, tournait à l'amabilité et à la grâce.

— Comment vas-tu, Crouart? reprit-il.

— Et toi, Rhétorière?

— Comme tu vois : très-gai, très-heureux... M. Picard veut bien donner la main de sa fille à mon neveu.

— Reçois mes sincères compliments. J'estime et j'honore M. Picard; je viens même m'acquitter envers lui : il m'a prêté très-généreusement, sans intérêt, une grosse somme, vingt-cinq mille francs. Je n'offrais cependant pas de bien solides garanties! Tous les généraux en retraite ne sont pas riches comme toi, Rhétorière!

Le général Crouart tira de sa poche un

paquet de billets de banque et le remit à Picard.

Ce brave homme, dès qu'il eut appris la crise qui menaçait la fortune du banquier, avait vendu les objets précieux auxquels il tenait le plus, et s'était procuré, coûte que coûte, la somme dont il lui était redevable.

Tout à coup, un grand bruit se fit entendre : Picard et Anatole regardèrent par la fenêtre, et furent très-surpris de voir la foule qui encombrait la cour de l'hôtel.

— Je vais descendre ; je te dirai ce dont il s'agit, mon père.

La Bourse est un centre où aboutissent

tous les fils électriques : on y sait tout ce qui se passe dans Paris. On connaissait déjà le testament du comte de la Roserie : on savait qu'il avait institué Anatole son légataire universel. Anatole remonta bientôt en riant aux éclats :

— Ce sont les habitués de la Bourse, de la coulisse, qui viennent te faire une ovation; ils crient : Vive Picard ! et ils se répandent en imprécations contre Ledain.

Dans cette foule assez mêlée, on retrouvait la plupart des personnages qui la veille insultaient Picard à haute voix, sous les fenêtres de son cabinet.

Le *monsieur ayant fait plusieurs faillites et*

une cession de biens, qui la veille voulait qu'on traduisît Picard devant les assises, était celui qui criait le plus haut : Vive Picard ! et qui injuriait le plus violemment Ledain, dont il avait été l'agent.

Le banquier, devenu prudent et sage, ne fut guère touché de cette espèce de triomphe.

— Ces gens-là, dit-il, croient que je vais recommencer les affaires, tenter de nouvelles spéculations : ils viennent me faire la cour, comme si je me préparais à lancer encore à la Bourse les primes d'autrefois. Ils se trompent : je n'affronterai plus les dangers de ces tempêtes où l'on peut périr corps et biens !

Le général de Rhétorière, son neveu, le

général Crouart, madame de Pommereuse et Marie durent, ce jour-là, dîner en famille chez le banquier.

Une grande émotion attendait encore tous les amis de la maison Picard : le docteur Bernard et les princes de la science ne devaient-ils pas se réunir pour prononcer sur cette grave question :

« Madame Picard est-elle atteinte d'une maladie mortelle? Que faut-il craindre ; que faut-il espérer ? »

L'oracle allait parler.

XVIII

XVIII

Une Consultation de médecins.

Une heure avant le dîner, on annonça le docteur Bernard, qui arrivait le premier.

— Picard, dit le docteur, fais-moi ouvrir ton cabinet; je vais y recevoir ces messieurs.

Les confrères de Bernard se firent attendre; les médecins célèbres doivent toujours être en retard.

Bernard avait fait un appel désespéré à l'expérience, à la science de trois praticiens :

MM. les docteurs Maillard, Rousseau et Chalamel.

Une dissertation allait s'engager entre quatre savants : la consultation pouvait durer! elle devait ainsi prolonger les anxiétés de toute la famille, les inquiétudes de tous les amis de madame Picard, en ce moment réunis près d'elle.

Bernard exposa d'abord à ses confrères les symptômes qu'il avait observés depuis cinq ou six ans chez la malade : dyspnée, palpitations, surtout en montant les escaliers, pouls irrégulier, douleurs passagères mais assez vives dans la région précordiale.

Il raconta aussi l'histoire de cette lettre écrite par lui et qui contenait un pronostic si terrible sur la maladie de sa cliente.

— Mais, mon cher Bernard, demanda le docteur Chalamel, as-tu *ausculté* la malade?

Ce mot *ausculter* fut le signal et l'occasion du débat le plus animé, le plus passionné, le plus ardent.

Chacun de ces praticiens développait ses théories, insistait sur ses nombreuses expériences; chacun se vantait d'être le seul qui sût apprécier, par l'oreille, le *souffle* et les causes des battements désordonnés du cœur.

Sur cette question préalable on était déjà bien loin de s'entendre; l'argumentation cependant n'alla point jusqu'aux personnalités, jusqu'aux invectives. Tous ces fougueux orateurs finirent par se calmer sans s'être mutuellement convaincus.

— Ainsi, Bernard, dit le docteur Rousseau, tu crois à un anévrisme?

— Selon moi, répondit Bernard, les pre-

miers symptômes décisifs datent même de six à sept ans.

— Chez la malade, fit observer le docteur Maillard, les causes déterminantes n'ont pas dû faire défaut. N'a-t-on pas réalisé dans cette maison, en très-peu de temps, une grosse fortune, et n'a-t-on pas été à la veille de la perdre? Les richesses, l'argent, tiennent aujourd'hui la plus grande place dans les causes prédisposantes et déterminantes des maladies. Monsieur Chalamel, dans votre *Traité de pathologie générale,* vous devriez écrire un nouveau chapitre sur l'argent, sur la cupidité, lèpre rongeante du cœur humain, qui, dans le dix-neuvième siècle, sévit à l'état épidémique.

— J'ai été appelé ce matin, dit le docteur Rousseau, pour un cas de monomanie, chez un pauvre diable qui vient de gagner deux millions à la Bourse. Il en a perdu l'esprit : il se croit duc, prince ! Voilà ce que c'est que de gagner des millions ! ce malheureux n'en avait pas encore l'habitude.

— Eh bien ! moi, j'ai été appelé aujourd'hui même, dit le docteur Bernard, pour un cas de monomanie avec propension au suicide, chez un spéculateur ruiné.

— Cette maison, reprit le docteur Maillard, est celle où se brassent les plus grosses spéculations, les plus colossales entreprises. Ton client a dû te donner les moyens de faire de bonnes affaires, de ga-

gner beaucoup d'argent; il a dû t'initier à ses secrètes opérations, en hausse ou en baisse. La maison Rothschild intéressait Dupuytren à tous ses *emprunts*, et lui donnait généreusement une petite part dans ses bénéfices.

— Je suis toujours resté complétement étranger aux affaires de Bourse, répliqua Bernard.

— Tu fais le discret! reprit le docteur Maillard; nous sommes entre confrères. Nous trois, nous avons des enfants, une fille à marier... Voyons, dis-nous ce que tu sais... Faut-il garder son Crédit mobilier ou faut-il le vendre? Faut-il acheter du Nord, du Midi, du Grand-Central, de l'hôtel Rivoli,

des omnibus, des petites voitures, des Autrichiens, des Saint-Rambert, de la Vieille-Montagne ? Que de papier, mon Dieu !

— Je vous jure que je ne sais pas un mot de tout cela ! J'ai placé mes économies chez Picard : il me traite en ami, il me donne cinq pour cent, — et voilà tout.

— Mais il me semble, s'écria le docteur Chalamel, que nous voilà bien loin de *l'étiologie,* du *diagnostic*, du *prognostic* et de l'anévrisme de madame Picard. Revenons à la malade et à la science, messieurs.

— Ah ! mon cher Chalamel, tu n'aimes que la science, toi ! lui répondit le docteur

Maillard; tu es médecin par goût, par passion, par humanité; tu n'as pas besoin de t'occuper de la dot de ta fille : on te donne plus de deux cent mille francs de rentes! Du moins, cette fortune-là est entre bonnes mains. Tout le monde sait que tu en fais un noble usage. Ta clientèle se compose surtout de gens riches; mais tu n'en es pas moins le médecin des pauvres, et tu ne te contentes pas de leur donner gratis tes ordonnances.

Bernard invita ses confrères à passer dans le salon, près de madame Picard. Bientôt, chacun d'eux, à son tour, ausculta la régior du cœur chez la malade : on étudia, on compara, sur une montre à secondes, les battements du cœur et les battements du pouls.

Les quatre médecins revinrent dans le cabinet de Picard pour délibérer et conclure.

Il n'y eut qu'une voix contre le pronostic si imprudent et si terrible du docteur Bernard !

— Mais, mon cher ami, lui dit chacun de ses confrères, tu n'avais donc pas observé ta cliente, ou tu l'as observée bien légèrement? On ne trouve chez elle aucun symptôme d'anévrisme : les battements du cœur sont réguliers, son pouls est normal, — soixante-quatre pulsations par minute, — et les battements du cœur sont parfaitement isochrones à ceux du pouls.

C'était à qui contredirait la prophétie in-

sensée de Bernard! Les trois consultants se montraient impitoyables pour la grossière erreur de leur confrère; ils étaient ravis de le prendre en défaut.

La veille de cette consultation, le docteur Bernard avait été nommé membre de l'Académie des sciences à une forte majorité : Maillard, Rousseau et Chalamel ne pouvaient pas laisser échapper, ce jour-là, une bonne occasion de blâmer indirectement le vote de cette majorité.

— Tiens, vois-tu, disait-on au nouvel académicien, tu fais des livres, tu fais des voyages, tu études les épidémies; te voilà membre de l'Académie des sciences. Tu ne peux pas suivre tes malades, tu es forcé de

négliger ta clientèle : eh bien ! tu devrais prendre le sage parti d'abandonner la pratique.

— Messieurs, dit le docteur Maillard, un peu piqué de la discrétion de son confrère sur les affaires de Bourse, la bévue de Bernard nous prouve qu'on peut être tout à la fois un médecin savant et un très-mauvais praticien.

— Remarquons bien une chose, messieurs, ajouta le docteur Chalamel : non-seulement madame Picard n'a point d'anévrisme, mais elle n'en aura jamais ! Personne n'a peut-être un cœur aussi bien portant que le sien ! Elle vient de traverser les plus rudes épreuves : d'après ce que nous a dit Bernard,

depuis trois ou quatre ans elle se croit condamnée à mort; depuis quatre ou cinq jours elle a subi de cruelles émotions, et aucun de nous n'a pu constater chez elle le moindre trouble dans la circulation.

— Oui, vous avez raison, répliqua le docteur Bernard; je me suis trompé et, ma foi, j'en suis bien heureux! Je vous prie de venir répéter bien haut devant la malade, devant sa famille, devant ses amis, devant tout le monde, que je ne suis qu'un ignorant!

Le docteur Chalamel, en présence de toute la famille réunie, vint déclarer, avec l'autorité de son nom, de sa réputation, de son savoir, que Bernard s'était trompé, que sa

science avait failli, et que Bernard lui-même se montrait fort heureux de reconnaître et de publier son erreur.

— Décidément, s'écria le docteur Bernard, j'abandonne ma clientèle : je ferai des livres ; je continuerai mes expériences sur les animaux. Si les découvertes de la médecine sauvent la vie à quelques malades, l'inexpérience, les erreurs de quelques médecins peuvent avoir un résultat contraire et rétablir ainsi l'équilibre au détriment de l'humanité. Picard, je ne suis plus médecin. Confie ta santé, celle de ta femme, celle de tes enfants, au docteur Chalamel ; il est tout amour pour la science, tout dévouement pour ses malades. Grâce à lui, vous vivrez cent ans !

Bernard fut chargé de remettre de convenables honoraires aux trois médecins consultants.

Toute la maison Picard était dans la joie, dans le bonheur. On retint le docteur Bernard à dîner.

— J'accepte votre invitation, dit-il; j'ai à vous raconter tout ce qui s'est passé aujourd'hui entre Ledain et moi.

On était curieux de connaître les nouveaux tours qu'avait pu inventer ce grand comédien !

— A dix heures du matin, reprit Bernard, le domestique de Ledain accourt tout

éperdu me prier de me rendre près de son maître. M. Ledain, ajoute-t-il, vient d'être pris d'un accès de folie : j'ai eu toutes les peines du monde à l'empêcher de se jeter par la fenêtre ; cependant j'en suis venu à bout ; deux commissionnaires placés près de son lit le gardent à vue.

Je me suis donc rendu, mon cher Picard, près de ton ancien commis, près de celui qui pendant plusieurs années a su capter ta confiance. Je l'ai en effet trouvé très-agité, la face *vultueuse*, le pouls capricant et dur. C'est un homme robuste ; je l'ai saigné.

La perte de deux palettes de sang produisit chez lui une grande faiblesse, un grand abattement. Bientôt, le malade sembla

prendre avec moi un air suppliant. Par ses inflexions de voix, par son langage doucereux, par de gros soupirs, il cherchait à m'inspirer de l'intérêt, à m'attendrir.

. . . .

— Que je suis malheureux ! s'écriait-il ; ce bon M. Picard, votre ami, est aussi dans le malheur, lui ! Cette panique a-t-elle cessé ? Connaît-on le testament du comte de la Roserie ? qui a-t-il institué pour son légataire universel ?

. . . .

Ledain avait retrouvé la raison : son accès de folie n'était qu'une ruse, une nouvelle comédie !

. . . .

A travers ses paroles hypocrites, à travers ses questions insidieuses, je crus voir

qu'il savait tout : il connaissait le dénoûment heureux de la crise ; il connaissait la nouvelle fortune d'Anatole.

— J'ignore ce qui se passe, lui répondis-je.

— Docteur, reprit-il, ne m'abandonnez pas, venez me voir dans la journée et donnez-moi, je vous en supplie, des nouvelles de ce bon M. Picard que j'aime tant !

Je vins alors, ajouta le docteur Bernard, trouver secrètement M. de Rhétorière. Nous ne jugeâmes pas nécessaire de te consulter. Tu es trop bon, trop faible... Tu aurais fait grâce à ce coquin ! M. de Rhétorière me remit le dossier qui accuse Ledain, avec preuves, d'abus de confiance,

de détournement de valeurs et de faux.

Armé de ce dossier, je retournai chez mon malade.

— Eh bien, monsieur Ledain, lui dis-je, je puis vous donner des nouvelles, de bonnes nouvelles. La crise a cessé; le comte de la Roserie a institué Anatole son légataire universel, et la maison Picard est sauvée.

— Vous me comblez de joie! répondit Ledain, en grimaçant.

— Anatole et le jeune de Rhétorière passent les nuits à étudier la comptabilité, à contrôler les balances de ces dernières années, avec les pièces de dépenses à l'appui.

Des gouttes de sueur froide perlèrent sur le front livide de Ledain : sa physionomie trahissait la terreur; ses mains tremblaient.

— Tenez, dit-il, docteur... je sens que mon accès va me reprendre !

— Calmez-vous et parlons raison. Auriez-vous à redouter cet examen minutieux de la comptabilité tenue par vous, pendant plusieurs années, dans la maison Picard ?

— Dans un si grand mouvement d'affaires, vous comprenez qu'il peut se glisser des erreurs sur les livres.

— Eh bien, je ne vous cacherai point qu'on a déjà constaté bien des irrégularités,

bien des inexactitudes, au préjudice de Picard. Vous étiez chargé de la direction absolue de ses affaires; vous étiez le caissier central de sa maison : seriez-vous disposé à combler les *déficit ?*

— Mais, répliqua Ledain avec violence, avec colère, quelle somme prétend-on exiger de moi ?

— Causons tranquillement; j'ai dans ma poche tout un dossier qui donnerait le droit à Picard de répéter contre vous une somme de quinze cent mille francs au moins.

— M. Picard, s'écria avec fureur Ledain, n'aura jamais de moi une pareille somme! je l'en défie!

— Picard tient dans sa main des armes mortelles contre vous...

— C'est abominable, répéta en gesticulant cet effronté faussaire... on me menace!... C'est de la mauvaise foi... c'est du chantage!...

— Monsieur Ledain, calmez-vous : ce que j'appelais poliment tout à l'heure des irrégularités, des inexactitudes, sont des altérations de pièces, des faux et des détournements de valeurs. Vous savez où mènent de pareils... abus de confiance?...

— Je n'ai pas quinze cent mille francs! répondit avec désespoir ton ex-caissier.

— Vous avez offert cinq cent mille francs

pour venir, disiez-vous, au secours de Picard?

— C'est tout ce que je possède!

— Songez-y bien : Anatole et M. de Rhétorière ne vous épargneront pas. Des peines terribles et infamantes seront prononcées contre vous!

— Mais, monsieur le docteur, quelle somme veulent-ils donc m'extorquer? En supposant que je vende jusqu'à mon lit pour assouvir leur cupidité, toutes les pièces de comptabilité qu'on m'accuse d'avoir altérées me seraient-elles rendues?

— Évitons le bruit et le scandale. Rendez à Picard huit cent mille francs : on vous fera

remise des pièces qui vous accusent et vous condamnent.

— Moi aussi, je puis accuser M. Picard! Je peux l'accuser de manœuvres frauduleuses; je peux l'accuser de vouloir faire épouser à son fils une coquine qui a été sa maîtresse?

— Ces dernières paroles, ajouta Bernard, me révoltèrent.

— Vous ne méritez aucune pitié! répondis-je à ce calomniateur... à ce bandit.

Ledain sentit trop tard qu'il ne pouvait soutenir ce rôle d'accusateur. Il passa de l'insolence à la bassesse, à la prière. Enfin, il consent à rendre huit cent mille francs en

échange des pièces altérées. Mais contre un pareil scélérat, mon avis est qu'il faut toujours rester armé d'un poignard, non pour l'attaquer, mais pour se défendre. Il peut méditer de nouveaux crimes. J'ai résolu de garder personnellement, entre mes mains, deux ou trois pièces qui suffiraient au besoin pour l'envoyer aux galères.

Cette somme de huit cent mille francs, l'héritage du comte de la Roserie, la vente aux enchères de l'hôtel Picard, du château de Fermont, de la galerie de tableaux, — qui produisit à peine six cent mille francs, — suffirent et au delà pour rembourser les avances de la Banque, couvrir les déficit, pourvoir aux derniers versements de toutes les actions industrielles, acquitter les droits de mutation

assez considérables de l'héritage la Roserie; mais, tous comptes faits, les entreprises, les opérations de Bourse, les spéculations n'avaient point accru la richesse du modeste banquier d'autrefois.

Dans le même espace de temps, des affaires de banque, régulières et sages, auraient certainement augmenté de beaucoup la première fortune de Picard.

Heureux d'échapper au bagne, Ledain paya le jour même les huit cent mille francs. Il se retira dans une de ses terres. Il y est devenu sans doute marguillier, membre du conseil municipal; il y vit peut-être en grand seigneur, — jusqu'à nouvel ordre!

XIX

XIX

Les trois Mariages.

Deux mois après cette succession d'événements, deux messes de mariage se célébraient à l'église de Saint-Louis d'Antin ; l'une au maître-autel, l'autre à une petite chapelle de la sainte Vierge.

Anatole et Marie, M. de Rhétorière et

Blanche reçurent la bénédiction nuptiale au maître-autel.

Mais, qui donc se mariait, aux pieds de la sainte Vierge?

Le baron et la Cardoville, que des revers, des capitulations de conscience avaient rapprochés, échangeaient un anneau de mariage à la petite chapelle.

Fort heureusement ces deux cérémonies eurent lieu à des heures différentes. Le mariage des enfants de Picard se célébra à huit heures du matin, modestement, sans éclat, sans bruit.

Les quatre témoins de ces deux alliances

si bien assorties furent le général de Rhétorière, le docteur Bernard, le général Crouart et le docteur Chalamel, devenu le médecin et l'ami de la famille.

La marquise de Pommereuse était au comble de ses vœux : elle admirait la beauté, les grâces naturelles, la séduisante timidité de Marie et de Blanche ; elle triomphait !

Madame Dominique se souvenait de son fils ; elle pleura.

Madame Picard recevait, devant Dieu, avec une vive émotion, la récompense de sa vertu, de son dévouement, de son courage.

Ce fut à midi, en plein soleil, que se cé-

lébra le mariage — mariage de raison — du baron avec la Cardoville.

Longueville avait dit à son ancienne maîtresse :

— J'ai des revenus, six mille francs par an (ce chiffre était bien loin des cinq cent mille francs de rente qu'avait rêvés le baron); toi, Cardoville, tu as un capital, cent cinquante à deux cent mille francs; marions ton capital avec mes revenus : nous pourrons encore recevoir et faire figure!

Les deux témoins du baron étaient son ancien valet de chambre Frédéric, devenu gros capitaliste, et un vieil usurier, ne travaillant que dans le grand monde. Ces deux

personnages avaient tenu à donner au baron cette preuve publique d'estime et d'amitié.

La Cardoville avait aussi trouvé deux témoins : l'un, vieil ami de sa mère, *ancien bout de table de roulette* au numéro 9, et surnommé le *Double-Zéro*, jouissait d'une certaine aisance. Depuis la fermeture des maisons de jeu à Paris, il avait su faire de bons coups, de bonnes rafles, dans des tripots clandestins.

L'autre, Auguste de nom, coiffeur émérite, avait amassé dans son art une certaine fortune. Aux beaux jours de sa prospérité, il coiffait tout le quartier Notre-Dame de Lorette : il y faisait surtout de gros bénéfices dans la spécialité des faux cheveux de toutes

couleurs, blonds, châtains, bruns et même rouges, pour bandeaux, chignons, nattes et anglaises. Il avait été le confident plus ou moins discret de toutes ces dames, habituées à changer de coiffure, de couleur et d'amant, du soir au lendemain. Toute sa vie, Auguste se montra l'admirateur passionné de la riche chevelure de la Cardoville, qui, à son tour, l'entourait de soins, de prévenances, de caresses. La Cardoville et le baron, son mari, éprouvaient le besoin de flatter ce vieux coiffeur malingre et déplaisant: ils espéraient hériter de ses nippes, de son argent et de ses bijoux.

Cette cérémonie nuptiale, qui couronnait une existence peu exemplaire, relevait la situation *morale* de toutes les Cardovilles de

Paris; aussi remarquait-on, aux abords de l'église, les équipages les mieux attelés : les sept péchés capitaux étaient venus en voiture. On distinguait, dans la nombreuse assistance, plusieurs dames d'un certain âge, d'une obésité qui semble être professionnelle ; elles souffraient, elles étouffaient dans le luxe de leurs robes resplendissantes ; elles transpiraient, elles suaient, sous leur harnais de parade, sous les plumes, sous les cachemires, les dentelles et les diamants.

La cérémonie était déjà commencée lorsque, d'une brillante calèche, descendit une jeune fille dont la mise recherchée, riche et criarde attira tous les regards.

C'était la femme de chambre de la Cardo-

ville, qui lui avait succédé dans son appartement, dans son mobilier et dans sa clientèle. Cette jeune fille était appelée à de grandes destinées, moins par sa beauté que par ses longues et patientes études : elle avait observé, à bonne école, toutes les faiblesses prodigues du cœur humain.

Après leur mariage, Anatole et de Rhétorière succédèrent à Picard ; l'ancienne maison prit la raison sociale : Picard fils et de Rhétorière.

Le jour où M. et madame Picard mirent pour la première fois le pied dans le nouvel établissement de leurs enfants, ils furent, en entrant à l'improviste dans les bureaux, émus et charmés de surprendre Blanche et

Marie, toutes deux penchées sur un énorme registre de comptes courants, la plume à la main, portant un court tablier noir et des manches de soie attachées au-dessus du coude. Devant chacune de ces deux charmantes femmes s'épanouissait une fleur nouvelle, une rose, une touffe de violettes, présent matinal de leur mari.

— Mon ami, s'écria l'heureuse mère, c'est ma jeunesse qui recommence !

— Oui, répondit Picard, nos enfants nous rappellent nos jeunes années... et ils nous promettent un heureux avenir !

Un personnage très-connu entra dans les bureaux : c'était Frédéric, ex-valet de chambre du baron de Longueville.

Il venait déposer cinq cent mille francs dans la maison *Picard fils et de Rhétorière.*

Ce nouveau capitaliste se contentait d'un intérêt de trois pour cent, — se promettant bien de demander à des opérations de Bourse quelques gros bénéfices, et aux fils de famille quelques intérêts usuraires.

Quant à Alexandre, l'ancien contrôleur général de l'hôtel Picard, il avait eu la pudeur de cacher dans une autre maison de banque la riche moisson... d'économies, qu'il avait faite dans la maison Picard.

Lorsque Frédéric se fut éloigné, Anatole s'écria en riant :

— Le boulevard des Italiens ne verra jamais s'éteindre l'antique dynastie des barons de Longueville : le règne du baron est fini ; celui de Frédéric commence !

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

DU SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

Paris. — Typographie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.



SOUS PRESSE

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

UNE DOT

ET

DES ESPÉRANCES

ROMAN DE MOEURS

PAR LE DR L. VÉRON

(OUVRAGE COMPLÉTEMENT INÉDIT)

EN VENTE :

MÉMOIRES

D'UN

BOURGEOIS DE PARIS

PAR LE DR L. VÉRON

5 VOLUMES IN-16 DE LA *BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE*

(ÉDITION AUGMENTÉE ET CORRIGÉE PAR L'AUTEUR)

Les 5 volumes : 5 francs.

Cet Ouvrage a toujours été vendu 30 francs.



Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.